



Charles de Saint Denis
Seigneur de Saint Evremond



Charles de Saint Denis
Seigneur de Saint Evremond

K Marquetal de Saint-Denis
(C.) Seigneur de Saint Evremond.
LES

VERITABLES ŒUVRES

DE MONSIEUR
DE SAINT-EVREMOND.

Publiées sur les Manuscrits
de l'Auteur.

SECONDE EDITION.
revüe & corrigée.

TOME PREMIER.



A LONDRES,
Chez JACOB TONSON Marchand
Libraire, à Grays-Inn-Gate.

M D C C V I.

ON a jugé à propos d'avertir que ce n'est pas sans
raison que cette nouvelle Edition des Oeuvres
mêlées de Monsieur de Saint-Evremond, a pour titre
LES VERITABLES OEUVRES DE MR. DE
SAINT-EVREMOND. Dans la premiere en 2.
vol. in 4. imprimée à Londres en 1705. il s'étoit
glissé quantité de fautes, même dans les noms propres :
Et P. Mortier Libraire d'Amsterdam, qui a contre-
fait à la hâte cette Edition, loin de les corriger, les a
augmentées ; mais l'on a apporté tant d'exactitude
pour mettre cet Ouvrage dans sa perfection, que c'est
à juste titre que cette derniere Edition en 5. vol. in
12. est apellée LES VERITABLES OEUVRES
DE MR. DE SAINT-EVREMOND, pour la di-
stinguer de toutes les precedentes.





A
MYLORD DUC
D E
MONTAIGU.

MARQUIS DE
MONTHERMER, &c.

Du Conseil Privé de SA MA-
JESTÉ, Grand Maître de
la Garderobe, &c.



MYLORD,

*Je prens la liberté de presen-
ter à VOSTRE GRAN-
DEUR les veritables Oeuvres*

a 2 de

E P I T R E.

de Mr. de Saint-Evremond.
S'il les a voit données lui-même
au Public, je suis sur qu'il se
feroit fait honneur de leur pro-
curer la même protection que
vous lui aviez accordée. On
sait que vous l'avez honoré
de vôtre estime & de vôtre
amitié, & que pendant trente
Années vous lui en avez
donné de solides preuves.
D'ailleurs, MY LORD,
il connoissoit peu de Personnes
aussi capables que Vous de ju-
ger de ses Ecrits, & qui fus-
sent aussi touchés de la finesse
de ses Pensées & de la déli-
catesse de son Expression; aussi
n'y a voit-il personne de l'Ap-
probation de qui il fit plus de

EPI T R E.

cas que de la vôtre. Il y a même telle Piece dont il a-voüoit que vous lui aviez souvent fourni les Pensées dans la Conversation, & qu'il n'a-voit fait que les mettre en œuvre.

Vous dédier ses Ouvrages, c'est suivre les intentions de Mr. de Saint-Evremond, & vous rendre un bien qui vous appartient. Mais j'ai une autre raison qui me regarde particulièrement. Désespérant de pouvoir rien produire de mon propre fonds qui soit digne de vous être offert, je me sers de cette occasion pour faire connoître les Obligations infinies que je vous

E P I T R E.

ai. Depuis que j'ai l'honneur
d'être connu de VOSTRE
GRANDEUR, j'ai reçu
en toutes sortes de rencontres
des témoignages de votre Bien-
veillance. Vos Bienfaits &
vos Graces ont toujours pré-
venu mes Souhaits : permet-
tez-moi, MY LORD, de
rendre publique la juste &
sincere Reconnoissance que j'en
conserverai toute ma vie.

Si je sui-vois la coutume
établie dans les Epitres Dedi-
catoires, j'aurois une occasion
fort naturelle d'étaler la No-
blesse & l'Ancienneté de la
Maison de MONTAIGU,
dont vous êtes l'Aîné & le
Chef. Je remonterois jusqu'à
Guil.

E P I T R E.

Guillaume le Conquerant ;
je parlerois du Fameux Comte
de Salisburi , qui se signala
contre les François au Siege
d'Orleans : & que ne pour-
rois-je pas dire du Rang que
tient presentement dans l'Etat
vôtre Illustre Maison , dont
nous voyons quatre Pairs
a-voir séance dans la Chambre
des Seigneurs ; distinction ,
qu'on voit rarement dans une
Famille ? Mais , MYLORD ,
tous ces avantages vous sont ,
pour ainsi dire , étrangers.
Pour faire votre Eloge on
n'auroit pas besoin d'a-voir
recours à une longue suite
d'Ayeux : loin de rece-voir
quelque éclat de leur No-
blesse ,

E P I T R E.

blesse, vous leur avez donné
un nouveau Lustre. Elevé
jeune à la Cour de Charles II.
vous vous êtes distingué dans
les Charges que vous avez
possédées. Deux Ambassades
extraordinaires en France ont
fait connoître votre Capacité
dans les plus importantes Ne-
gociations ; mais toujours su-
perieur aux Affaires, vous
avez trouvé le tems de goû-
ter les douceurs & les agré-
mens d'une Société choisie ;
& votre Hôtel a été le Ren-
dez-vous de tout ce qu'il y
avoit de plus fin & de plus
délicat parmi les Courtisans
& les Beaux-Esprits. Homme
public, qui en a soutenu le
Ca-

E P I T R E.

Caractere avec plus de grandeur ? Qui a mieux fait valloir que Vous les Intérêts de son Prince & de sa Patrie ? Particulier , qui a vécu avec plus de Dignité , avec plus de Politesse ? Vous avez introduit les Beaux Arts en Angleterre : Vous y avez fait voir dans les Bâtimens , la Magnificence & la Commodité ; dans les Meubles , la Richesse & le Bon-goût ; dans les Jardins , la belle Ordonnance & la Variété. Votre Maison est ouverte aux Curieux , aux Connoisseurs : votre Table aux Gens de Lettres , aux Gens d'Esprit. Les Etrangers se loient de vos Manieres honnêtes & polies :

EPI TRE.

tout le Monde de vôtre accès
libre & facile. Voila le sujet
d'un bel Eloge, & ce qui doit
en augmenter le prix, c'est que
ce sont des choses qui n'ont pas
besoin d'être ornées, & qu'il
suffit simplement de les dire. Je
suis avec un profond Respect,

MY LORD,

De VOSTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-
obéissant Serviteur,
SILVESTRE.

PREFACE.

IL y a si long-tems qu'on demande une Edition correcte des Oeuvres de Monsieur de *Saint-Evremond*, que je ne doute point que le Public ne reçoive favorablement celle qu'on lui donne. Elle peut passer en effet pour la premiere ; toutes les Editions qui ont paru, soit en *France* ou en *Hollande* étant extrêmement défectueuses. Ceux qui n'ont pas connu Monsieur de *Saint-Evremond*, doivent savoir qu'il n'a jamais rien fait imprimer, & que les Livres qu'on a publiés sous son Nom, ont été imprimés sur des Copies qui couroient dans le Monde ; Copies souvent tronquées, & d'ordinaire très-peu exactes. Les deux premiers Volumes qu'on a vûs de lui eurent un si prompt débit, que le Libraire de *Paris* voulant donner une Edition plus ample, n'épargna rien pour ramasser de nouvelles Pièces ; cela fit que sans beaucoup de choix il ajoûta aux véritables Ecrits de Monsieur de *Saint-Evre-*

P R E F A C E.

mond diverses Pieces qui n'étoient pas de lui. Ce desordre a augmenté dans toutes les Editions suivantes, & il est allé enfin si loin, qu'on a imprimé des Volumes entiers où il n'y a rien de Monsieur de *Saint-Evremond*. Tel est le *SAINT-EVREMONIANA*: tel est le *RECUEIL d'ouvrages de Monsieur de Saint-Evremond*, imprimé chez *Anisson* en 1701. Je ne parle point des *MEMOIRES de la Vie du Comte D. . . .* avant sa retraite, redigés par Monsieur de *Saint-Evremond*, à Paris 2. Vol. 12. Ce seroit faire tort au discernement du Public, que de croire qu'il eut pû se laisser surprendre au Titre de ce Roman.

Il faut encore remarquer que dans les Editions de *Paris* on a supprimé, ou du moins défiguré tous les Noms, & qu'on a retranché bien des endroits qui paroissent trop libres. Bien-loin de corriger ces Fautes, on les a multipliées dans les Editions de *Hollande*: au lieu de rétablir les Omissions, on y a encore ajouté de mauvaises Pieces; & l'on a fait un si étrange alliage de bonnes & de méchantes choses, que Monsieur de *Saint-Evremond* ne s'y reconnoissoit plus.

On l'avoit sollicité de *France* à revoir ses Ouvrages: les Amis qu'il avoit à

L'on-

P R E F A C E.

Londres le pressaient tous les jours d'en donner une Edition qu'il pût avouer ; mais il s'en étoit toujours défendu. Depuis la dernière Paix , les Libraires de *Paris* lui firent faire des offres assez avantageuses , pour tenter un Homme moins défintéressé que lui : rien ne pût l'ébranler. » J'ai un grand désavantage , mais doit-il à Mademoiselle de l'*Enclos* , en » ces petits Traités qu'on imprime sous » mon Nom. Il y en a de bien faits que » je n'avoie point , parce - qu'ils ne » m'appartiennent pas ; & parmi les » choses que j'ai faites , on a mêlé beau- » coup de Sottises , que je ne prens pas » la peine de désavouer. A l'âge où je » suis , une heure de vie bien ménagée » m'est plus considérable que l'intérêt » d'une médiocre Réputation. Qu'on » se défait de l'Amour-propre difficile- » ment ! Je le quitte comme Auteur , » je le reprends comme Philosophe ; sen- » tant une Volupté secrète à négliger ce » » qui fait le soin des autres. « Il me sou- » vient que parlant un jour avec lui sur ce » sujet , & lui ayant dit que puis-qu'il ne » vouloit pas prendre la peine de revoir » ses Ouvrages , il devoit du moins don- » ner cette satisfaction à beaucoup d'Hon- » nêtes gens , de marquer les Pièces qu'il désa-

P R E F A C E.

desavoüoit : il me répondit, *Il se mêle à
peut-être, un peu de vanité dans ma
conduite. Il y a telle Piece imprimée
parmi mes Oeuvres que j'avoüerois de
tout mon cœur, & qui vaut mieux que
ce que j'ai fait.*

Mais quoi-que Monsieur de *Saint-Evremond* eût toujours refusé de publier ses Ecrits, il changea de sentiment quelque tems avant la Mort, & jeta les yeux sur Monsieur *Des Maizeaux*, pour le charger de ce soin. Il relût avec lui ses Ouvrages : il marqua sur un Exemplaire ce qui étoit de sa façon, & ce qui n'en étoit pas : il corrigea beaucoup de choses, & lui donna des Eclaircissemens sur les endroits qui avoient besoin de Commentaire : enfin il lui communiqua ses Manuscrits, & revit avec lui les Copies qu'il en faisoit. Son grand Age & ses Infirmités ne laissant pas esperer qu'il pût vivre long - tems, Monsieur *Des Maizeaux* se hâtoit de tirer tous les Secours, & toutes les Lumieres necessaires ; & il ne lui manquoit plus que quelques Pieces, lors-qu'il fut obligé d'aller à la Campagne. Cependant Monsieur de *Saint-Evremond* se sentant plus foible qu'à l'ordinaire, témoigna plusieurs fois l'envie qu'il avoit de le voir ; il pria
même

P R E F A C E.

même Monsieur le *Fèvre* de lui écrire de venir au plutôt. Mais ayant cessé de vivre avant que Monsieur *Des Maizeaux* pût être de retour, ses Manuscrits, qu'il m'avoit souvent promis de me laisser, me furent remis par son ordre après sa Mort; par-là je me suis vu en quelque maniere engagé à travailler de concert avec Monsieur *Des Maizeaux* à l'Édition de ses Ouvrages. Voici la méthode que nous avons suivie.

Nous avons retranché tout ce que Mr. de *Saint-Evremond* desavoüoit: bon ou mauvais, tout a été également supprimé. Notre scrupule a été si grand, qu'à la réserve d'une seule Piece *, sur quoi nous sommes encore en doute, on peut être assuré que tout ce qu'on verra dans cette Edition, sans être expressément marqué comme fait par un autre, est véritablement de Monsieur de *Saint-Evremond*. Nous avons reçu avec beaucoup de soin sur les Manuscrits, tout ce qui avoit été imprimé. Comme j'avois plusieurs Copies, on a choisi parmi diverses Leçons celle qui paroissoit la plus natu-

* L'ODE à Mr. le Duc de Nevers. Tome II. Pag 393. On l'a trouvée parmi les Papiers de Mr. de Saint-Evremond; mais on ne veut pas garantir qu'elle soit de lui.

P R E F A C E.

naturelle : on a rétabli par un Manuscrit, ce qui manquoit dans l'autre : enfin pour la Ponctuation, la chose du monde que Monsieur de *Saint-Evremond* négligeoit le plus, on a suivi celle qui donnoit un plus beau sens & un meilleur tour ; & par-là on a rendu à diverses Períodes la clarté & la netteté qui y manquoient. On y a ajouté beaucoup de Pièces qui n'ont pas encore paru , & dans ce nombre-là, si je ne me trompe , on en trouvera qui ne cedent pas aux premières. On a sur tout publié autant de Lettres & de Billets qu'on en a pu ramasser. Si on n'y trouve rien de fort important , on y verra du moins le tour d'esprit de Monsieur de *Saint-Evremond*. Ce n'est pas par un Ouvrage limé & fini , qu'on doit toujours juger d'un Auteur : on est bien-aise de le connoître dans son naturel : & rien n'est plus propre à nous le représenter tel qu'il est , que ce qu'il écrit familièrement & sans préméditation. Au reste , ce n'est pas sans beaucoup de peine qu'on a ramassé tout cela. Il y a bien des Pièces que Monsieur de *Saint-Evremond* n'avoit pas lui-même, & qu'il a fallu chercher de côté & d'autre. Monsieur *Le Fèvre*, Médecin à *Londres*, nous en a fourni un bon nombre. D'ail-
leurs

P R E F A C E.

leurs, comme il avoit connu particulièrement Monsieur de *Saint-Euremond*, & que depuis quarante ans, il le voyoit avec beaucoup de familiarité, il nous a donné des Eclaircissémens sur beaucoup de Faits, & nous a appris plusieurs Particularités que nous ignorions.

On a pris grand soin dans tout l'Ouvrage de remplir les Lacunes, & de nommer les gens dont les Noms avoient été effacés, ou défigurés. On a aussi ajouté des Notes. Tantôt c'est un Passage que l'Auteur cite en François, ou bien à quoi il fait allusion : ailleurs c'est l'explication d'un Fait ; ou bien on indique les Personnes dont il s'agit, & s'il est nécessaire pour l'intelligence du Texte, on dit un mot de leur Caractere. Ceux qui savent tout, trouveront qu'on y a mis des choses trop communes ; mais pour un Lecteur qui s'en plaindra, il y en aura vingt qui auroient souhaité qu'on eût grossi considérablement les Notes, & qu'on leur eût expliqué jusqu'à la moindre bagatelle : en cela on a tâché de garder un juste milieu.

Quoi - qu'il semble qu'il n'importât guère en quel ordre on plaçât les Pièces détachées qui composent ce Recueil, on a crû pourtant devoir les ranger à peu près

P R E F A C E.

près suivant l'ordre des tems où elles ont été écrites. Je dis à peu près, car il n'a pas toujours été possible de le découvrir, & souvent il a fallu deviner. Cet ordre est sans doute le plus naturel, & pour le dire ici en passant, il seroit à souhaiter qu'en ramassant en un Corps les Ouvrages d'un Auteur, on les publiât dans le même ordre qu'il les a faits. On jugeroit par-là de ses progrès; on markeroit le tems où il a le mieux écrit; de même que dans les Ouvrages de certains Peintres fameux, on distingue ce qu'ils ont fait dans le commencement, dans le fort, ou dans la décadence de leur Réputation; & le même plaisir qu'on prend à remarquer les différentes manieres qu'un Peintre s'est souvent faites, on l'auroit à voir le changement qui paroît quelquefois dans le stile & dans le tour d'esprit d'un Auteur.

On avoit d'abord résolu de désigner par quelque marque particuliere, les Pièces qui n'avoient pas encore paru; mais on a changé de sentiment, parceque parmi les Ecrits qui avoient déjà été imprimés, il y en a qui ont été entièrement refondus, & qui peuvent passer pour nouveaux. Ceux-là on n'auroit su en quelle classe les ranger. Il faut encore

P R E F A C E.

core remarquer que l'Auteur ayant revû en differens tems ses Ouvrages, y ajoûtoit après coup de nouvelles choses : ainsi à prendre tout à la rigueur ; on pourroit le condamner sur quelques Anachronismes. On a fait cette remarque particulièrement dans la Comédie des ACADEMICIENS ; mais on a crû le devoir faire encore ici, parce-qu'elle peut avoir lieu pour quelques autres Pieces.

Après avoir rendu compte de cette Edition, je ne m'arrêterai point à faire l'Eloge des Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il est en possession il y a long-tems de l'Approbation du Public ; en sorte que desormais c'est au Public à justifier sur cela son Goût, & son Jugement. Il y a cinquante ans qu'on lit, & qu'on estime les Ecrits de Monsieur de *Saint-Evremond*. Si une longue Prescription peut établir le Mérite, & répondre de la durée des Ouvrages, nous en avons une d'un demi Siècle. C'est déjà un préjugé assez favorable pour les premieres Pieces : celles qu'il a faites dans la suite ont été encore plus estimées. Ajoûtons que si avec tous les desavantages dont on a parlé, les Oeuvres de Monsieur de *Saint-Evremond* n'ont pas

P R E F A C E.

laissé d'avoir un si grand nombre d'Approbateurs ; il n'y a pas lieu de douter que paroissant dans un meilleur état, elles ne soient reçues beaucoup plus favorablement.

On n'est pas au reste assez prévenu en sa faveur, pour croire que tout ce qu'il a écrit soit de la même force. Il y a entre autres des Pièces de Poësie, qui sont au dessous du médiocre. On a été tenté d'en supprimer quelques-unes qu'il avoit composées dans sa Jeunesse ; mais comme elles avoient déjà été imprimées, on n'a pas crû les devoir retrancher ; de peur que le Public ne s'imaginât qu'on s'étoit érigé en Juge, & qu'on vouloit décider du prix & du mérite de chaque chose. Pour celles qui n'avoient pas encore paru, on en a usé plus librement. On n'a pas voulu publier toutes les Bagatelles qu'il faisoit assez à la hâte, & qu'il ne se donnoit pas la peine de corriger : on a fait seulement le meilleur choix qu'on a pu. Je prévoi que tous les Lecteurs n'en seront pas également touchés. Il y a dans telle Piece une Pensée fine, une Raillerie délicate, qui échapera à la plupart des Gens. Pour être capable de la sentir, il faudroit être exactement instruit du Caractere des Personnes avec
qui

P R E F A C E.

qui l'on est en commerce ; il faudroit savoir certains Faits , certaines Circonstances qui donnent lieu à un Jeu , à une Plaisanterie , & qui hors de-là paroissent très-insipides. Cela est inévitable dans les Ouvrages purement d'esprit. Le seul moyen de remédier à cet inconvenient , seroit d'éclaircir tout par de bonnes Notes : mais outre que ce seroit un travail infini , il n'est pas toujours permis de nommer les personnes , sur tout si elles sont vivantes ; & d'ailleurs il y a bien des choses qu'on ne peut pas dire. On a fait seulement un Essai sur deux ou trois Pieces, qui regardent *Morin*,* que ceux qui les ont lûes autrefois , & qui n'y ont rien trouvé, les relisent ; je suis sûr qu'ils y trouveront tout un autre sel. Ils pourront par-là juger du reste ; & s'il y a quelques endroits qu'ils n'entendent point , ils suspendront leur Jugement , & rendront du moins cette Justice à l'Auteur, qu'il peut avoir eu en vûe un autre sens que celui qui se présente d'abord.

Puis-que je me suis insensiblement engagé à défendre Monsieur de *Saint-Evremond* , je répondrai en peu de mots à deux Objections qu'on peut faire contre ses Ouvrages. La premiere regarde ce

* *Fameux Joueur.*

P R E F A C E.

mélange bizarre de Sérieux & de Comique ; de choses graves , & de bagatelles. Que ne s'est-on contenté , disent certaines gens austeres & difficiles , de ramasser tout ce qu'il y a de bon & de solide ? Pourquoi n'avoir pas retranché tout ce qu'il y a non-seulement d'inutile , mais aussi de badin ? Ces gens , qui voudroient qu'on ne s'attachât qu'à des études utiles , doivent considerer que ce n'est point ici un Docteur qui écrit pour instruire & pour dogmatiser ; que ce n'est point un Homme engagé par sa Profession à rendre compte au public de ses Occupations & de ses Veilles. C'est un Homme du Monde , qui dans une grande oisiveté cherche à passer agreablement le tems ; qui écrit tantôt sur un sujet , tantôt sur un autre , uniquement pour s'amuser ; c'est un Bel-Esprit qui pense à se divertir , & à divertir un certain nombre d'Honnêtes-gens avec qui il est en commerce. Il y auroit assurément de l'injustice à juger de lui avec trop de severité ; & l'injustice seroit encore plus grande , de vouloir obliger ceux qui publient ses Ouvrages à supprimer tous ceux qui sont purement divertissans.

L'autre Objection roule sur le Stile de Mr. de *Saint-Evremond*. On dit qu'il n'est

P R E F A C E.

n'est pas toujours clair ; qu'il y a quelquefois de l'obscurité , & souvent de l'affectation. On y voit , dit-on , une mesure trop exacte & trop recherchée : ce sont des Antithèses trop fréquentes. Je ne prétens pas justifier sur tout Monsieur de *Saint-Evremond* : mais on peut dire qu'il pensoit avec justesse , & s'exprimoit noblement. Son tour est délicat ; sa diction est pure ; hardie & soutenue. Il passera toujours pour un de nos meilleurs Ecrivains. Ses négligences même sont heureuses. Il les connoissoit aussi-bien que personne , mais il ne vouloit pas s'assujettir scrupuleusement aux règles introduites par nos *Puristes* modernes. Il se plaignoit de la trop grande exactitude de nos Auteurs , qui à force de polir la Langue Françoise ; l'ont rendue sans nerfs & sans force. Il ne pouvoit souffrir ceux qui écrivent d'une manière toujours exacte , mais trop uniforme ; aussi un des Conseils qu'il donnoit pour bien écrire , étoit de varier autant qu'il étoit possible la construction & le tour de la Phrase. Mais c'est assez parler des Ouvrages ; il est tems de parler de l'Auteur.

CHARLES DE SAINT-DENIS ,
Seigneur de SAINT-EVREMOND ,
étoit d'une noble & ancienne Maison
de

P R E F A C E.

de Basse-Normandie. Le veritable Nom de sa Famille étoit *Marcquetel* * ; mais depuis assez long-tems ses Ancêtres ont pris celui de *Saint-Denis*, de la Terre de *Saint-Denis du Guesst* dans le *Côntantin*, entre *Saint-Lo* & *Contance*.

Le Baron de *Saint-Denis* son Pere commandoit la Compagnie des Gendarmes de *Henri de Bourbon*, dernier Duc de *Montpensier*, Gouverneur de *Normandie*. Il épousa N. de *Rouville*, Sœur du Marquis de *Rouville*, qui avoit été nommé Surintendant des Finances, & de ce mariage il eut six Garçons, tous bien faits & Gens d'esprit. Monsieur de *Saint-Evremond*, qui étoit un des Cadets, a survécu à tous ses Freres, & de cette nombreuse Famille il ne reste plus d'Enfans mâles que ceux qui sont descendus de l'Aîné. Le Marquis de *Saint-Denis* fait aujourd'hui une figure considerable en *Normandie*.

Monsieur de *Saint-Evremond* fut envoyé fort jeune à *Paris* au College de *Clermont* : il y fit ses premières Etudes, & après sa Philosophie vint à *Caën*, où il

* Celui qui nous a donné des *MESLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE* sous le Nom de *Vigneul-Marville*, dit que c'étoit De Margotelle.

P R E F A C E.

il étudia en Droit. Mais son Génie n'étant pas tourné de ce côté-là, on le mit à l'Académie. Il n'y demeura que peu de mois, car à peine avoit-il seize ans qu'il entra dans le Service : il eut bien-tôt une Compagnie d'Infanterie, & se trouva au premier Siege d'*Arras*. Il servit ensuite dans la Cavalerie, & entra dans la Compagnie des Gardes de Monsieur le Duc d'*Anguien* *. Il se trouva au Combat de *Fribourg*, & l'année suivante à la Bataille de *Nortlinguen* : il étoit alors Lieutenant des Gardes de Monsieur le Prince, & ayant été commandé avec deux Escadrons pour occuper une hauteur, il essuya un si grand feu des Ennemis, que presque toute sa Troupe fut défaite. Il fut blessé lui-même au genou gauche d'un coup de Fauconneau. On demeura près de six semaines dans l'incertitude si on lui couperoit la Cuisse; les Chirurgiens voyant qu'il y avoit quelque espérance de guérison, differerent d'en venir à cette dure extrémité, & le tirerent heureusement d'affaire; mais ce ne fut qu'après avoir souffert plusieurs mois. Sa Blessure se rouvrit à *Londres* plus de trente ans après, & guérit si bien qu'il

b ne

* Louis II. dernier Prince de Condé, qu'on appelloit Duc d'Anguien du vivant de son Pere,

P R E F A C E.

ne lui en restoit d'autre incommodité qu'un peu de foiblesse dans cette Jambe.

Il continua de servir en *Allemagne* & en *Flandres* sous Monsieur le Prince de *Condé*, & s'acquit l'Estime & l'Amitié de la plupart des Generaux. Sa Capacité fut connuë dans les differens Emplois par où il passa; & sa Valeur parut plus d'une fois dans les Occasions, aussi-bien que dans les Combats singuliers, dont il se tira avec beaucoup d'honneur. D'ailleurs il se distinguoit du commun des Officiers, par une maniere de penser fine & délicate, par une expression juste & polie. Ces endroits le firent connoître & estimer de Monsieur de *Turenne*, du vieux Maréchal d'*Etrées*, du Maréchal de *Grammont*, du Maréchal d'*Albret*, & de plusieurs autres Personnes du premier rang. Mais ses plus grandes liaisons furent avec le Comte de *Grammont*, le Comte d'*Olonne*, le Duc de *Candale*, le Maréchal de *Clerembant*, & le Maréchal de *Cregui*. Ce dernier tout le tems qu'il a vécu l'a honoré de son Amitié, & lui en a donné des marques essentielles dans un tems & dans des circonstances où il est rare de trouver de vrais Amis.

Les premieres Années que Monsieur
de

P R E F A C E.

de *Saint-Evremond* fut auprès de Monsieur le Prince, il eut beaucoup de part à sa Bienveillance. Il étoit de ceux avec qui Son Altesse aimoit à se retirer, & à s'entretenir familièrement : on le mettoit même assez souvent des Parties de plaisir. Mr. le Prince le dépêcha plus d'une fois à la Cour pour des Affaires importantes ; & je ne dois pas oublier qu'en l'envoyant en 1646. porter à la Reine-Mere la nouvelle de la prise de *Furnes*, Son Altesse le chargea de voir le Cardinal *Mazarin*, de lui faire la premiere ouverture du Siege de *Dunkerque*, & de régler avec ce Ministre tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution d'un si grand Dessein. Quelque relief que cela lui donnât dans l'Armée, il ne pût résister au penchant naturel qu'il se sentoît à découvrir & à marquer le foible des Hommes ; talent qu'il a bien fait voir depuis. De concert avec le Maréchal de *Clerembaut*, il s'attacha à observer les Sentimens & les moindres Actions de Monsieur le Prince ; & faisant profession l'un & l'autre d'admirer ses grandes Qualités, ils ne le ménagerent pas assez dans leurs Railleries, & ne garderent peut-être pas toujours le respect qu'ils lui devoient. Cela dura plusieurs mois ; mais ils ne

P R E F A C E.

purent jouer leur jeu si finement que Monsieur le Prince ne s'en apperçut. De l'humeur dont il étoit , on peut juger qu'il n'en eut pas un médiocre ressentiment , particulièrement contre Monsieur de *Saint-Evremond*. La Prison des Princes , & la Guerre Civile survinrent peu de tems après , & Monsieur le Prince fut obligé de se retirer dans les Pays-Bas. Mais la Paix étant faite , Son Altesse eut la generosité ne lui pardonner , & lui témoigna beaucoup de bonté quand il le revit à *Paris*. Depuis cela , en plusieurs occasions , ce Prince lui fit donner des assurances de son Affection & de son Estime.

Après la prise de *Dunkerque* il alla servir en *Catalogne*. Les Troubles étant survenus les Années suivantes , il demeura toujours attaché au Parti du Roi , & obtint un Brevet de Maréchal de Camp , avec une Pension de mille Ecus *. Il eut pendant la Guerre Civile divers Commandemens dans la *Guienne* , & personne n'eût plus de Crédit que lui auprès du Duc de *Candale* , qui commandoit une petite Armée dans cette Province. On payoit alors peu régulièrement les Troupes :

* On a les Originaux des deux Brevets datés de Compiègne le 16. & le 17. de Septembre 1652.

P R E F A C E

pes : on donnoit simplement aux Officiers des Assignations sur les Villes & sur les Communautés , & chacun en tiroit ce qu'il pouvoit. Habile à profiter des Conjonctures , & soutenu par Monsieur *Fouquet* , de qui il étoit particulièrement connu , Monsieur de *Saint-Evremond* ne fit pas mal ses affaires dans la *Guienne*. Il avoüoit lui-même , & en plaisantoit souvent , qu'en deux ans & demi il en avoit rapporté cinquante mille francs tous frais faits : *précaution* , ajoutoit-il , *qui m'a été d'un grand secours tout le reste de ma vie.*

Il lui arriva peu de tems après une fâcheuse affaire. Le Duc de *Candale* étoit très-bien dans l'Esprit du Cardinal *Mazarin* : on peut même dire que le Ministre avoit fait toutes les avances , & qu'il n'avoit rien oublié pour l'attacher à ses intérêts. Cependant dans l'Accommodement que fit la Province de *Guienne*, le Duc prit un Parti qui déplût au Cardinal , & celui-ci n'osant pas attaquer directement Monsieur de *Candale* , crût devoir mortifier Monsieur de *Saint-Evremond* , qu'on accusoit d'avoir eu part à ces Conseils. Sur un prétexte assez léger , c'est-à-dire , pour quelques Plaisanteries dites à Table , à quoi Monsieur de *Saint-*

P R E F A C E.

Evremond n'avoit pas plus de part que le reste de la Compagnie , le Cardinal le fit mettre à la Bastille. Après y avoir resté un peu plus de trois mois , il fut mis en liberté ; mais l'idée effrayante de la Bastille lui demeura toujours dans l'esprit , & cette crainte fut la principale raison qui l'obligea à sortir de *France* , comme on le dira dans la suite.

On commençoit à traiter de la Paix , & les Plenipotentiaires des deux Couronnes s'étant rendus à la Conference , Monsieur de *Saint-Evremond* y alla avec plusieurs personnes de Qualité. Il étoit trop habile & trop délié pour ne pas voir le manége du Cardinal *Mazarin* , & de Dom *Louis de Haro* : ces deux premiers Ministres joüoient au plus fin ; mais dans le fonds ils vouloient également la Paix , quoi-que par des motifs differens. En partant de *Paris* Mr. de *Saint-Evremond* s'étoit engagé d'écrire à quelques-uns de ses Amis , & de leur rendre compte de ce qui se passoit à la Conference. Entre ceux-là il y en avoit un assez grand nombre qui souhaitoient la continuation de la Guerre : le Maréchal de *Crequi* étoit un des premiers , & Monsieur de *Saint-Evremond* crût lui faire plaisir en traitant de ridicule le Fameux Traité des
Pi

P R E F A C E.

Pirenées, qu'on regardoit alors comme desavantageux à la *France*. Il s'expliqua sans doute trop librement, ou pour mieux dire, il railla trop fortement le Ministre, dans la Lettre qui fut la cause de sa Disgrace. C'est ce qu'il avoïoit lui-même, mais il ne pouvoit pas prévoir que cette Lettre deviendrait publique. On verra bien-tôt comment cela arriva.

Le Roi *Charles II.* revint en *Angleterre* peu de tems après la Paix, & fut complimenté sur son heureux Rétablissement par tous les Princes & Etats de l'*Europe*. Le Roi de *France* se distingua sur tous en envoyant Monsieur le Comte de *Soissons*. Cette Ambassade fut des plus magnifiques, soit par le rang de l'Ambassadeur, ou par le grand Cortège des Gens de Qualité qui l'accompagnèrent, Monsieur de *Saint-Evremond* fut de ce nombre-là. Pendant près de six mois qu'il resta à *Londres*, outre qu'il eut l'honneur d'être connu particulièrement du Roi, & du Duc d'*York*, il vit beaucoup de Seigneurs *Anglois* qu'il avoit connus en *France*, & fit de nouvelles habitudes: ce fut ce qui le détermina dans la suite à fixer son séjour en *Angleterre*.

Quelque tems après son retour en *France*, le Cardinal *Mazarin* mourut, & la

P R E F A C E.

perte de Monsieur *Fouquet* fut résoluë. On auroit bien de la peine à deviner comment la Disgrace de Monsieur *Fouquet* causa celle de Monsieur de *Saint-Evremond*. Qu'on me permette de développer ce Fait, dont peu de gens sont exactement instruits. Pour mieux cacher le dessein qu'elle avoit, la Cour alla faire un tour en *Anjou*, & de-là en *Bretagne*. Mr. *Saint-Evremond* fit le Voyage avec le Maréchal de *Clerembaut*, & laissa en partant à Madame *Dupleffis Beliere* une Cassette où il avoit quelque Argent comptant, des Billets, & tous ses Papiers. Lors que Monsieur *Fouquet* fut arrêté, on ne se contenta pas de saisir tous les Papiers qu'on trouva chez lui; on fit mettre le Scellé chez ses Amis, & chez les Gens avec qui il avoit eu le plus de Liaison. Madame *Dupleffis* étant Amie de Monsieur *Fouquet*, on mit aussi le Scellé chez elle, & avec les Papiers, qu'on croyoit appartenir au Surintendant, on emporta la Cassette de Monsieur de *Saint-Evremond*. On y trouva la Lettre sur la Paix des *Pyrénées*, qui jusqu'alors n'avoit été vûë que des Maréchaux de *Crequi* & de *Clerembaut*: on la montra au Roi, & on n'oublia rien pour aigrir l'Esprit de ce Prince. Comme il n'est

P R E F A C E.

n'est pas ordinaire dans les Cours de s'intéresser à la Réputation d'un Ministre mort, on s'étonnera sans doute qu'il se soit trouvé des Gens qui aient pris assez à cœur la Mémoire du Cardinal, pour faire un Crime capital de quelques Raileries. Mais il faut savoir que Messieurs *Le Tellier & Colbert*, qui s'élevoient sur les ruines de Monsieur *Fouquet*, étoient Créatures de Son Eminence, & qu'affectant l'un & l'autre une pieuse reconnaissance pour leur Maître & leur Bienfacteur, ils représenterent au Roi que déchirer si cruellement un Ministre, qui avoit gouverné l'Etat pendant sa Minorité, c'étoit attaquer la Regence de la Reine sa Mere, & tourner en ridicule les commencemens de son Règne. Ces insinuations firent leur effet, & Monsieur de *Saint-Evremond* averti de bonne heure des mauvaises impressions qu'on avoit données de lui, s'absenta par le conseil de ses Amis. Il se retira d'abord en *Normandie* chez un de ses Parens; mais ne s'y croyant pas en sûreté, il fut obligé de changer souvent de retraite. Il alla d'une Province dans une autre, voyageant toujours de nuit, & ne logeant que chez des gens dont il étoit connu. Enfin ennuyé de cette Vie errante, &

b s. voyant

P R E F A C E.

voyant que les tentatives que ses Amis avoient fait en sa faveur étoient inutiles, & plus que tout cela appréhendant la *Bastille*, où il avoit fait quelques Années auparavant un assez rude Noviciat, il prit le parti de sortir de *France* vers la fin de l'Année 1661. Il vint d'abord dans les Pais-Bas *Espagnols*, & de-là en *Hollande* : il n'y fit pas un long séjour, mais passa en *Angleterre*, où il salua le Roi *Charles II.* qui le reçût très-favorablement. Il y vécut d'abord avec beaucoup de Familiarité avec les Ducs de *Buckingham* & d'*Ormond*, les Comtes de *Saint-Albans* & d'*Arlington*, avec Mylord *Crofts*, & quelques autres Seigneurs. Il vécut sur tout dans une grande liaison avec Mr. d'*Aubigny*. Il s'attacha à la Lecture, & ne négligea pas la Conversation des Gens de Lettres. Il fit connoissance avec Mr. *Waller*, un des plus beaux Esprits d'*Angleterre*, avec le fameux *Hobbes*, avec Mr. *Covvley*, Mr. *Isaac Vossius* : & divers autres Savans.

Quelque agreablement qu'il passât ses jours en *Angleterre*, il pensoit souvent à revoir sa Patrie, & à rentrer dans ses Emplois. Dans cette vûë il écrivoit à ceux de ses Amis qui avoient le plus de crédit à la Cour de *France*, & ne négli-
geoit

P R E F A C E.

géoit rien pour obtenir son Retour. Mais trouvant inflexible l'Esprit des Ministres il tomba dans une profonde mélancolie , & dans une espece de langueur. On lui conseilla , pour divertir les Ennuis , de passer la Mer , & il eut d'autant moins de peine à s'y résoudre , que la Peste commençoit à régner dans *Londres* , & que la Cour pensoit déjà à se retirer. Il partit en 1665. & passa en *Hollande* , où au bout de quelques mois il recouvra sa santé. Il y connut particulièrement le Pensionnaire *De Wit* , & les Personnes les plus considerables de l'Etat. Il eut beaucoup d'habitude avec le Marquis d'*Estrades* , le Baron de *Lifola* , & la plupart des Ministres Etrangers qui étoient à la *Haye*. Mais sur tout , il vit alors le Prince d'*Orange* , qui bien que dépouillé des Charges de ses Ancêtres , & réduit en quelque maniere à une condition privée , ne laissoit pas de donner dans un âge peu avancé , des marques d'un Genie extraordinaire , de cette humeur Guerriere , & de cette noble Ambition qu'il a fait paroître dans toute la suite de sa Vie.

Le Traité de *Breda* commença peu après : Monsieur de *Saint-Evremond* y alla passer quelques mois , & y connut presque tous les Plenipotentiaires. De-là

P R E F A C E.

il fit un tour à *Bruxelles*, & revint à la *Haye*. Le Prince de *Toscane**, qui voyageoit *incognito*, y passa allant en *Angleterre*. On avoit retenu pour lui une Maison, qui étoit précisément celle où Monsieur de *Saint-Evremond* étoit logé. Il se préparoit à en sortir, de même que les autres qui y avoient des Appartemens; mais le Prince lui fit dire qu'il souhaitoit qu'il demeurât. Tout le tems que Son Altesse fut à la *Haye*, Monsieur de *Saint-Evremond* lui fit régulièrement sa Cour, & eut l'honneur de manger ordinairement à sa Table. Depuis ce tems-là le Grand Duc a toujours conservé beaucoup d'estime & de bienveillance pour lui, & lui en a donné des assurances par des Lettres très-obligeantes, & par des *Regales* que Son Altesse Royale lui envoyoit de tems en tems.

Il y avoit plus de quatre ans que Monsieur de *Saint-Evremond* étoit en *Hollande*, lors que le Chevalier *Temple* lui fit dire de la part du Roi *Charles II.* que Sa Majesté souhaitoit qu'il retournât en *Angleterre*. Il se rendit au plutôt à *Londres*, où le Roi le reçut avec une extrême bonté, & lui donna une Pension de trois cens livres Sterling, qui fut toujours

Le Grand Duc d'à présent.

P R E F A C E.

jours régulièrement payée. Il avoit fait une grande perte à la mort de Monsieur d'*Aubigny*, mais il retrouva un grand nombre d'anciens Amis ; & se fit bientôt connoître des jeunes Courtisans. La Lecture & la Société des Honnêtes-gens faisoient toute son occupation , & on peut dire qu'il vivoit aussi agréablement, qu'un Etranger , & un Exilé pouvoit le souhaiter. Mais ce qui contribua le plus à la douceur de sa Vie , fut l'arrivée de Madame la Duchesse *Mazarin* en *Angleterre*. Alors tous ses soins auparavant partagés se réunirent ; toute son assiduité fut pour une Personne si extraordinaire. Il devint un de ses plus zélés , & de ses plus constans Admirateurs. Elle a servi de sujet à ce qu'il a fait de plus délicat dans tous les genres d'écrire : en mille endroits de ses Ouvrages il a célébré sa Beauté incomparable , les agrémens de son Esprit , les charmes de sa Conversation ; mais quelques éloges qu'il lui ait donnés , ils sont encore beaucoup au dessous de ceux qu'elle méritoit. Et à dire le vrai , on ne sait qui des deux avoit le plus d'obligation , ou Madame *Mazarin* à son Panegiriste , d'avoir fait connoître à tout le monde ses rares & admirables qualités ; ou Monsieur de *Saint-Evremond*.

P R E F A C E.

mond à Madame *Mazarin*, de lui avoir fourni les occasions d'écrire mille choses qui lui feront toujours beaucoup d'honneur, dans l'esprit des Personnes qui ont de la délicatesse & du bon-gout. Il trouvoit chez elle ce que l'*Angleterre* avoit de plus qualifié & de plus poli, ce qu'il y avoit de plus distingué parmi les Ministres Etrangers : il trouvoit ceux que les Charmes de Madame *Mazarin*, ceux que la liberté de sa Maison y attiroient ordinairement : mais ce qu'il estimoit plus que tout le reste, il voyoit tous les jours Madame *Mazarin*, c'étoit sa Principale occupation. Si le tems, qui détruit ce qu'il y a de plus grand & de plus beau ; qui efface jusqu'aux Noms & aux Tîtres, pouvoit faire oublier la Beauté, le Rang, la Fortune d'*Hortence Marcini*, les Ouvrages de Monsieur de *Saint-Evremond* lui assureroient l'Immortalité. Son Nom & ses Tîtres sont plus en sûreté, que si on les avoit gravés sur le Marbre & sur le Bronze. Le Lecteur me pardonnera ce que je viens de dire de Madame *Mazarin*. Elle a eu tant de part aux Ecrits ; que Monsieur de *Saint-Evremond* a fait en *Angleterre*, que je ne pouvois me dispenser de m'étendre sur son sujet ; & on ne sauroit se souvenir d'une Personne

P R E F A C E.

si accomplie , sans être également touché de son mérite & de sa perte.

Du tems que Monsieur *Colbert de Croissi* étoit Ambassadeur en *Angleterre* , il s'employa pour obtenir le rappel de Monsieur de *Saint-Evremond*. Il écrivit plusieurs fois à Monsieur *Colbert* son Frere , & le pressa de s'expliquer. Monsieur *Colbert* promit de ne faire point d'opposition , si quelqu'un vouloit prendre sur soi d'en parler au Roi ; mais il ajouta qu'il ne pouvoit pas agir directement dans une Affaire , où en quelque maniere il avoit été Partie. Ainsi cette tentative ne réussit pas mieux que les précédentes.

Après la mort du Roi *Charles II.* le Comte de *Sunderland* , qui étoit Secrétaire d'Etat , & Président du Conseil , proposa au Roi *Jacques II.* de créer une nouvelle Charge pour Monsieur de *Saint-Evremond* : c'étoit en quelque maniere une Charge de Secrétaire du Cabinet , car on vouloit qu'il fit les Lettres particulieres du Roi aux Princes Etrangers , Monsieur de *Saint-Evremond* s'excusa d'accepter un tel Emploi , ne croyant pas qu'il convint à un Homme de son âge. Il pria Mylord *Sunderland* de remercier très-humblement le Roi , & de dire à
Sa

P R E F A C E.

Sa Majesté qu'après soixante & dix ans il falloit jouir du peu qui restoit à vivre, & renoncer entierement aux Affaires.

La Révolution, qui arriva sur la fin de l'année 1688. & qui donna une nouvelle face à l'*Angleterre*, loin de nuire à Monsieur de *Saint-Evremond*, lui fut plutôt avantageuse. Il alla saluer le Prince d'*Orange*, dès qu'il fut arrivé à *Londres*, & fut reçu de lui avec beaucoup de distinction. Ce Prince ayant été élevé sur le Trône, lui donna en toutes sortes d'occasions des marques de bonté, & les accompagna souvent de Graces & de Bienfaits solides. Lors que Sa Majesté mangeoit chez quelque Seigneur, elle le nommoit assez souvent pour un des Convives, & se plaçoit fort à sa Conversation. Assuré de la Protection & de la Bienveillance du nouveau Roi, il ne songeoit qu'à finir tranquillement ses jours en *Angleterre*, lors-qu'on lui fit dire qu'il pouvoit retourner en *France*. Ce fut avant la Déclaration de la Guerre de 1689. que le Comte de *Grammont* le lui fit savoir de la part des Ministres. Plusieurs de ses Amis le sollicitèrent en même tems de se rendre à *Paris*, & lui firent des offres très-obligeantes. Mais soit que l'extrême Passion qu'il avoit eue
fut

P R E F A C E.

fut rallentie par l'âge , ou qu'il fut content du genre de vie , & de la société qu'il avoit choisie , il répondit au Comte de *Grammont* , qu'il étoit trop vieux pour se transplanter ; que d'ailleurs il aimoit mieux rester par choix à *Londres* , où il étoit connu de ce qu'il y avoit d'honnêtes-gens , où l'on étoit accoutumé à sa Loupe & à ses Cheveux blancs , à ses manieres & à son tour d'esprit , que de retourner en *France* , où il avoit perdu toutes ses habitudes , où il seroit comme Etranger , & où à peine connoîtroit-il un autre Courtisan que le Comte de *Grammont* lui-même.

Le reste de la Vie de Monsieur de *Saint-Evremond* a été trop uni & trop égal , pour nous arrêter long-tems. Il suffit de dire qu'il vivoit à *Londres* en Philosophe. La Lecture & la Conversation étoient plus que jamais sa principale affaire : le reste du tems il l'employoit à composer de petites Pièces pour son amusement , & pour celui d'un certain nombre d'Honnêtes-gens , qui s'assembloient tous les jours chez Madame *Mazarin*. La mort de cette Dame le toucha vivement : il ne pouvoit quelquefois la nommer sans répandre des larmes. Quelques-uns de ses Amis lui firent sur cela de nouvelles

P R E F A C E.

velles instances , & le sollicitèrent de quitter l'*Angleterre* ; mais il demeura ferme dans la premiere résolution.

Il a conservé jusqu'à la fin un Jugement sain , une Memoire heureuse , & une Santé aussi parfaite qu'on pouvoit la souhaiter à son âge. Il commença à se plaindre huit ou dix mois avant sa Mort, d'une difficulté d'uriner , causée par une Ulcere dans la Vessie. Ce Mal augmenta insensiblement , & lui causa des douleurs vives & des insomnies qui l'affoiblirent , & lui ôterent enfin l'appetit , qu'il avoit toujours eu fort bon. Se sentant accablé il fit un Testament , & disposa du peu qui lui restoit en faveur de ses Domestiques , & de quelques-uns de ses Amis. Il mourut le 29. de Septembre 1703, ayant toujours eu les sens libres , & parla autant qu'il pût se faire entendre. On n'a jamais su exactement son âge ; mais par la plus juste supputation qu'on ait faite , il ne pouvoit pas avoir moins de 92. ans. Il fut enterré dans l'Abbaye de *Westminster*, auprès des Savans *Casaubon*, *Camden*, *Barrov* , & des Poëtes *Chaucer*, *Spencer* : *Cowley* , &c. On travaille présentement à son Buste : il doit être mis au dessus de l'Inscription qu'on a gravée sur un Marbre blanc , & qu'on trou-

P R E F A C E.

trouvera à la fin de cette Préface.

Finissons en disant un mot de sa Personne & de son Caractere. Monsieur de *Saint-Evremond* étoit d'une taille avantageuse & bien prise : comme il avoit bien fait dans sa Jeunesse tous les Exercices , il lui en restoit dans un âge très-avancé une démarche naturelle & aisée. Il avoit les Yeux bleus, vifs , & pleins de feu , une physionomie spirituelle , un souris malin. Il avoit eu de beaux Cheveux noirs : quoi-qu'ils fussent devenus tous blancs , & qu'il lui en restât même fort peu , il ne voulut jamais prendre la Perruque , & se contenta d'une Calotte. Plus de vingt ans avant sa mort il lui vint à la racine du nez une Loupe , qui grossit considérablement , mais cela ne le défiguroit pas beaucoup ; du moins ceux qui étoient accoutumés à le voir n'y trouvoient rien de fort choquant.

Sa Conversation étoit enjouée & facile , ses reparties vives & piquantes , ses manieres honnêtes & polies : en un mot on peut dire qu'il sentoit en tout son Homme de Qualité. Rigide observateur des règles de la Civilité , il ne manquoit point à rendre une visite : mais c'étoit sans cette affectation de Ceremonie , qui gâte la douceur & l'agrément du Commerce.

P R E F A C E.

Il n'avoit pas un grand savoir ; mais ce qu'il avoit lû il le savoit bien. En lisant il s'attachoit plus à étudier le Génie & le Caractère d'un Auteur , qu'à charger sa mémoire d'une érudition fastueuse & souvent inutile.

Il écrivoit avec facilité. Quoi-que son Stile sente le travail & l'étude , il s'étoit fait une si grande habitude d'écrire , que cela ne lui coûtoit rien. Ce n'est pas qu'il ne corrigeât ses Ouvrages. Il les reprenoit au bout d'un certain tems , il ajoutoit , quelquefois il retrancheoit : mais assez souvent du premier coup il réussissoit mieux que dans ses Corrections.

Quoi qu'au jugement de tout le Monde la Poësie soit fort au dessous de la Prose , il n'en jugeoit pas toujours comme le Public. On peut même dire qu'il avoit souvent un peu trop de prévention pour ses Vers. D'ailleurs il les faisoit avec beaucoup de facilité. Il aimoit passionnément la Musique , & l'entendoit assez bien pour composer des Airs. Il nota le CONCERT DE CHELSEY , un PROLOGUE EN MUSIQUE , & diverses autres Pièces qu'on verra dans cette Edition. Il est vrai que pour les Ouvertures , les Basses continuës , les Chœurs , & toute la Symphonie , il les don-

P R E F A C E.

noît à faire à quelque Musicien habile. Grand Admirateur d'une belle Voix, & encore plus des Instrumens bien touchés, il ne manquoit aucun Concert, ni aucun Divertissement de cette nature-là.

Tout le temps qu'il resta dans le Service, il fut très-appliqué à remplir les Devoirs d'un bon Officier : hors de-là aimant le Plaisir, Homme de Commerce, de Bonne-chere. Le Comte d'Olonne, le Marquis de Boisdauphin & lui, furent nommés les CÔTEAUX*, pour avoir voulu raffiner sur le goût, & sur la délicatesse de la Table. Dans les Païs étrangers il a toujours aimé la Bonne-chere, & lors même que les autres Passions l'ont quitté, celle-ci l'a accompagné jusqu'au Tombeau.

Quoi-que naturellement il eut du penchant

** Monsieur de Layardin Evêque du Mans, ayant dit un jour à sa Table que Messieurs d'Olonne, de Boisdauphin, & de Saint-Evremond étoient des délicats, qui ne buvoient du Vin que de trois Côteaux, ne mangeoient des Perdrix que de tel ou tel endroit, &c. Ces Messieurs repeterent si souvent ce qu'il avoit dit des Côteaux, & ils l'en raillerent en tant d'occasions, qu'on les appella LES TROIS CÔTEAUX. Mr. Ménage n'a point su la véritable origine de ce Mot, non plus que Mr. Despreaux.*

P R E F A C E.

chant à la Satire, ou plutôt à une Raillerie fine, à une Ironie ingénieuse, sa Politesse & le grand Monde, dans lequel il avoit vécu, l'avoient rendu fort circonspect & fort réservé. Sur ses vieux jours il affectoit de louer tout, & même d'applaudir un peu trop aux Favoris & aux Personnes en place. C'étoit plutôt un effet de crainte & de défiance, compagnes ordinaires de la Vieillesse, qu'un changement dans son humeur & dans son tour d'esprit. Il a exprimé dans ces quatre Vers la disposition où il se trouvoit.

*Je pers le goût de la Satire,
L'Art de louer malignement
Cede au secret de pouvoir dire
Des Verités obligeamment*.*

Non-seulement il a vécu très-long-temps, mais pendant tout le cours de sa Vie il a joui d'une Santé forte & vigoureuse. Il a conservé jusqu'à la fin une humeur gaye, un enjouement qui ne tenoit rien de l'austerité, ni du chagrin de la Vieillesse. Il aimoit la compagnie des Jeunes-gens, il étoit sensible à tous leurs

* Voyez le SONNET entier Tome I II.
Pag. 68.

P R E F A C E.

leurs Plaisirs. Les Divertissemens qu'il n'étoit plus en état de goûter, faisoient sur son Esprit une impression vive & agreable ; il se plaisoit à en entendre parler.

Il étoit naturellement mal-propre, & ce qui y contribuoit le plus, c'est qu'il avoit toujours chez lui des Chiens, des Chats, de toutes sortes d'Animaux. Il disoit que pour divertir les ennuis inseparables de la Vieillesse, il falloit toujours avoir devant les yeux quelque chose de vif & d'animé.

Il emporta de *France* tout l'Argent qu'il pût retirer, laissant quelques Billets au Maréchal de *Crequi*, qui lui en fit une Rente viagere de deux cens Ecus. Quand il passa la seconde fois de *Hollande* en *Angleterre*, il donna cinq cens Livres Sterling à Mylord Duc de *Montaign*, qui lui en a fait près de trente années, & jusqu'à sa Mort, une Rente viagere de cent Livres Sterling par an. Cela joint à ce qu'il retiroit de *Normandie*, & aux Gratifications qu'il a eues des Rois *Charles II.* & *Guillaume III.* lui suffisoit pour le nécessaire, & pour les commodités de la Vie.

En voila assez pour faire connoître Monsieur de *Saint-Evremond*. S'il man-
que

P R E F A C E.

que quelques traits à son Portrait, on peut voir celui qu'il a fait lui-même * : il le finit par ses Vers, qui nous apprennent en quoi il faisoit consister sa Religion.

*De Justice & de Charité
Beaucoup plus que de Penitence,
Il compose sa Piété:
Mettant en Dieu sa confiance,
Esperant tout de sa Bonté,
Dans le Sein de la Providence
Il trouve son repos & sa félicité.*

* Voyez le Tome V. Pag. 166.





Carolus de Saint-Denis Dominus de Saint-Evremond
Nobili genere in Normannia ortus
A prima Juventute
Militiæ nomen dedit
Et per Varia Munera
Ad Castrorum Marescalli gradum evectus
Condæo Turenno
Aliisque Claris Belli Ducibus
Fidem Suam & Fortitudinem
Non semel probavit
Relicta Patria Hollandiam
Deinde à Carolo II. accitus Angliam
Venit
Philosophiam & humaniores Litteras
Feliciter excoluit
Gallicam Linguam
Cum soluta tum numeris astricta Oratione
Expolivit Adornavit Locupletavit
Apud potentiss. Angliæ Reges Benevolentiam & Favorem
Apud Regni Proceres Gratiā & Familiaritatem
Apud omnes Laudem & Applausum
Meruit.
Nonaginta Annis Major Obiit
Die ix. Septembris MDCCIII.

Viro Clarissimo
Inter Præstantiores
Ævi sui Scriptores
Semper Memorando
Amici Mœrentes
P. P.

Attest: _____
Notary Public for the State of _____

ALL INFORMATION CONTAINED
HEREIN IS UNCLASSIFIED
DATE 10-10-2001 BY 60322 UCBAW

Major

TABLE 1

T A B L E

Des Pièces contenuës dans le premier Tome.

L ES Academiciens, Comedie. Pag. 3	
Retraite de Monsieur le Duc de Longueville en son Gouvernement de Normandie.	53
Lettre à Madame *** : Je me souviens qu'allant à l'Armée, &c.	70
Lettre à la même : Je pensois que vous m'aviez oublié, &c.	71
Lettre à Madame *** : Vous êtes sur le point de faire un méchant Galant, &c.	74
Madrigal : Qu'avez-vous fait de mon Amour, &c.	76
A Madame *** ; Elegie : Aimable Iris, si vous voulez apprendre, &c.	77
A la même ; Elegie : Iris ; si vous savez les peines que j'endure, &c.	80
A la même ; Stances : Iris, je vous aime toujours, &c.	81

T A B L E.

<i>A la même ; Stances : Puis-qu'il vous faut quitter , &c.</i>	84
<i>A la même ; Stances : Je n'entends plus parler de vous , &c.</i>	85
<i>A la même ; Stances : Si vous savez que je vous aime , &c.</i>	87
<i>A la même ; Stances : Mes Yeux , Mes inutiles Yeux , &c.</i>	89
<i>A la même Chanson : Vous avez trompé mes desirs , &c.</i>	90
<i>Caractere de Madame la Comtesse d'Olonne.</i>	91
<i>Lettre à Madame la Comtesse d'Olonne , en lui envoyant son Caractere.</i>	98
<i>A Madame *** ; Sonnet : Que vous faites languir un pauvre malheureux , &c.</i>	99
<i>Dixain : Vous faites la spirituelle , &c.</i>	100
<i>A Madame *** ; Stances : Laissez-là nos jeunes desirs , &c.</i>	101
<i>A Madame *** ; Stances : Bien-heureux qui vit sans Chimere , &c.</i>	103
<i>A la même ; Stances : Je ne viens point devant vos Charmes , &c.</i>	105
<i>Epigramme : Etre sans vertu prétieuse , &c.</i>	106
<i>Epigramme : Très-difficile & fort peu délicat , &c.</i>	107
<i>Stan-</i>	

T A B L E.

Stances : Philis en tournant ses beaux
Yeux, &c. là-même.

*Lettre à Mad **** : Quelque violente
que soit mon Amitié, &c. 112

*A Monsieur le Marquis de **** ; *Stan-*
ces : Marquis on dit par tout que vous
êtes aimable, &c. 114

*A Mad **** ; *Sonnet* : Vous m'ordon-
nez de vous voir rarement, &c. 118

*A Madame **** ; *Stances irrégulieres* :
Ménagez mieux le repos de ma Vie,
&c. 119

Sur les Ingrats. 120

*Lettre à Madame **** ; Il n'y a rien
de si honnête qu'une ancienne Ami-
tié, &c. 125

Observations sur la Maxime, qu'il faut
mépriser la Fortune, & ne se point sou-
cier de la Cour. 127

Lettre à Monsieur le Comte d'Olonne. 134

Le Cercle. 140

*A Mademoiselle de l'E**s* ; *Elegie* :
Chere Philis qu'êtes-vous devenue,
&c. 145

L'Homme qui veut connoître toutes cho-
ses ne se connoît pas lui-même. 151

*Lettre à Monsieur **** : Vous m'écri-
vez que vous êtes amoureux d'une
Protestante, &c. 157

T A B L E.

<i>Sur les Plaisirs.</i>	160
<i>Sonnet : Nature enseigne-moi , &c.</i>	169
<i>Stances : Tircis , que l'Avenir trouble moins tes beaux Jours , &c.</i>	170
<i>Epitaphe : A brouiller les humains Bou- det fut sans seconde , &c.</i>	172
<i>Dixain : Qu'une Passion délicate , &c.</i>	173
<i>Chanson : Il faut pour vôtre honneur Silvie , &c.</i>	là-même.
<i>Idée de la Femme qui ne se trouve point , & qui ne se trouvera jamais.</i>	174
<i>Lettre à Madame *** : A ce que j'ap- prends , Madame , vous voulez deve- nir dévote , &c.</i>	184
<i>Elegie sur la Mort du Duc de Candale.</i>	190
<i>A Monsieur le Chevalier de Gram- mont : Il n'est qu'un Chevalier au Monde , &c.</i>	193
<i>Lettre à Monsieur le Marquis de Cre- qui , sur la Paix des Pyrénées , &c.</i>	195
<i>Jugement sur les Sciences où peut s'ap- pliquer un Honnête-homme.</i>	209
<i>Jugement sur César & sur Alexandre.</i>	217
<i>Reflexions sur les divers Génies du Pen- ple Romain dans les divers tems de la République.</i>	236

T A B L E.

CHAP. I. De l'Origine fabuleuse des Romains, & de leur Génie sous les premiers Rois.	là-même.
CHAP. II. Du Génie des premiers Romains, dans les commencemens de la République.	244
CHAP. III. Des Guerres des premiers Romains.	248
CHAP. IV. Contre l'opinion de Tite Live sur la Guerre imaginaire qu'il fait faire d'Alexandre contre les Romains.	251
CHAP. V. Le Génie des Romains dans le tems que Pyrrhus leur fit la Guerre.	259
CHAP. VI. De la premiere Guerre de Carthage.	269
CHAP. VII. De la seconde Guerre Punique.	275
CHAP. VIII. Du Génie des Romains vers la fin de la seconde Guerre de Carthage.	301
CHAP. IX. X. XI. XII. XIII. XIV. XV.	316, 317
CHAP. XVI. D'Auguste, de son Gouvernement, & de son Génie.	318
CHAP. XVII. De Tibère & de son Génie.	338
Sonnet : Qu'avez-vous plus, Destins, à me	

T A B L E.

me faire endurer, &c.	348
<i>A Madame *** ; Stances : Il me sou-</i>	
vient de mes Plaisirs, &c.	349
<i>Sur la Complaisance que les Femmes ont</i>	
<i>en leur Beauté.</i>	351

Fin de la Table.

LES
ACADEMICIENS
COMEDIE.

Tome I.

A AC



A C T E U R S.

MONSIEUR LE CHANCELIER *, *Protecteur*
de l'ACADEMIE FRANÇOISE.

SERIZAY, *Directeur de l'ACADEMIE.*

DESMARETS, *Chancelier de l'ACADEMIE.*

GODEAU, *Evêque de Grasse & Vence.*

GOMBAULT.

CHAPELAIN.

HABERT.

FARET.

BOISROBERT.

SILHON.

COLLETET.

GOMBERVILLE.

SAINT AMANT.

COLOMBY.

BOUDOIN.

L'ESTOILE.

PORCHERES d'ARBAUD.

Mademoiselle de GOURNAI.

*La SCENE est à Paris, dans la Mai-
son où s'assembloit l'ACADEMIE.*

* SEGUIER



LES
ACADEMICIENS
COMEDIE*.

ACTE I.

SCENE I.

SAINT AMANT, FARET.
SAINT AMANT.



Faret, qui ne riroit de nôtre
ACADEMIE?
A-t-on vû de nos jours une telle
Infamie?

Passer huit ou dix Ans à réformer six Mots!
Par-Dieu, mon cher *Faret*, nous sommes
de grands Sots.

A 2 FA-

* Cette Piece avoit d'abord pour Titre, La Comedie des ACADEMISTES, pour la Réformation de la Langue Française. Elle fut faite au commencement de l'Année 1643. c'est-à-dire environ huit ans après l'Etablissement de l'ACADEMIE. Après avoir couru long-tems Manuscrite, on l'imprima en 1650. mais si horriblement défigurée, que Mr. de Saint Evremond ne s'y reconnoissoit plus. Madame la Duchesse de Mazarin l'ayant engagé à la revoir en 1680. il aima mieux la refondre, que la corriger. Ceux qui prendront la peine de comparer la premiere Edition, avec celle qu'on donne presentement, verront bien que c'est ici une Piece toute Nouvelle. On a crû devoir marquer exactement le tems où cette Comédie a été retouchée, parce que sans cela on y trouveroit quelques Anachronismes.

F A R E T.

Tant fots qu'il vous plaira : mais les Pre-
miers de *France*

Sont les admirateurs de nôtre suffisance.

Quoi ! trouvez-vous mauvais que de pau-
vres Auteurs,

Devant les Ignorans s'érigent en Docteurs ?
S'ils peuvent se donner du crédit, de l'estime,
L'erreur des abusez n'est pas pour eux un
Crime.

Après tout; où trouver de ces rares Scavans,
Dont le nom immortel percera tous les Ans?
Si pour l'ACADEMIE il faut tant de Science,
Vous, & moi, pourrions bien ailleurs
prendre Séance.

SAINT AMANT.

Oùi : mais je n'aime pas que Monsieur de
Godeau,

Excepté ce qu'il fait, ne trouve rien de beau :
Qu'un fat de *Chapelain* aille en chaque
Ruelle

D'un ridicule ton reciter sa PUCELLE † ;

Où que dur & contraint en ses Vers amou-
reux

Il fasse un sot Portrait de l'Objet de ses
Vœux :

Que son Esprit sterile, & sa Veine forcée,
Produisent de grands mots, qui n'ont sens
ni pensée. Je

† Chapelain a fait un très-méchant Poëme
intitulé LA PUCELLE.

de Mr. de Saint Evremond.

5

Je voudrois que Gombault , l'Estoile , &
Colletet ,

En Prose comme en Vers eussent un peu
mieux fait :

Que des AMIS RIVAUX * , Boisrobert
ayant honte

Revint à son talent de faire bien un Conte.

Enfin....

F A R E T.

Vous avez tort de mépriser Godeau:

Il a l'Esprit fertile , & le tour assez beau.

Tout le défaut qu'il a , soit en Vers , soit en
Prose ,

C'est qu'en trop de façons il dit la même
chose.

L'Estoile fait des Vers avec le Cardinal †:

Colletet est bon-homme , & n'écrit pas trop
mal :

Boisrobert est plaisant autant qu'on sçau-
roit l'être ;

Il est assez bien mis dans l'Esprit de son
Maître ¶ ;

A 3

A

* Comédie de Boisrobert.

† L'Estoile , Colletet , Boisrobert étoient du
nombre de ceux qui travailloient à des Pièces de
Théâtre par ordre du Cardinal de Richelieu , &
souvent même avec lui. Voyez l'Histoire de l'Aca-
démie Françoisse par Mr. Pellisson.

¶ Boisrobert étoit alors en la plus haute faveur
auprès du Cardinal de Richelieu , & son grand
soin

C Les veritables Oeuvres

A tous ses Madrigaux il donne un joli tour,
Et feroit des Leçons aux Grecs de leur
Amour *.

Baudoin fait des Vers au dessous des Images,
Mais *Davila* traduit est un de ses Ouvra-
ges †.

Gombauld pour un Châtré ne manque pas
de Feu.....

J'entens quelqu'un qui monte ; arrê-
tons-nous un peu :

Je

soin étoit de délasser l'Esprit de son Maître après
le bruit & l'embaras des Affaires , tantôt par ses
agreables Contes , qu'il fait mieux que personne
du monde , tantôt en lui rapportant toutes les peti-
tes Nouvelles de la Cour & de la Ville ; & ce Di-
vertissement étoit si utile au *Cardinal* , que son
premier Medecin *Mr. Citois* avoit accoutumé de
lui dire , *Monseigneur , nous ferons tout ce que nous*
pouvons pour votre santé ; mais toutes nos Drogues
sont inutiles ; si vous n'y mêlez un peu de Boisro-
bert. Pelis. Hist. de l'Acad.

* On accusoit fort Boisrobert du Vice de non-
Conformité ; témoin ces deux Vers de Ménage dans
sa Requête des Dictionnaires ,

Cet admirable Patelin ,
Aimant le genre Masculin.

Quoi que *Mr. Pelisson* ait dit que Boisrobert étoit
de C A B E N , *Mr. de Saint - Evremond* m'a assuré
qu'il étoit de R O U E N .

† *Davila* a écrit en Italien l'Histoire des Guerres
Civiles de France depuis la mort de *Henri II.* jus-
qu'à la Paix de *Vervins* : *Baudoin* l'a traduite en
François, & c'est le plus supportable de ses Ouvrages.

de Mr. de Saint Evremond.

Je commence à le voir, c'est l'Evêque de
Grasse.

SAINT AMANT.

Il faut se retirer, & lui quitter la place;
Nous reviendrons tantôt : allons mon cher
Faret.

Trouver proche d'ici quelque bon Cabaret.

SCENE II.

GODEAU, COLLETET.

GODEAU.

EH quoi ! chers Nourissons des Filles
de Mémoire,

Qui sur les tems futurs obtiendrez la Vi-
ctoire;

Beaux Mignons de *Pallas*, vrais Favoris
des Dieux;

Vous n'êtes pas encore arrivez en ces lieux !

Seriez-vous bien si tard assis encore à Table ?

Non, les plus grands Festins n'ont pour
vous rien d'aimable.....

Mais voici *Colletet*, qui hâte un peu le
pas :

Je l'ai toujours connu sobre dans ses Re-
pas *.

Bon-jour, cher *Colletet*.

A 4

COL-

* *Colletet étoit extrêmement pauvre.*

Les veritables Oeuvres

COLLETET, *se jette à genoux.*

Grand Evêque de Grasse,
Dites-moi, s'il vous plaît, comme il faut
que je fasse :

Ne dois-je pas baiser votre sacré Talon ?

G O D E A U.

Nous sommes tous égaux étant Fils d'*A-*
pollon.

Levez-vous, *Colletet.*

C O L L E T E T.

Vôtre Magnificence,
Ne permet, Monseigneur, une telle Licence.

G O D E A U.

Rien ne sauroit changer le Commerce en-
tre nous :

Je suis Evêque ailleurs, ici *Godeau* pour
vous.

C O L L E T E T.

Très-reverend Seigneur, je vais donc vous
complaire.

G O D E A U.

Attendant nos Messieurs que nous faudra-
t-il faire ?

C O L L E T E T.

Je suis prêt d'obéir à votre Volonté.

G O D E A U.

Parlons comme autrefois avecque Liberté :
Vous savez, *Colletet*, à quel point je vous
aime.

COL-

de Mr. de Saint Evremond.

9

COLLETT.

Seigneur, vôtre Amitié m'est un honneur
extrême.

GODEAU.

Oh bien! seul avec vous, ainsi que je me voi,
Je vais prendre le tems de vous parler de
moi.

Avez-vous vû mes Vers?

COLLETT.

Vos Vers! je les adore:
Je les ai lûs cent fois, & je les lis encore.
Tout en est excellent, tout est beau, tout
est net;

Exact & régulier, châtié tout à fait.

GODEAU.

Manquai-je en quelque endroit à garder la
Césure?

Y peut-on remarquer une seule Hiature?
Suis-je pas scrupuleux à bien choisir les
Mots?

Ne fais-je pas parler chacun fort à propos?
Le *Decorum* Latin, en François *Bienfiance*,
N'est si bien observé nulle part que je pense.
Colletet, je me louë; il le faut avouer:
Mais c'est fort justement que je me puis
loier.

COLLETT.

Vous êtes de ceux-là qui peuvent dans la vie
Mépriser tous les traits de la plus noire Envie.
Vous n'aviez pas besoin de vôtre Dignité,

A 5 Pour

Pour vous mettre à couvert de la Malignité.

G O D E A U.

On se flate souvent : mais si je ne m'abuse ,
S'attaquer à *Godeau* , c'est se prendre à la

Muse :

Et le plus envieux se verroit transporté ,
S'il lisoit une fois mon B E N E D I C I T E *.

O l'Ouvrage excellent !

COLLETET.

O la Piece admirable !

G O D E A U.

Chef-d'Oeuvre précieux !

COLLETET.

Merveille incomparable !

G O D E A U.

Que peut-on desirer après un tel Effort ?

COLLETET.

Qui n'en sera content aura , ma foi , grand
tort.

Mais sans parler de moi trop à mon
avantage ,

Suis-je pas , Monseigneur , assez grand
personnage ?

G O D E A U.

Colletet mon ami , vous ne faites pas mal.

COLLETET.

Moi ! je prétens traiter tout le monde d'égal,
En

* *Godeau a paraphrasé en Vers le Cantique des
trois Enfans , B E N E D I C I T E , omnia opera
Domini , &c. C'est une de ses meilleures Pieces.*

de *Mr. de Saint Evremont.* 211

En matiere d'Ecrits ; le bien est autre chose :
De richesse & de rang la Fortune dispose.

Que pourriez-vous encor reprendre dans-
mes Vers ?

G O D E A U.

Colleter , vos discours sont obscurs & cou-
verts.

C O L L E T E T.

Il est certain que j'ai le stile magnifique.

G O D E A U.

Colletet parle mieux qu'un homme de Bou-
tique.

C O L L E T E T.

Ah ! le respect m'échape : & mieux que
vous aussi.

G O D E A U.

Parlez bas, *Colleter*, quand vous parlez ainsi.

C O L L E T E T.

C'est vous , Monsieur *Godeau* , qui me
faites l'outrage.

G O D E A U.

Voulez-vous me contraindre à louer votre
Ouvrage ?

C O L L E T E T.

J'ai tant loué le vôtre !

G O D E A U.

Il le méritoit bien.

C O L L E T E T.

Je le trouve fort plat pour ne vous celer
rien.

A 6

GO-

G O D E A U.

Si vous en parlez mal, vous êtes en colere.

C O L L E T E T.

Si j'en ai dit du bien, c'étoit pour vous complaire.

G O D E A U.

Colletet, je vous trouve un gentil Violon.

C O L L E T E T.

Nous sommes tous égaux, étant fils d'Apollon.

G O D E A U.

Vous, *Enfant d'Apollon* ! vous n'êtes qu'une Bête.

C O L L E T E T.

Et vous, *Monsieur Godeau*, vous me rompez la tête.

S C E N E I I I.

SERIZAY, GODEAU, COLLETET.

SERIZAY à *Godeau*.

Q U'avez-vous, Monseigneur, je vous voi tout émû.

G O D E A U.

Colletet m'insulter ! qui l'auroit jamais crû ?

C O L L E T E T.

Traiter un vieil Auteur avec cette infamie !
C'est affronter en moi toute l'ACADEMIE.

SE-

S E R I Z A Y.

Mais quelle est cette injure , & d'où vient
tant de mal ?

C O L L E T E T.

Colletet *mon ami* , vous ne faites pas mal :
*Vous parlez un peu mieux qu'un homme
de Boutique.*

Et mieux que vous , Godeau : Car , enfin ,
je m'explique ;

Et nôtre DIRECTEUR le saura comme
vous.

S E R I Z A Y.

Moderez , Colletet , moderez ce courroux.
Offenser un Prélat à qui l'on doit hom-
mage ,

C'est d'un homme insensé faire le person-
nage.

C O L L E T E T.

Je sai bien respecter Godeau comme Prélat ;
Mais Godeau comme Auteur , je le trouve
fort plat.

G O D E A U.

Ma Colere se passe , & je veux sans mur-
mure ,

En Prélat patient endurer cette injure.

C O L L E T E T.

Moi ; je veux recevoir la satisfaction
Du tort , qu'a pû souffrir ma réputation.

O , d'un humble Prélat , patience parfaite !
Il parle d'endurer l'Injure qu'il a faite !

Par-

24 *Les veritables Oeuvres*

Pardonner à des gens que l'on a mal-
traités,

Ce font du bon *Godeau* les Générosités.

G O D E A U.

Eh bien ! cher *Colletet* , je ferai davan-
tage ,

Vous serez reconnu pour un grand Per-
sonnage.

Soyons , je vous conjure , amis de bon-
ne foi ;

Et vous saurez écrire & parler mieux
que moi.

C O L L E T E T.

Ordonnez , Monseigneur , ce qu'il faut
que je fasse :

J'ai plus failli que vous , & je demande
grace.

Que par tout on exalte , & par tout
soit chanté ,

De ce divin Prélat le BENEDICITE.

O l'Ouvrage excellent ! O la Piece admi-
rable !

Chef-d'Oeuvre précieux ! Merveille in-
comparable !

Que par tout on exalte , & par tout soit
chanté ,

De ce divin Prélat le BENEDICITE.

G O -

de Mr. de Saint Evremond.

G O D E A U.

Qu'en tous lieux on exalte , & qu'en tous
lieux on chante ,

De nôtre Colletet la CANE BARBOTANTE* :

Ces beaux Vers , que le tems ne sauroit
effacer ,

Et qu'un grand Cardinal voulut recom-
penser.

C'est là que Colletet si vivement explique,
du Canard amoureux la Vennu aquatique ;

Qu'au

* Colletet ayant porté au Cardinal le Monologue
des Tuileries, il s'arrêta particulièrement sur deux
Vers de la Description du Quarré d'Eau en cet
endroit :

*La Cane s'humecter de la Bourbe de l'Eau ,
D'une Voix enrouée & d'un Battiment d'Aile ,
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.*

Et après avoir écouté tout le reste , il lui donna
de sa propre main cinquante Pistoles , avec ces
paroles obligeantes , que c'étoit seulement pour ces
deux (derniers) Vers, qu'il avoit trouvez si beaux ;
& que le Roi n'étoit pas assez riche pour payer tout
le reste.... Au lieu de la Cane s'HUMECTER de la
Bourbe de l'Eau , le Cardinal voulut lui persua-
der de mettre BARBOTER dans la Bourbe de
l'Eau , &c. Peliss. Hist. de l'Acad.

Pour donner plus de ridicule à Colletet , Mr. de
Saint Evremond employe ici le terme de Cane Bar-
borante. Le Monologue, qui est une assez méchante
Pièce, est imprimé devant la Comedie des Tuileries ;
C'est une Description du Palais & du Jardin des
Tuileries , tels qu'ils étoient dans ce tems-là.

Qu'au sens de *Richelieu* le Roi ne pourroit
pas ,
De tout l'Or du Royaume en payer les
appas.

S E R I Z A Y.

Nous sommes tous contents : la Discorde
est finie ,
Et la Paix regnera dans nôtre Compagnie.
Au reste , l'heure aproche , où se doit
terminer ,

La Réforme des Mots que nous allons don-
ner ;

Et par qui nous aurons la gloire sans se-
conde ,

D'établir le François en tous les lieux du
Monde.

C O L L E T E T.

Monfieur le CHANCELIER ne doit venir
que tard.

S E R I Z A Y.

Donc , pour un peu de tems , allons quel-
que autre part.

SCENE

S C E N E IV.

PORCHERES D'ARBAUD ;
COLOMBY.

PORCHERES.

Illustre *Colomby* , vrai cousin de *Mal-*
herbe * ,
De ton merite seul glorieux & superbe ;
Parmi tous les Auteurs en voit-on aujour-
d'hui ,
Qui puissent approcher ou de vous , ou
de lui ?

COLOMBY.

Malherbe ne vit plus ; *Bertaut* n'est
plus au monde :
D'Ignorance & *d'Erreur* toute la terre
abonde ¶.

PORCHERES.

Desportes a subi nôtre commun destin ;
Passerat a vécu ; j'ai vû mourir *Rapin* :
Et

* *Colomby* étoit de *Caen* en *Normandie* , Parent
de *Malherbe* ; dont il fut Disciple & Sectateur....
Il avoit une Charge à la Cour , qui n'avoit point
été avant lui , & n'a point été depuis ; Car il se
qualifioit , Orateur du Roi pour les *Affaires d'Etat*.
Peliss. Hist. de l'Acad.

¶ *Vers de Bertaut Evêque de Séez* , qui se fit esti-
mer en son tems par ses Poësies. Il mourut en 1611.

18 *Les veritables Oeuvres*

Et c'étoient les Auteurs , dont l'illustre
Genie ,
Auroit pu faire honneur à nôtre Compa-
gnie.

COLOMBY.

Vous savez que j'avois auprès du Potentat ,
La Charge d'Orateur des Affaires d'Etat.

PORCHERES.

Et vous n'ignorez pas que j'eus dans la Ré-
gence ,
Des Nocturnes Plaisirs la suprême Inten-
dance *.

COLOMBY.

Or n'étant point payé de mes Appointe-
mens ;

PORCHERES.

Détrompé que je suis de tous Amusemens ;

COLOMBY.

Je vais faire leçon aux gens de nos Pro-
vinces ,

Du peu de gain qu'on fait au service des
Princes.

PORCHERES.

J'abandonne la Cour , & vais dans chaque
lieu ,

Loüer la Reine-mere , & blâmer Richelieu.

CO-

* Porcheres d'Arbaut avoit été Intendant des
Plaisirs Nocturnes ; Charge dont il ne restoit plus
qu'un nom ridicule.

de Mr. de Saint Evremont.

COLOMBY.

Aux Auteurs assemblés prenez le soin de
dire,

Que las de mes Emplois, enfin je me retire.

PORCHERES.

C'est la forme ordinaire : & quiconque a
quitté,

Leur a fait en quittant cette Civilité.

COLOMBY.

Vous direz de ma part, sans aucune autre
forme,

Qu'au lieu de réformer les Mots, je me
réforme.

PORCHERES.

Je traiterai la chose un peu moins dure-
ment,

Et leur ferai pour moi le même Compli-
ment.

Fin du I. Acte.

ACTE



ACTE II.

SCENE I.

CHAPELAIN *seul, faisant des Vers
avec un soin ridicule, & peu de Génie.*

T Andis que je suis seul, il faut que
je compose
Quelque Ouvrage excellent, soit
Vers, soit en Prose.

La Prose est trop facile, & son bas naturel
N'a rien qui puisse rendre un Auteur im-
mortel :

Mais d'un sens figuré la noble Allégorie,
Des sublimes Esprits sera toûjours chérie.
Par son divin pouvoir nos Ecrits triom-
phans,
Passent de siècle en siècle, & bravent tous
les ans.

Je quitte donc la Prose & la simple Nature,
Pour composer des Vers, où règne la Figure.

Qui vit jamais rien de si beau,

(Il me faudra choisir pour la Rime, *Flam-
beau.*)

Que

de Mr. de Saint Évremond. 21

*Que les beaux Yeux de la Comtesse * ?*

(Je voudrois bien aussi mettre en Rime ,
Déesse :)

*Qui vit jamais rien de si beau ,
Que les beaux Yeux de la Comtesse ?
Je ne croi point qu'une Déesse
Nous éclairât d'un tel Flambeau.*

*Aussi peut-on trouver une ame
Qui ne sente la vive Flamme ,
Qu'allume cet Oeil radioux ?*

*Radioux me plaît fort , un Oeil plein de
lumiere ,
Et qui fait sur nos Cœurs l'impression pre-
miere ,
D'où se forment enfin les tendresses d'A-
mour.
Radioux ! j'en veux faire un terme de la
Cour.*

*Sa Clarté qu'on voit sans seconde ,
Eclairant peu à peu le Monde ,
Luiramême un jour pour les Dieux.*

Je

¶ D'ordinaire les Poètes choisissent une Dame distinguée par sa Beauté , ou par son Merite , pour l'aimer en idée. Chapelain avoit pris pour Objet de ses Vœux Poétiques la Comtesse de Vermeil.

Je ne suis pas assez maître de mon Génie,
 J'ai fait sans y penser une Cacophonie :
 Qui me soupçonneroit d'avoir mis *peu à*
peu ?

Ce desordre me vient pour avoir trop de
 Feu.

*Qui vit jamais rien de si beau ,
 Que les beaux Yeux de la Comtesse ?
 Je ne croi point qu'une Déesse ,
 Nous éclairât d'un tel Flambeau.*

*Aussi peut-on trouver une ame ,
 Qui ne sente la vive Flamme ,
 Qu'allume cet Oeil radieux ?
 Sa Clarté qu'on voit sans seconde ,
 S'épand déjà sur tout le Monde ;
 Et luira bien-tôt pour les Dieux.*

Voila ce qui s'apelle écrire avec Justesse !
 Et ce qui m'en plaît plus , tout est fait sans
 Rudesse :

Car tout Ouvrage fort a de la dureté ,
 Si par un Art soigneux il n'est pas ajusté.

*Chacun admire en ce Visage ,
 La lumiere de deux Soleils :
 Si la Nature eût été sage ,
 Le Ciel en auroit deux pareils.*

Que

Que voila de beaux Vers ! Pauguste Poësie !
„ *Phœbus*, éclaire encore un peu ma fan-
„ taisie :
„ Divin Pere du jour , qui maintient l'U-
„ nivers ,
„ Donne-moi cette Ardeur , qui fait faire
„ des Vers.
„ Ranime mes esprits , & dans mon sens
„ rappelle ,
„ La féconde Chaleur qui forma la P U-
„ C E L L E .
„ Par l'Epithete alors je me rendis fameux :
„ Alors le *Mont Olympe* à son pied sablon-
„ neux ;
„ Alors *hideux*, terrible , affreux , épon-
„ ventable ,
„ Firent dans mes Ecrits un effet admirable.
„ Divin Pere du jour qui maintient l'U-
„ nivers ,
„ Redonne-moi l'Ardeur , qui fit faire ces
„ Vers.

*Le Teint qui paroît sur sa Face ,
Est plus uni que n'est la Glace ,
Plus clair que le Ciel cristalin :
Où trouver un Pinceau qui touche ,
Les Charmes de sa belle Bouche ,
Et l'honneur du Nez aquilin ?*

Cette

24 *Les veritables Oeuvres*

Cette Comparaison me semble assez bien prise :

Il n'est rien plus uni qu'un *Cristal de Venise* ;
Et les *Cieux* qui ne sont formez d'aucun
Métal ,

Pourroient, à mon avis, être faits de *Cristal*.
Aquilin ne vient pas fort souvent en usage,
Mais il convient au nez du plus parfait Vi-
sage :

Tous les Peintres fameux veulent qu'un
Nez soit tel.

Oublier *Aquilin* , est un Péché mortel.

*Chacun admire en ce Visage ,
La lumiere de deux Soleils ,
Si la Nature eût été sage ,
Le Ciel en auroit deux pareils.*

*Le Teint , qui paroît sur sa Face ,
Est plus uni que n'est la Glace ,
Plus clair que le Ciel cristalin ;
Où trouver un Pinceau qui touche ,
Les Charmes de sa belle bouche ,
Et l'honneur du Nez aquilin ?*

Ainsi peignoient les Grecs des Beautés ache-
vées ,

De l'injure des ans par leurs Ecrits sauvées.
Je n'ai fait que vingt Vers , mais tous Vers
raisonnés ,

Magnifiques , pompeux , justes , & bien
tournés.

Par

Par un secret de l'Art ; d'une grande Déesse
J'oppose les Appas à ceux de ma COM-

TESSE ;

Et des Charmes divins dans l'opposition ,

Je fais voir la Confusion.

Quant à l'autre Couplet ; j'y reprends la
Nature

Qui des Corps azurés a formé la structure ,
De n'avoir su placer à ce haut Firmament

Qu'un *Soleil* seulement.

La COMTESSE en a deux : C'est au Ciel
une honte ,

Qu'un *Visage* ici bas en *Soleils* le surmon-
te.

J'acheve heureusement : il me falloit
finir.

Aussi bien nos Auteurs commencent à ve-
nir.

S C E N E II.

SERISAY , CHAPELAIN , SILHON ,
BOISROBERT.

SERISAY à Chapelain.

VOUS attendiez ici une heure fortunée
Où la Réforme enfin doit être ter-
minée.

Tome I.

B CHA-

CHAPELAIN.

Depuis plus de huit Ans nous attendons
ce jour,

Où doit être réglé tout Langage de Cour.
Mais que les Ignorans vont en dire d'in-
jures !

SERISAY.

Nous saurons mépriser de fots & vains
Murmures.

BOISROBERT.

Nous allons bien-tôt voir un de nos Mé-
contens,
Resolu de se plaindre & de nous, & du
tems.

CHAPELAIN.

C'est *Silhon* irrité contre l'ACADEMIE,
Et prêt à la traiter de mortelle ennemie.

SERISAY.

Et de sa haine encor quel est le fondement ?

CHAPELAIN.

Nous réformons un mot propre au Rai-
sonnement.

Il laissera sans OR tous Discours politi-
ques ;

Et n'écrira jamais des affaires publiques.

Silhon est violent : s'il parle contre nous.....

SERISAY.

Monfieur le CHANCELIER calmera son
Courroux.

BOIS-

BOISROBERT.

Faut-il un CHANCELIER pour calmer
sa Colere ?

Godeau m'a répondu d'entreprendre l'affaire :

Il doit attaquer OR, que *Silhon* aime tant,
Aussi-bien que PARFOIS, & POURCE-QUE,
& D'AUTANT.

SILHON entre.

A dire vrai, Messieurs, c'est une chose
étrange :

On a beau meriter honneur, gloire, loüange ;

Affermir tant qu'on peut l'autorité des
Lois ;

Faire service à Dieu, travailler pour les
Rois ;

Prescrire le devoir & du Peuple & du
Prince :

Instruire un Potentat à regler sa Province* :

Il faut avoir l'affront de voir des Esprits
doux,

Gagner chez nos Auteurs plus de credit
que nous.

SERISAY.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on voit cette
Injustice.

B 2

BOIS-

* *Silhon a fait un Traité de l'immortalité de l'Ame, un Livre de Politique, intitulé le Ministre d'Etat, & quelques autres Ouvrages.*

BOISROBERT.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on a vu du
Caprice.

SILHON.

Les Siècles, *Boisrobert*, sont assez differens:
On blâmoit autrefois les hommes ignorans;
La Science aujourd'hui donne fort peu
d'estime :
En savoir plus que vous n'est pas un petit
crime.

BOISROBERT.

J'aime les Ignorans d'avoir tant de bon-
heur.

SILHON.

Vous n'avez pas manqué d'aquerir cet
honneur.

SERISAY.

Eh ! pour l'amour de moi finissez la que-
relle :

Soyons , soyons unis d'une Amitié fidelle.
Encor , Monsieur *Silhon* , de quoi vous
plaignez-vous ?

BOISROBERT.

Un Mot qu'on veut changer lui donne ce
courroux.

LIS-

SILHON.

C'est un Mot, il est vrai ; mais de grande importance.

BOISROBERT.

On pourroit s'en passer bien mieux que de finance.

SILHON.

Il est pourtant utile , & le fera toujours.

OR , trouve bien sa place en de graves Discours.

En Affaire , au Barreau , dans la Théologie,
OR , est fort positif , & de grande énergie.

SERISAY.

Je voi venir à nous la Sibille *Gournai* :

Quel suplice , bon Dieu ! m'avez-vous ordonné.

SILHON.

Elle merite bien que vous fassiez cas d'elle.

BOISROBERT.

A soixante & dix ans elle est encor Pucelle.



SCENE III.

MADemoiselle DE GOURNAI,
SERISAY, BOISROBERT,
SILHON.

MADemoiselle DE GOURNAI.

JE vous ai bien cherché Monsieur le Pre-
sident.

SERISAY.

Baïssez-vous, Boisrobert, & ramassez sa
Dent.

BOISROBERT.

C'est une grosse Dent, qui vous étoit tom-
bée,

Et qu'un autre que moi vous auroit dérobée.

SILHON.

Montagne en perdit une âgée de soixante ans.

MADemoiselle DE GOURNAI.

J'aime à lui ressembler, même à perdre les
Dents *.

Mais

* Mademoiselle de Gournai se disoit Fille d'Al-
liance de Montagne, dont elle a publié les ESSAIS
corrigés & augmentés. Dans une Preface curieuse,
qu'elle mit à la tête de cette Edition, & dans quel-
ques autres Ouvrages, elle se déclara hautement
pour les vieux Mots, & les Phrases surannées.
Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.

de Mr. de Saint Evremond. 31

Mais a prenez de lui que par toute la Grece,
C'étoit comme un devoir d'honorer la
Vieillesse :

Et le *vieil* âge en vous sera peu respecté,
Si vous en ulez mal dans la *Virilité*.

Montagne s'employoit à corriger le Vice,
Et bien connoître l'homme étoit son
Exercice.

Il n'auroit pas *cuidé* pouvoir tirer grand *los*,
Du sterile *labeur* de réformer des Mots.

B O I S R O B E R T.

Vous fûtes ennemie en tout tems du Lan-
gage.

MADemoiselle DE GOURNAIL.

Le *Sens* à mon avis vous eut rendu plus
sage.

Avec tous mes vieux Mots encore ma Rai-
son,

Parmi les gens sensés se trouve de faison.

B O I S R O B E R T.

Je l'avoue aisément ; & vôtre Experience,
Nimphe des premiers ans, vaut mieux que
la science.

MADemoiselle DE GOURNAIL.

On méprisoit un Fourbe au tems que je
vous dis.

Boisrobert le plaisant eût été *gueux* jadis :

B 4

Et

Et *Montagne* & *Charron* avoient l'ame
trop forte,
Pour demeurer toûjours au *recoin* d'une
porte,
Aucun jour & nuit leurs plus grands En-
nemis,
Et des Grands de la Cour être *Valets*
soumis.

BOISROBERT.

Ce sont là des raisons, que le Demon vous
dicte.

Comment, vieille *Gournai*, vous aimez la
Vindictte?

Qui vous fait *détracter*? qui vous met en
courroux?

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Montagne haïssoit les Menteurs & les
Fous. Poursuivez, *Sçavantaux*, à refor-
mer la Langue.

SERISAY.

Allez-vous-en ailleurs faire vôtre Haran-
gue.

MADEMOISELLE DE GOURNAI.

Otez MOULT & JAÇOIT, bien que mal
à propos:

Mais laissez pour le moins, BLANDICE,
ANGOISSE, & LOS.

SE-

S E R I S A Y.

Tout ainsi que l'Esprit est vague & *con-*
tournable,

De même le Discours doit être variable :

Les Termes ont le sort , qu'on voit au
genre humain.

Un Mot vit aujourd'hui , qui perira de-
main.

L'usage parmi nous est fort *ambulateur*.

MADemoiselle de Gournai.

Vous raillez sottement la Verité *notoire*.

Il moura , *Tout ainsi* , que je voi mé-
prisé ;

Mais devant lui mouront les Vers de *Se-*
risay.

Fin du II. Acte.



A C T E III.

S C E N E I.

MONSIEUR LE CHANCELIER,
 GODEAU, CHAPELAIN,
 BOISROBERT, SERISAY,
 PORCHERES, &c.

MONSIEUR LE CHANCELIER.

C'Est aujourd'hui, Messieurs, qu'on
 révèle à la *France*,

Les Mysteres secrets de la vraye
 Eloquence :

Les *Muses*, qui du Ciel ont descendu
 chez nous,

Vous rendent par ma bouche un Oracle si
 doux.

C'est à tort, grands Auteurs, que la *Grèce*
 se vante ;

La *Rome* des *Latins* n'est plus la Triom-
 phante ;

L'Italie aujourd'hui tombe dans le mépris,
 Et les *Muses* n'ont plus de séjour qu'à
Paris.

GO-

G O D E A U.

Qui croiroit , Monseigneur , que ces Enchanteresses :

Que les neuf belles Sœurs nos divines Maîtresses ,

Vinssent ici flater nos esprits & nos sens ,

Si vous n'aviez aimé leurs Charmes innocens ?

C H A P E L A I N.

Vous voyez les choses futures ,

Malgré les nuits les plus obscures ,

Qui couvrent le bien de l'Etat :

Vous voyez tout ce qu'il faut faire ,

Au rebours du sens populaire ,

Pour maintenir le Potentat.

B O I S R O B E R T.

Superbes Filles de memoire ,

Venez accroître mon ardeur ;

Je vais travailler à la Gloire ,

D'une incomparable Grandeur.....

Que le stile élevé me paroît incommode !
Je n'ai pas le talent qu'il faut pour faire
une Ode.

M O N S I E U R L E C H A N C E L I E R.

Que chacun se réduise au merite d'Auteur ;

J'estime le Sçavant , & je hais le Flateur.

Mes Lotianges , Messieurs , ne sont pas
nécessaires ,

Et vous avez ici de plus grandes affaires.

S E R I S A Y.

Porcheres semble avoir dessein de nous parler.

P O R C H E R E S.

Quatre mots seulement , Messieurs ; puis m'en aller.

Monsieur de *Colomby* m'a chargé de vous dire ,

Que las de ses Emplois enfin il se retire :
Et vous saurez aussi qu'ennuyé de la Cour ,
Je vais chercher ailleurs un tranquille se-
jour.

S E R I S A Y.

Vous nous voyez pensifs , mornes , & ta-
citurnes ,

De perdre l'*Intendant* de nos *Plaisirs No-
cturnes*.

Et vous ferez savoir au muet *Orateur*
Des Affaires d'Etat , le fond de nôtre
Cœur.

Nous regrettons beaucoup un si grand Per-
sonnage ,

Et ne suivrons pas moins nôtre important
Ouvrage.

D E S M A R E T S.

Je ne voi point ici *Saint Amant* , ni *Faret* ;
Que sont-ils devenus ?

G O D E A U.

Ils sont au Cabaret.
DES

de Mr. de Saint Evremond. 37

DES MARETS.

Ils sont au Cabaret ! Messieurs , quelle impudence !

Vous voyez parmi nous un CHANCELIER de France.

Qui vient de son Logis en ce méchant Quartier *

Sachant bien le Respect que l'on doit au métier ;

Et ces vieux Débauchés au mépris de la Gloire ,

Lors que nous travaillons font leur plaisir de boire.

G O D E A U.

Je vois entrer Faret suivi de Saint Amant.

C H A P E L A I N.

Et , si je ne me trompe , ils ont bû largement.

* L'ACADEMIE n'avoit point au commencement de lieu fixe , pour tenir ses Assemblées. On les tenoit tantôt chez un des Academiciens , & tantôt chez un autre ; jusqu'à ce que Mr. le Chancelier fit dire à la Compagnie , qu'il desiroit qu'à l'avenir elle s'assemblât chez lui. Voyez Mr. Pelliss. Hist. de l'Acad.

SCENE

SCENE II.

SAINT AMANT, FARET, CHA-
PELAIN, GOMBAULD,
SERISAY, MONSIEUR LE
CHANCELIER, &c.

SAINT AMANT.

Pour tout Emploi chez vous, Seigneurs
Académiques,
Nous ferons vos Bûveurs & Poètes Bachi-
ques.

FARET.

Nous perdons le respect ; mais ô Grand
CHANCELIER,
Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

CHAPELAIN.

Il ne vous reste plus qu'à parler de la
Guerre.
Qui dans le Cabaret se fait à coup de
Verre.

GOMBAULD.

Qu'à dire des Chançons, qui vantent la
Liqueur,
Dont le Pere *Bacchus* réjouit votre cœur.
SAINT

SAINT AMANT.

Prenez soin de nôtre Langage ,
Auteurs polis & curieux ;
Et nous laissez le doux usage ,
D'un Vin frais & délicieux.

Que d'Apollon la docte Troupe ,
Viellisse à réformer les Mots ;
Celle de Bacchus , dans la Coupe
Ira chercher sa Joye , & trouver son Repos.

F A R E T.

Si l'esprit & la suffisance ,
Si l'avantage de Raison ,
Ne paroissent point dans l'enfance ,
Et demeurent comme en Prison ;
C'est qu'on succe le lait d'une pauvre
Nourrice :
Et Dieu , qui conduit tout sagement à sa fin ,
De nos divins Talens réserve l'exercice ,
Pour le tems précieux que nous boirons
du Vin.

S E R I S A Y.

Nous sommes satisfaits de vos Stances Ba-
chiques ,
Et vous êtes reçus Bûveurs Académiques.
Mais de peur de vieillir à réformer les Mots ,
Nous allons travailler ; laissez-nous en re-
pos :

La

La chose qui se traite est d'assez d'importance.

F A R E T.

Nous nous taisons.

MONSIEUR LE CHANCELIER.

Sortez ; c'est le mieux que je pense.

F A R E T.

Si nous vous offensois , Monsieur le
CHANCELIER ,

Vous aurez la bonté de vouloir l'oublier.

S C E N E III.

MONSIEUR LE CHANCELIER,
SERISAY , GODEAU , DES M A-
R E T S , SILHON , CHAPELAIN ,
GOMBAULD , BOISROBERT ,
L'ESTOILE , GOMBERVILLE ,
BAUDOIN , &c.

S E R I S A Y.

ENfin , ils sont sortis. Sans tarder da-
vantage ,
Réformons les défauts que l'on trouve au
Langage ,
Et d'un Stile trop vieux faisons-en un nou-
veau.

Vous parlez le premier , docte & sage
Godeau.

GO-

de Mr. de Saint Evremond.

41

G O D E A U.

C'est m'obliger beaucoup : & cette déférence ,
Seroit dûë à quelque autre avec plus d'apparence.

S E R I S A Y.

Vous êtes trop modeste, & vôtre Dignité...

G O D E A U.

Je reçois cet honneur sans l'avoir mérité :
Je le dois purement à vôtre Courtoisie.

S E R I S A Y.

On n'en sauroit avoir aucune jalousie.

G O D E A U.

Je dirai donc , Messieurs , qu'il est très-important ,

D'ôter de nôtre Langue , OR , POURCE-
QUE , & D'AUTANT.

C'est-là mon sentiment : vous me voyez attendre

Que quelque Emulateur s'apprête à les défendre.

D E S M A R E T S.

Silhon s'oppose enfin.

S E R I S A Y.

Parlez distinctement :

Vous , Monsieur de *Godeau*.

G O D E A U.

Je dis premièrement ,

Que

Que ces Mots sont usés , qu'ils tombent de
Vieillesse ;
Et d'ailleurs il s'y trouve une grande ru-
desse.

S I L H O N.

Inepte sentiment ! absurde vision !
Ces Mots menent enfin à la Conclusion :
L'un , sert à resumer , comme à la Conse-
quence ;
Les autres à prouver les choses d'import-
tance.

G O D E A U.

Le premier sent l'Ecole , & tient trop du
Pédant ;
Et ont tous trop vécu.

L A T R O U P E.

Nous en disons autant.

S I L H O N.

Qu'ils soient bannis des Vers & conser-
vés en Prose.

D E S M A R E T S.

Aujourd'hui Prose & Vers sont une même
chose.

C H A P E L A I N.

Il est bien échauffé : qu'on lui tâte le pous.

S E R I S A Y.

C'est assez disputé , Messieurs ; alléyez-vous :
Que

de Mr. de Saint Evremond. 43

Que quelque autre succède à l'Evêque de
Grasse.

Parlez, vous *Chapelain*, sans user de Pré-
face.

CH A P E L A I N.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT, sont ter-
mes du Barreau,

Que leur antiquité doit porter au Tom-
beau.

S I L H O N.

J'estime en *Chapelain* la bonté de Nature,
Qui veut donner au Mots même la Sépul-
ture.

CH A P E L A I N.

Horace les fait naître, & puis les fait mou-
rir †.

Sans quelque Métaphore on ne peut dis-
courir.

S I L H O N.

Les Mots peuvent mourir ; mais jamais

Métaphore,

N'avoit dressé *Tombeau* pour de tels Morts
encore. •

LA

† Ut silvæ foliis pronos mutantur in annos ;
Prima cadunt : ita verborum vetus interit ætas ,
Et juvenum ritu florent modò nata , vigentque.
Norat. de Arte Poët.

L A T R O U P E.

IL CONSTE, IL NOUS APPERT,
doivent être abolis ,
Mais on ne les voit pas encore ense-
velis.

G O M B A U L D.

Je dis que la Coûtume assez souvent trop
forte ,
Fait dire improprement que l'on FERME
LA PORTE.
L'Usage tous les jours autorise les Mots ,
Dont on se sert pourtant assez mal à propos.
Pour avoir moins de Froid à la fin de De-
cembre ,
On va POUSSER SA PORTE , & l'on FERME
SA CHAMBRE.

S E R I S A Y.

En matiere d'Etat vous savez que les Rois ,
N'ôtent pas tout d'un coup les anciennes
Lois :
De-même dans les Mots ce n'est pas être
sage ,
Que d'ôter pleinement ce qu'approuve l'U-
sage.

L A

de Mr. de Saint Evremond. 45

L A T R O U P E.

*Digne Raisonnement ! Noble Compara-
raison !*

*Gombauld n'a pas de tort , & vous
avez Raison.*

BOISROBERT.

*Messieurs , je veux ôter un terme de Co-
quette ;*

C'est le Mot d'A R A V I R.

L' E S T O I L E.

Il est bon en Fleurette.

*Cent & cent faux Galans en leur fade en-
tretien ,*

*De ce Mot d'A R A V I R se servent assez bien :
Et principalement dans les Amours de
Ville ,*

A R A V I R se rendra chaque jour plus utile.

L A T R O U P E.

*Nous n'avons parmi nous que des Au-
teurs de Cour ,*

*Et partant ennemis de ce dernier
Amour.*

*Les Dames de Quartier auront leur
C O T T E R I E ,*

*A qui nous laisserons le droit de Bour-
geoisie.*

G O M -

G O M B E R V I L L E.

Que ferons-nous, Messieurs, de CAR*,
& de POURQUOI?

D E S M A R E T S.

Que deviendrait sans CAR, l'Autorité du
Roi?

G O M B E R V I L L E.

Le Roi sera toujours ce que le Roi doit
être,

Et ce n'est pas un Mot, qui le rend nôtre
Maître.

G O M B A U L D.

Beau Titre que le CAR, au suprême Pou-
voir,

Pour prescrire aux Sujets la règle & le
devoir!

D E S M A R E T S.

Je vous connois *Gombault* : vous êtes Hé-
retique †,

Et partisan secret de toute République.

G O M -

* Gomberville avoit une si furieuse Antipathie
pour le CAR, qu'il se vanta un jour de ne l'avoir
jamais employé dans les cinq Volumes du POLE-
XANDRE. Voyez dans les Oeuvres de Voiture,
cette agréable Lettre, qui commence, Mademoiselle,
CAR, étant d'une si grande Considération en
nôtre Langue, &c.

† Gombault étoit Protestant.

G O M B A U L D.

Je suis fort bon Sujet, & le ferai toujours,
Prêt de mourir pour C A R, après un tel
discours.

D E S M A R E T S.

Du C A R viennent les Loix : sans C A R
point d'Ordonnance ;

Et ce ne seroit plus que desordre & licence.

G O M B A U L D.

Je demande pardon, si trop mal à propos,
J'ai parlé contre un mot qui maintient le
Repos.

G O M B E R V I L L E à des Marets.

L'effort de vôtre Esprit en chose imagi-
naire ,

Vous rendra , *Des Marets* , un grand
Visionnaire ,

Le P O E T E , le V A I L L A N T , le R I C H E ,
l' A M O U R E U X ,

Feront de leur Auteur un aussi grand Fou
qu'eux *.

D E S

* *Des Marets a fait une Comédie intitulée LES VISIONNAIRES, qui est son chef-d'Oeuvre, & dont les quatre principaux Personnages sont un Capitain, un Poëte extravagant, un Amoureux en idée, & un Riche imaginaire. Sur la fin de sa vie il publia LES DELICES DE L'ESPRIT, où il donna dans le Fanatisme, & se remplit la Tête de Visions Prophétiques. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.*

DES MARETS.

Un faiseur de Romans , pere de POLE-
XANDRE,

A corriger les Foux n'a pas droit de pré-
tendre.

MONSIEUR LE CHANCELIER.

Ni vous autres , Messieurs , droit de vous
quereller.

Laissez le CAR en paix : il n'en faut plus
parler.

GOMBERVILLE.

Et le POURQUOI , Messieurs ?

LA TROUPE.

Sans cesse il questionne.

*Qu'il soit moins importun , ou bien on
l'abandonne.*

L'ESTOILE.

Je ne saurois souffrir le vieux AUPARA-
VANT ,

Qui se trouve cent fois à la place d'A-
VANT.

BAUDOIN.

Pour mes Traductions c'est un Mot neces-
saire ;

Et si l'on s'en sert mal , je n'y saurois que
faire.

L'ES-

L'ESTOILE.

Peut-être voudrez-vous garder encor
JADIS ?

BAUDOIN.

Sans lui comment rimer si bien à *Paradis*.

L'ESTOILE.

Paradis est un Mot ignoré du *Parnasse*,
Et les *Cieux* dans nos Vers auront meilleure
re grace.

SERISAY.

Que dira *Colletet* ?

COLLETET.

Le plus grand de mes soins,
Est d'ôter NONOBTANT, & casser
NEANTMOINS.

HABERT.

Condamner NEANTMOINS ! d'où vient
cette pensée ?

Colletet, avez-vous la Cerveille blessée ?

NEANTMOINS ? qui remplit & coule dou-
cement ;

Qui met dans le Discours un certain Or-
nement.....

Pour casser NONOBTANT, c'est un mé-
chant Office,

Que nous nous rendrions dans les Cours
de Justice.

Tome I.

C DES

DES MARETS.

Puisque CAR est sauvé , laissons le reste
en Paix ,

Et faisons une Loi , qui demeure à jamais.

„ Les Auteurs assemblés pour régler le
„ Langage ,

„ Ont enfin décidé dans leur *Aréopage* :

„ Voici les Mots soufferts ; voici les Mots
cassés.....

Monsieur de *Serisay* , c'est à vous : Pro-
noncez.

SERISAY.

Grace à Dieu , Compagnons , la divine
Assemblée ,

A si bien travaillé , que la Langue est
réglée.

Nous avons retranché ces durs & rudes
Mots ,

Qui sembloient introduits par les barbares
Gots :

Et s'il en reste aucun en faveur de l'Usage ,

Il fera désormais un méchant personnage.

O R , qui fit l'important , déchû de
tous *Honneurs* ,

Ne pourra plus servir qu'à de vieux
Raisonneurs.

COMBIEN-QUE , POURCE-QUE , font un son
incommode ,

Et D'AUTANT & PARFOIS ne sont plus
à la mode.

de Mr. de Saint Euremond. 51

IL CONSTE , IL NOUS APPERT , sont termes de Barreân ,

Mais le Plaidéur François aime un air plus nouveau.

IL APPERT étoit bon pour Cujas & Barthole *.

IL CONSTE ira trouver le Parlement de Dole.

Où malgré sa Vieillesse il se rendra commun
Par les graves Discours de l'Orateur le Brun †.

Du Pieux Chapelain la Bonté paternelle ,
Peut garder son Tombeau pour sa propre PUCELLE.

Aux stériles Esprits dans leur fade Entretien ,

On permet ARAVIR, lequel n'exprime rien.
JADIS , est conservé par respect pour Malherbe.

Dans l'Ode il a marché , JADIS , grave & superbe ;

Et de là s'abaissant en faveur de Scarron ,
Il a pris l'Air burlesque & le comique Ton ;
Mais il demeure exclus du Discours ordinaire :

Vieux , JADIS , c'est pour vous tout ce que l'on peut faire.

C. 1 Il

* Deux celebres Jurisconsultes.

† Mr. le Brun Procureur General au Parlement de Dole , s'en servoit toujours. Touchant Mr. le Brun, voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.

*Il faudra moderer cet indiscret POURQUOI ?
 Et révéler le CAR pour l'intérêt du Roi.
 En toute Nations la Coutume est bien forte ;
 On dira cependant que l'on pousse la PORTE
 Nous souffrons NEANTMOINS , & crai-
 gnant le Palais ,
 Nous laissons NONOBTANT , en repos pour
 jamais.*

*Qu'au milieu des Cités la vaine COTTERIE,
 Au prodigue CADEAU soit toujours assortie :
 Et que dans le Repas ainsi que dans l'A-
 mour ,*

*Ils demeurent Bourgeois , éloignés de la
 Cour.*

*Auteurs , mes Compagnons , qui réglez
 le Langage ,
 Avons-nous assez fait ; en faut-il davantage ?*

L A T R O U P E .

*Voilà ce qu'à peu près nous pensions ré-
 former :*

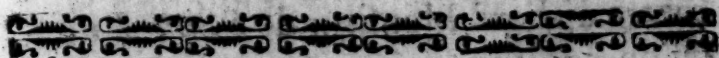
*Anathème sur ceux qui voudront le blâmer
 Et soit traité chez nous plus mal qu'un
 Hérétique ,*

*Qui ne reconnoitra la Troupe Académique.
 DES M A R Ê T S .*

*A ce divin Arrêt , des Arrêts le plus beau ,
 Je m'en vaist tout à l'heure apposer le grand
 Sceau.*

Fin du troisiéme & dernier Acte.

R E .



RETRAITE
DE
MONSIEUR LE DUC
DE LONGUEVILLE

En son Gouvernement
de Normandie. *

MONSIEUR de Longueville en-
trant dans le Vieux-Palais, ren-
C 3 contra

* Mr. de St Evremond écrit cette ingenieuse Satire pour tourner en ridicule la plupart des Gentilshommes de Normandie, qui s'étoient déclarés contre la Cour en 1649. Après avoir couru quelque tems Manuscrite, on l'imprima dans une Feuille Volante, & l'Auteur n'en fût pas fâché; puis que la Guerre étant déclarée, c'étoit rendre service à la Cour. On l'a de plus insérée dans les Mémoires du Duc de la Rochefoucault; mais toujours Anonyme. On la donne ici plus correcte, & on y a joint l'explication de quelques endroits, qui avoient besoin de commentaire. Le Cardinal Mazarin en faisoit beaucoup de cas; il trouvoit que Mr. de St Evremond avoit admirablement bien marqué le ridicule de certaines gens, & qu'il avoit peint d'après nature ceux qui jouïoient les principaux Rolles. Enfin elle lui plaisoit si fort, que dans sa dernière Maladie il voulut qu'on lui en fit plusieurs fois la Lecture; sur tout quand il ne pouvoit pas dormir.

contra d'abord Monsieur de *Saint Luc* *, qu'on avoit envoyé de *Saint Germain* au Marquis d'*Hector* †, pour tâcher de le remettre dans les interêts de la Cour. Il lui dit avec un visage plein de joye : *Saint Luc, il n'y a pas long-tems, que je vous haïssois bien; & moi, Monsieur, repartit Saint Luc, je ne vous hais pas moins presentement, que vous me haïssez en ce temt-là. Si l'on ne m'avoit trompé, vous ne seriez pas ici; & si l'on ne vous eût trompé le premier, on ne m'y eût pas souffert.*

Ce petit Discours fini, Monsieur de *Longueville* voulut aller au Parlement, qui s'assembloit pour délibérer si on le devoit recevoir. Quelques-uns de ses amis s'y opposèrent, alleguant, qu'en se commettant il alloit commettre toute la fortune du Parti. On fit monter des gens sur une Tour fort élevée, pour observer la contenance du Peuple; & comme on lui eût rapporté, qu'on entendoit de toutes parts des cris de joye, il sortit aussi-tôt accompagné de ceux qui l'avoient suivi, & se rendit au Palais, après avoir reçu par tout mille Acclamations.

Il

* *Lieutenant General de Roi en Guienne sous le Duc d'Epemon.*

† *Fils du Marquis de Beuvron.*

Il surprit Messieurs du Parlement, qui n'attendoient pas une aventure si inopinée ; & après avoir pris sa place, il parla de cette sorte : *Vous ayant toujours beaucoup honorés & chers, je suis venu avec tout le Peril, où un homme de ma Qualité se peut exposer, vous offrir mon bien & ma vie pour votre Conservation. Je sais, que la plupart des Gouverneurs n'en usent pas ainsi ; & que tirant de vous tout le Service qu'ils en peuvent tirer dans un tems paisible, ils vous abandonnent aussitôt qu'ils vous voyent dans le Danger. Pour moi, qui vous ai mille Obligations, je prétens ici les reconnoître : & en qualité du Gouverneur, & comme une Personne sensiblement obligée, je viens vous rendre tout le service que je pourrai dans une conjoncture si perilleuse.*

Le Premier President ne répondant rien à cette harangue, & témoignant assez par le chagrin de son visage, combien la presence du Duc l'affligoit ; tous les Messieurs lui donnèrent des témoignages de joye, qui furent animés par la bouche d'un Conseiller de la Grand' Chambre appelé *Municoré*, qui lui fit ce beau Discours : *La même difference, qui se rencontre entre le Loup & le Berger, Prince debonnaire, la même se trouve en-*

tre le Comte d'Harcourt & V^{otre} Altesse en cette occasion. Le Comte d'Harcourt est venu soit comme Loup, soit comme Lion ; mais toujours en Bête ravissante pour nous devorer : nous n'avons pas voulu lui ouvrir nos Portes, de peur de recevoir l'Ennemi dans nos entrailles ; pour toute grace, nous lui avons laissé faire le tour de nos Murs, ce qu'il a fait en jettant sur nous des yeux tout étincelans de colere, tanquam Leo rugiens. Pour vous, Grand Prince, vous êtes venu en veritable Berger, pour mettre à couvert toute v^{otre} Bergerie ; bonus Pastor ponit animam pro Ovibus suis. Il est trop vrai que vous en userez de même ; atque ideò, Monseigneur, nous vous remettons la garde de cette Ville, & le Salut de toute la Province : c'est à vous à veiller à n^{otre} conservation ; & à nous d'aider vos soins de toutes les assistances, qui sont en n^{otre} pouvoir.

La Harangue finie, Monsieur de Longueville se leva ; & après avoir salué chaque particulier, avec son affabilité ordinaire, il sortit du Palais, accompagné de ses Amis, & suivi du Peuple, qui le conduisoit avec de nouvelles Acclamations.

Messieurs du Parlement faisant réflexion

xion sur la joye , qu'avoient eu les Bourgeois de revoir leur Gouverneur , commencerent de craindre une Servitude entiere ; & pour empêcher ce malheur là , ils firent dessein d'assurer leurs conditions avec lui. Mais soit que Monsieur de *Longueville* eut pénétré leur intention , soit pour établir une entiere confiance ; il les voulut prévenir , & les assurer , qu'ils auroient toujourns la disposition de toutes choses. Il leur dit , que les Affaires dont il s'agissoit , étoient proprement celles des Parlemens , & non pas les siennes ; qu'il ne vouloit ni ne devoit avoir autre emploi , que celui de conduire une Armée , pour le bien de l'Etat , & pour leur service particulier ; que toutes les Levées se feroient par leurs ordres ; qu'ils établiroient eux-mêmes des Commissaires de leur Compagnie pour la recette , & pour la distribution des Deniers : & enfin , que comme ils avoient le principal interêt au succès des Affaires , il étoit raisonnable , qu'ils eussent une entiere participation de tous les Conseils.

Ces Messieurs lui rendirent graces de l'honneur qu'il leur faisoit ; l'assurèrent , qu'ils donneroient autant d'Arrêts qu'il voudroit , sans rien examiner : qu'étant

Tuteurs des Rois , ils disposeroient à son gré du bien du Pupille ; qu'ils hazarderoient toutes choses pour son service , à condition qu'il feroit supprimer le Semestre , & remettrait la Compagnie dans son ancien état. Le Premier Président & l'Avocat General , se croyant inutiles au service du Roi , allerent à *Saint Germain* rendre compte de leur Impuissance.

Cependant , Monsieur de *Longueville* , qui se voyoit assuré du Peuple , & du Parlement , ne songea plus qu'à faire des Troupes. Mais comme il n'avoit pas encore de Fonds , il voulut toujours distribuer les Charges pour entretenir tout le monde ; & on commença à travailler à l'état d'une Armée , qui n'étoit alors qu'en imagination. Les plus considérables étant assemblés , „ il leur rendit „ grace de la chaleur , qu'ils témoignoi- „ gnoient à son service ; que pour lui , „ il reconnoîtroit toute sa vie l'affection „ de ceux , qui s'attachoient à sa Fortune ; & qu'en attendant qu'il les pût „ obliger par des graces essentielles , il „ étoit prêt de leur commettre les plus „ importans Emplois.

A ces douces paroles tant d'illustres Personnes firent de profondes Reverences ; un moment après , ce ne furent que

que Complimens , qui allerent insensiblement aux assurances de fidélité , & aux protestations de répandre jusqu'à la dernière goutte de leur Sang. Il se fit ensuite plusieurs beaux Discours , sur l'état présent des Affaires ; & quelques-uns , possédés du zèle qu'ils avoient pour le Parti , ouvrirent une Avis considerable.

Pourquoi , dirent-ils , ne pas battre le fer tandis qu'il est chaud ? Vous avez , Monseigneur , quantité de Noblesse auprès de vous , & quantité de jeunes gens dans la Ville ; vous pouvez faire un gros de Gentilshommes , un gros de leurs Valets de chambre , auxquels vous joindrez la Cinquantaine , & les Archers ; deux gros Bataillons des meilleurs Bourgeois ; & avec ces troupes aller surprendre le Roi dans Saint-Germain. Oûi , répondit Monsieur de Longueville , il sera bon , mais comme c'est nôtre principale entreprise , il faut penser à la bien conduire ; nous en parlerons au premier Conseil. Cependant , pour éviter la confusion , qui ruine d'ordinaire tous les Partis , il faut distribuer les Charges , afin que chacun soit assuré de son Emploi.

Varicarville , si considéré des Esprits Forts , ne voulut prendre aucun Emploi , ayant appris de son Rabbi , que

pour bien entendre le Vieux Testament , il y faut avoir une Application entiere , & même se réduire à ne manger que des Herbes * , pour se dégager de toute Vapeur grossiere ; néanmoins l'aversión , qu'il a pour les Favoris , ne lui permettant pas d'être inutile dans ces occasions , il voulut prendre soin de la Police , & régler toutes choses selon les Mémoires du Prince d'Orange ; mais comme il arrive toujours cent malheurs , il avoit oublié à Paris un Manuscrit du Comte Maurice , dont il eût tiré de grandes lumieres pour l'Artillerie & pour les Vivres ; ce qui fut cause vrai-semblablement , qu'il n'y eut ni munitions , ni pain dans cette Armée-là.

Saint-Ibal demandoit l'honneur de faire entrer les Ennemis en France ; & on lui répondit , que Messieurs les Generaux de Paris se le réservoient : Il demanda un plein-pouvoir de traiter avec les Polonois , les Tartares , les Moscovites , & l'entiere disposition des Affaires chimériques ; ce qui lui fut accordé. Le Comte de Fiesque , fertile en Visions militaires , outre la charge de Lieutenant General , qu'il avoit eüe dès Paris , obtint

* Varicarville avoit auprès de lui un Rabbín , qui ne lui laissoit manger que des Herbes.

tint une Commission particuliere pour les Enlevemens de Quartier , & autres Exploits brusques & soudains , dont la résolution se peut prendre en chantant un air de *la Barre* † , & dansant un pas de Balet.

Le Marquis de *Beuvron* fut fait Lieutenant General , à condition qu'il demeureroit au Vieux-Palais ; la place , & le Gouvernement étans tous deux de si grande importance , qu'on ne pouvoit les conserver avec trop de soin. Le Marquis de *Matignon* , toujours illustre par suffisance , & présentement fameux par le mémorable Siege de *Vallogne* , commandoit les troupes de *Cotantin* , disant , qu'il vouloit avoir la petite Armée , & être aussi indépendant de Monsieur de *Bongueville* , que l'étoit le *Valstein* de l'Empereur. Le Marquis d'*Hectot* demanda le commandement de la Cavalerie ; ce qui lui fut accordé , parce qu'il étoit mieux monté que les autres : qu'il étoit environ de l'âge de Mr. de *Nemours* , lors qu'il la commandoit en *Flandre* , & qu'il avoit une Casaque en broderie toute pareille à la sienne.

On choisit *Ansouville* pour Gouverneur de *Rouen* , comme un homme entendant

† Fameux Musicien de ce tems-là.

tendant civilement bien la Guerre , & aussi propre à haranguer militairement les Peuples , que le *Plessi-Besançon*. Le Gouverneur fut fait Maréchal de Camp pour ne pas obéir aux autres ; & le Maréchal de Camp Gouverneur , pour ne pas quitter la Ville ; car c'étoit une de ses Maximes , *qu'il ne devoit sortir pour quoi que ce fût* ; & il alleguoit plusieurs Villes considerables , qui s'étoient perduës par l'absence des Gouverneurs.

Hanerie , & *Caumenil* demanderent , qu'on les fit Maréchaux de Camp : *Hanerie* fondé sur ce qu'il avoit pensé être Enseigne des Gendarmes du Roi : *Caumenil* sur ce qu'il s'en étoit peu falu qu'il n'eût été Mestre de Camp du Regiment de Monsieur. *Bocaulé* ne pouvant pas dire qu'il eût jamais vû d'Armée ; mais il alleguoit , qu'il avoit été Chasseur toute sa vie , & que *la Chasse étant une image de la Guerre* , selon *Machiavel* * , quarante ans de Chasse valaient bien pour le moins vingt Campagnes. Il voulut être Maréchal de Camp , & le fût. *Flavacourt* disoit , que pour être bon Capitaine , il falloit avoir vû des Déroutes , aussi-bien qu'avoir gagné des Combats ; à ce que

Bar-

* Voyez ses Discours sur la premiere Décade de Tite Live ; Livre III. Chapitre 39.

Barriere * avoit lû dans le Livre de Monsieur de *Rohan* : † cela étant , il prétendoit , que personne ne lui pouvoit disputer l'avantage de sa propre experience ; tout le monde se souvenant assez du desordre , où il se trouva , quand d'*Estanges* fut fait prisonnier. ¶

On voulut donner le commandement de l'Artillerie à *Saint-Evremond* ; & à dire vrai , dans l'inclination , qu'il avoit pour *Saint-Germain* , il eût bien souhaité de servir la Cour , en prenant une Charge considérable , où il n'entendoit rien. Mais comme il avoit promis au Comte d'*Harcourt* , de ne point prendre d'Emploi , il tint sa promesse ; tant par honneur , que pour ne ressembler pas aux *Normans* , qui avoient presque tous manqué de parole. Ces considérations lui firent genereusement refuser l'Argent , qu'on lui offroit , & qu'on ne lui eût pas donné.

Campion ne s'attacha pas aux grans Emplois ; il demanda seulement d'être Maréchal de Bataille , pour apprendre le métier ,

* Son Beaufrere.

† Le Parfait Capitaine , où l'abregé des Guerres des Commentaires de César , &c.

¶ A la Guerre de Paris.

métier , avouant ingénument , qu'il ne le favoit pas , mais se faisant fort de savoir le Pais jusqu'aux petits Ruisseaux , & aux moindres passages ; laquelle science il avoit apprise à la Chasse avec Monsieur de *Vendôme*. *Sevigny* se contenta du même emploi ; mais il fut la dupe de sa modération , quand il vit , que pour être Maréchal de Camp , il ne falloit pas être habile homme : il s'érigea de plus en *Gouguenard* , & eut l'honneur de faire rire son Altesse.

Rucqueville , cet ancien Serviteur , ne voulut rien faire ; & sa longue experience à la Guerre demeura inutile , sous prétexte de ses vapeurs. Monsieur de *Longueville* , pour adoucir le chagrin qu'il avoit de n'être pas Gouverneur de *Caën* , augmenta ses Pensions ; mais ce fut en vain ; *Rucqueville* disant hautement, qu'il prendroit assez l'Argent de son Maître , mais que pour s'empêcher d'en dire du mal, il ne le feroit jamais.

Franquetot-Barberousse demeura longtemps sans prendre parti ; *Bonœur* * entretenant son incertitude par l'amitié du Maréchal de *Grammont* : durant ses longues délibérations , il ne laissoit pas de s'ériger insensiblement en rendeur de bons

* On nommoit ainsi sa Femme.

bons offices ; se flatant avec joye de la vanité d'un faux crédit. Depuis , étant informé par les Lettres de ses Amis , qu'on travailloit sérieusement à la Paix , il fit dessein de quitter le personnage neutre ; il lût les *Memoires de Cesar* , pour fortifier son esprit , qui n'étoit pas encore bien résolu : quand il vint au passage du *Rubicon* , il s'arrêta tout court , comme avoit fait ce grand Capitaine ; & après avoir un peu rêvé ; il s'écria comme lui : *Le Rubicon est passé ; à tout perdre , il n'y a qu'un coup perilleux*. Il sort là-dessus avec une émotion extrême ; sans regarder *Boncœur* , sans regarder le petit *Henri* * ; sachant bien , que la vûe des Femmes & des Enfans peut amolir les plus fiers courages ; sans rien dire à pas un de ses Amis , il va trouver le Duc de *Longueville* , & lui tenir ce Discours : *J'ai toujours été vôtre serviteur , mais non pas avec un attachement si particulier , que cela m'obligeât de vous servir en cette rencontre ; aujourd'hui je veux entrer dans vos interêts , & viens assurer Vôtre Altesse , que je me donne entiere-ment à Elle.*

La joye de ce Duc fut grande , & de celles , qui ne pouvant être renfermées dans

* Fils de Franquetot,

dans le cœur , font d'ordinaire quelque impression sur le visage ; mais elle fut modérée , lors que *Barberousse* se fut expliqué de cette sorte : *La Déclaration que je fais , n'est pas si generale , que je n'y mette encore une condition : je prétens demeurer ici , quand vous irez à la Guerre , ce qu'on ne doit point attribuer à faute de courage , mais à une malheureuse rétention d'Urine , qui m'empêche de monter à cheval* Ce n'est pas que je veuille être inutile dans le Parti ; je négocierai avec *Madame de Matignon* , pour laquelle j'ai toujours conservé quelque espece de *Galanterie* ; & de plus , comme vous n'avez ici personne , qui sache faire de *Relations* , je prendrai le soin de publier vos *Exploits*. Ces dernieres paroles remirent entierement l'esprit du Prince ; car à dire vrai , la nécessité du *Gazetier* étoit grande , & il fut bien aisé d'en trouver un si entendu dans la *Narration*.

Fontrailles arriva tout à propos pour voir la grande Occasion de la *Boüille* *.

Durant

* *Mr. de Saint Evremond* allant à *Roüen* pendant cette Guerre , trouva le *Duc de Longueville* à la *Boüille* avec sa petite Armée. Il lui témoigna qu'il étoit surpris de lui voir tenir la Campagne , que le *Comte d'Harcourt* s'avançoit pour
l'atta-

Durant son séjour en Normandie, le Duc de Longueville lui communiqua toutes choses, aussi-bien qu'à Varicarville, & au Comte de Fiesque : mais Fontrailles ne pouvoit goûter cette Confiance ; ayant peur de s'engager trop avant dans les intérêts du Prince, & de devenir le Confident d'une seconde entreprise sur *Pontoise*. Une si juste apprehension l'obligea de quitter, & d'emmener avec lui le Comte de Fiesque, auquel il representa, qu'au point qu'ils gouvernoient leur General, on leur imputerait tous les Desordres qui arriveroient, s'ils portoient les choses à l'extrémité.

Le Duc de Retz, dont on avoit attendu de si grands Secours, vint accompagné seulement du Page, qui porte ses Armes, & de ses deux fidèles Ecuyers †. Quelques-uns trouverent à dire, de le voir arriver sans troupes ; mais ils furent bientôt

l'attaquer, & qu'il arriveroit dans moins de trois heures. Le Duc se croyant perdu, fit faire une si prompte Marche à ses Troupes, qu'elles arriverent à Rouën presque aussi-tôt que Mr. de Saint Evremond ; & il est vrai que sans cet Avis elles eussent été entièrement défaites. La Bouille est un Bourg à trois lieues de Rouën.

† En Flandres il avoit toujours deux Ecuyers à ses côtez, & un Page qui portoit ses Armes.

tôt satisfaits , quand il leur montra une longue Liste des Barons qui demandoient de l'emploi : il ne tint qu'à deux-cens-mille écus , qu'il ne mît les *Bretons* en Campagne ; & manque de ce peu d'Argent , le crédit d'un si grand Seigneur ne servit de rien. Il est vrai , qu'il promit de payer de sa personne ; & de servir de Duc & Pair dans l'armée de *Rouen* , avec la même assiduité , qu'il avoit fait dans celle de *Flandre*. Il assûra de plus , que *Montplaisir* viendrait bien-tôt ; & donna même quelque esperance du *Tapinois* *. Au reste *Belle-Isle* étoit en fort bon état , il y avoit Garnison dans *Marchecoul* , & l'on faisoit bonne garde à *Montmirel*. Sa façon de vivre avec les Officiers fut tout-à-fait obligeante ; & quiconque étoit assez heureux , pour avoir un Busle , ou une Hongreline de velours noir , pouvoit s'assûrer de son amitié.

Vous voyez les differens Emplois des plus considerables personnes du Parti. Si quel-

* Aubeterre étant à l'Armée , se déroboit quelquefois de Table ou d'ailleurs , pour aller essuyer quelques Coups de Mousquet à la Trenchée ; & ses Amis , qui s'attendoient à toute autre chose , étoient surpris de le voir revenir blessé. Cela lui fit donner le Nom de Tapinois.

quelqu'un s'étonne , que je ne dise rien de leurs Actions , c'est que je suis exactement véritable ; & comme je n'ai vû autre chose , je n'ai rien dit davantage. Cependant , je me tiens heureux d'avoir aquis la haine de ces mouvemens-là , plus par Observation , que par ma propre Experience. C'est un métier pour les Sots & pour les Malheureux , dont les honnêtes gens , & ceux , qui se trouvent bien , ne se doivent point mêler.

Les Dupes viennent là tous les jours en foule ; les Proscrits , les Miserables s'y rendent des deux bouts du Monde ; jamais tant d'entretiens de Generosité sans Honneur ; jamais tant de beaux Discours , & si peu de Bon-sens ; jamais tant de Dessesins sans Actions ; tant d'Entreprises sans Effets ; toutes imaginations , toutes chimeres ; rien de véritable , rien d'essentiel , que la necessité & la misere. De là vient , que les Particuliers se plaignent des Grands , qui les trompent ; & les Grands des Particuliers , qui les abandonnent. Les Sots se desabusent par l'experience , & se retirent : les Malheureux , qui ne voyent aucun changement dans leur Condition , vont chercher ailleurs quelque autre méchante Affaire ; aussi mécon-

rens

L'Apologie pour Mr. le Duc de Beaufort , qu'on attribué dans les Memoires du Duc de la Rochefoucault à Mr. de Saint Evremond , n'est pas de lui. Il est vrai qu'il y eut quelque part ; mais le veritable Auteur de cette Piece est, Girard , qui a écrit la Vie du Duc d'Epernon.



LETTRE

A

Madame * * *

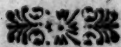
JE me souviens qu'allant à l'Armée , je vous priai d'aimer le C. D. G. * si j'étois assez malheureux pour y mourir ; En quoi je suis bien obéi , que vous ne le haïssez pas durant ma vie , pour apprendre à le bien aimer après ma Mort. Vous êtes ponctuelle à garder mes Ordres ; & si je continué à vous donner la même Commission , il y a de l'appaque vous l'excuterez avec grand soin.

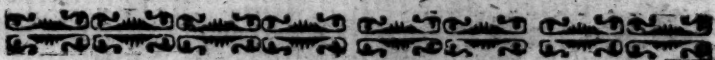
Vous

* On croit que ceci regarde le Comte de Grammont , qu'on appelloit dans ce tems-là le Chevalier de Grammont.

Vous croyez que je veux cacher sous un faux ridicule une véritable Douleur : & dans la connoissance que vous avez de ma Passion , vous aurez de la peine à vous persuader que je souffre un Rival sans jalousie. Mais peut-être ne savez-vous pas , que si je n'ose me plaindre de vous , pour vous aimer trop , je n'oserois me plaindre de lui , pour ne l'aimer guères moins ; & s'il faut de nécessité me mettre en Colere ; aprenez-moi contre qui je me dois fâcher davantage ; ou contre lui , qui m'enleve une Maîtresse : ou contre vous , qui me volez un Ami.

Quoi qu'il en soit ; ne vous mettez pas en peine de m'appaiser. J'ai trop de Passion pour donner rien au ressentiment : ma Tendresse l'emportera toujours sur vos Outrages. J'aime la Perfide , j'aime l'Infidèle ; & crains seulement qu'un Ami sincère ne soit mal avec tous les deux. Adieu. Faisons , je vous prie , une maniere de Liaison inconnue ; & par un mystere assez nouveau , que son Amitié , la vôtre & la mienne ne soient plus qu'une même chose.





L E T T R E

A

La même.

JE pensois que vous m'aviez oublié : mais par une conduite plus fine , & plus ingénieuse , vous me traitez comme si vous commenciez à me connoître.

A vous dire le vrai , je n'ai jamais vu Lettre si civile , qui oblige si peu que la vôtre : Vous avez trouvé une indifférence si délicate , que je ne puis me plaindre de vous sans chagrin , ni m'en louer sans sottise.

Generosité , gratitude , obligation , sont les moindres Mots de votre Lettre. Vous avez appris pour moi tous les termes qui entrent dans les Complimens , & oublié tous ceux qui expriment quelque sentiment d'Amour.

Il faut avouer que vous imitez parfaitement le stile de Madame votre mere. Je pensois d'abord recevoir une marque de souvenir. Outre cela , Madame , ce jargon pitoyable de *l'accablement de vos malheurs* ne vous convient point ; il sent tout-

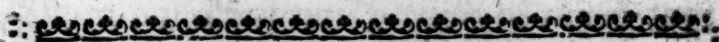
tout-à-fait le génie d'une personne mystérieusement desolée.

Pour vous , qui n'avez jamais fait la Comedienne d'affliction , d'où vient que vous me choisissiez pour me donner les apparences d'une si belle Misere ? Ne suis-je plus au monde que pour être le Confident de vos chagrins concertés , & de vos douleurs étudiées ?

Comme vous ne me ferez jamais indifférente , j'ai demandé de vos nouvelles à M***. qui m'a dit que vous danciez depuis le matin jusqu'au soir , & qu'on ne pouvoit pas se divertir plus agréablement que vous faisiez.

Adieu , *miserable* personne *accablée* d'une longue suite de *malheurs* , pleine de *gratitude* pour ceux qui *prennent quelque part* à vos *Miseres* : Adieu plus tendrement mille fois que vous ne m'écrivez civilement. Je vous prie de croire que vous n'avez pas assez de civilité pour me rebuter ; & que je ferai plutôt toute ma vie le Confident de vos Malheurs, que de ne vous être rien du tout.





L E T T R E

A

*Madame ***.*

Vous êtes sur le point de faire un méchant Galant d'un fort bon Ami ; & je m'apperçois que ce que je nommois Satisfaction avec vous , devient insensiblement quelque Charme. Je ne parle plus de *tourner en ridicule* ; & la même personne qui faisoit tant de cas de vos Imaginations malicieuses , trouve en vous des Qualités plus touchantes , qui la dégoutent de ces premiers Agrémens.

Vous m'aviez toujours paru fort aimable : mais je commence de sentir avec émotion ce que je voyois avec plaisir. Pour vous parler nettement , j'ai bien peur que je ne vous aime , si vous souffrez que j'aye de l'Amour ; car je suis encore en état de n'en point avoir , si vous le trouvez mauvais.

N'attendez de moi ni les beaux sentimens , ni les belles passions. J'en suis tout-à-fait incapable , & les laisse volontiers aux amoureux de Mademoiselle C***. Que les Ruelles en fassent leur pro -

profit. Permettez à Madame de ***. de définir l'*Amour* à sa fantaisie ; & n'enviez point les Imaginations à ces misérables qui dans les ruines de leur Beauté font valoir l'esprit qui leur reste , aux dépens du Visage qu'elles n'ont plus.

Peut-être , croyez-vous , me voyant si brutal à mépriser les beaux sentimens , que pour les exercices du corps je suis un des plus déterminés Hommes du monde ; Ecoutez ce qui en est. Je suis médiocre en toutes choses , & la Nature ni la Fortune n'ont rien fait pour moi que de fort commun.

Comme je ne puis voir sans envie les gens somptueux & magnifiques dans leurs dépenses , je ne puis souffrir qu'avec chagrin ceux qui sont trop adonnés à leurs plaisirs ; & si j'ose le dire , je hais en quelque sorte les *Vivonnes* & les *Sancours* , pour ne leur pouvoir ressembler.

Mes affaires vont toujours un même train. Jamais le Dérèglement ne m'est permis ; & il me faut un peu d'Economie pour arriver au bout de l'Année , & passer une nuit d'Hyver.

Ce n'est pas que je sois réduit à la Necessité , où à la Foiblesse : mais si je veux dire les choses nettement ; ma dépense est petite , & mes efforts médiocres.

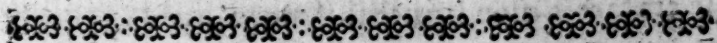
Dites-moi si avec ces Qualités-là je puis
devenir vôtre Amant, ou si je dois demeu-
rer vôtre Ami. Pour moi, je suis résolu de
prendre le Parti qu'il vous plaira. Et si je
passe de l'Amitié à l'Amour sans emporté-
ment, je puis revenir de l'Amour à l'Ami-
tié avec aussi peu de violence.



M A D R I G A L.

QU'avez-vous fait de mon Amour,
Bonheur fatal, funeste Jouissance !
Etoit-ce pour le perdre, ô trop mal-heureux
jour,
Que je vous attendois avec impatience ?
Rendez, trompeur, rendez-moi mes Desirs,
Et je vous rendrai vos Plaisirs.





A

M A D * * *

E L E G I E.

A Imable *Iris*, si vous voulez apprendre
 Les maux secrets, dont ne se peut défendre
 Le plus fidèle & le plus triste Amant,
 Lisez ces Vers pour savoir mon tourment;
 Et s'il restoit encore dans vôtre ame
 Un sentiment favorable à ma flâme;
 S'il vous restoit encor quelque amitié,
 Ne voyez pas ma douleur sans pitié.
 Depuis le jour que mon Malheur extrême,
 Me contraignit de me laisser moi-même,
 Quand la rigueur d'un injuste courroux
 Me contraignit de m'éloigner de vous,
 Depuis le jour que j'ai quitté vos Charmes,
 J'ai tout quitté, si-non mes tristes larmes:
 J'ai tout quitté, mon repos, mes plaisirs,
 Quitté l'Espoir & gardé les Desirs.
 Soit dans la foule, ou dans la solitude,
 Je m'entretiens en mon inquiétude;
 Le souvenir de vos beaux Yeux absens
 Fait mon dégoût pour les objets presens.
 Je croirois être infidèle à ma flâme,
 Si je voyois sans horreur quelque femme;

D 3

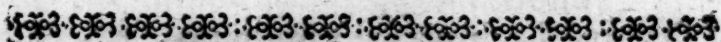
Je

78 *Les veritables Oeuvres*

Je trahirois mon innocent Amour ,
 Si je passois sans ennui quelque jour.
 Les grans Repas & toutes leurs délices ,
 Sont devenus comme autant de supplices ,
 Et la douceur de cette Volupté
 Cede au Chagrin dont je suis tourmenté.
 Triste , rêveur , sans goût & sans parole ,
 J'y représente un Mort , ou quelque Idole ;
 Mes Yeux ouverte sans aucun mouvement ,
 Ma bouche ouverte aux soupirs seulement ,
 Le pâle Teint d'un languissant Visage ,
 Sont de ma mort un assuré Présage ;
 Et si mon Cœur montre par un soupir
 Qui vit encore , il est prêt de mourir.
 Dans les plaisirs que donne l'Harmonie ,
 Je m'abandonne à mon triste génie ,
 Et la douceur des plus tendres Accens
 Si délicate autrefois à mes sens ,
 Ne fait plus rien qu'exciter ma foiblesse ,
 Au souvenir de l'objet qui me blesse ,
 Ne fait plus rien qu'exciter dans mon cœur
 Les mouvemens secrets de ma langueur.
 Ces chers Amis , dont l'esprit agreable ,
 Dont l'entretien me fut toujours aimable ,
 Ne sauroient voir le chagrin où je suis ,
 Sans demander ce qui fait mes ennuis ;
 Ce qui me donne une mélancolie ,
 Où mon humeur est comme ensevelie ;

Ce que j'ai fait de cette liberté ,
Dont si long-tems on me vit enchanté.
„ Mes chers Amis n'en foyez plus en peine ,
„ Depuis qu'*Iris* me retient dans sa chaîne ;
„ Depuis qu'*Iris* a voulu me charmer ,
„ Pour mon malheur je ne sai plus qu'aimer :
„ Mon pauvre Cœur dans sa douce moleſſe
„ N'est rien qu'amour , que langueur , que
„ tristefſe ;
„ Et quand il a de plus vifs ſentimens ,
„ C'eſt lors-qu'*Iris* excite ſes tourmens ;
„ Que ſa rigueur , ou ſon ingratitude
„ Lui vient donner une peine plus rude.
Trifte ſujet de mon reſſouvenir ,
Dernier Malheur qui viens m'entretenir ,
Ordres fâcheux de quitter tant de charmes ,
Combien de fois m'as-tu coûté des larmes !
Combien de fois aux lieux les plus ſecrets !
En ai-je fait ma plainte & mes regrets !
O vous que j'aime ! ô vous pour qui j'endure !
Vous qui cauſez ma funeſte Avanture ,
Au lieu de prendre un ſi cruel deſſein ,
Vous deviez mettre un Poignard dans mon
ſein ;
Et par la Mort que vous m'euffiez donnée ,
Mettre en repos mon Ame infortunée.
Mais c'en eſt fait , je cede au Deſefpoir :
De tant de Biens que j'eus en mon pouvoir ,

Je n'ai plus rien pour flatter mon envie ,
Que le dessein de terminer ma vie :
Tous mes regrets ont été superflus ,
J'obéirai , je ne vous verrai plus.
Ma perte , *Iris* , est une perte entière ,
En vous perdant , je perdrai la lumière ,
Et j'aime mieux avancer mon trépas ,
Que d'être en vie , & de ne vous voir pas.



A

La même.

E L E G I E.

IRris, si vous savez les Peines que j'enduré,
Depuis le jour fatal de ma triste Avanture;
Si vous avez appris tous les maux que je sens,
Depuis que j'ai perdu vos Charmes innocens;
Apprenez aujourd'hui qu'en cet état funeste
M'entretepir de vous est tout ce qui me reste,
Et qu'un cher souvenir de mon Bonheur passé
Fait l'unique plaisir que vous m'avez laissé.
En ce tems bienheureux, où sans peine & sans
crainte,
Je vous parlois du mal, dont mon ame est atteinte;
En ce tems bien heureux, j'aimois, j'étois aimé,
Je flattois vôtre esprit, le mien étoit charmé.

Тоу-

Touchés également , nous sentions en nos Ames
Comme un secret rapport de nos communes flâ-
mes ;

Un Soupir vous disoit l'excès de mon tourment :
Vous m'en disiez autant d'un regard seulement ;
Et nos Yeux concerter dans un si doux silence ,
Exprimoient de nos Feux l'aimable violence.
Mais si je suis encore en l'état où j'étois ,
Si je soupire encor dessous les mêmes loix ,
Vous forcez aujourd'hui vôtre amoureux génie ,
Et travaillez vous-même à vôtre tyrannie :
Vous prenez malgré vous l'infidèle dessein
D'étouffer l'amitié qui reste en vôtre sein ?
Et vôtre esprit confus s'entendant mal soi-mê-
me ,

Recherche les moyens d'oublier ce qu'il aime ,
Pour moi de qui l'Amour ne doit jamais finir ,
Je veux jusqu'à la mort aimer un souvenir ,
Je veux jusqu'à la Mort conserver une Idée
Que mon ame fidèle a cherement gardée :
Mon cœur entretiendra d'inutiles desirs ,
Touché du sentiment de quelques vieux plaisirs ;
Et jamais sa langueut , & jamais son envie ,
Ne trouveront de fin qu'en celle de ma Vie.
Qu'on ne me parle point de vôtre cruauté ,
J'aimerai vos rigueurs aimant vôtre Beauté ;
Et vous n'aurez jamais assez d'ingratitude
Pour pouvoir dégager ma longue servitude.

82 *Les veritables Oeuvres*

Endurer v^{otre} orgueil , souffrir v^{otre} courroux ,
C'est par quelque moyen tenir encore à vous ;
Et j'aime mieux , *Iris* , ressentir v^{otre} haine ,
Que d'être sans amour , & de vivre sans peine.



A

La même.

S T A N C E S.

IRIS je vous aime toûjours :
Soyez ou trompeuse ou fidèle ,
Rien ne peut finir mes Amours
Si vous ne cessez d'être Belle.

Ce n'est pas v^{otre} Fermeté ,
Qui fera ma perseverance ;
Ayez toûjours de la Beauté ,
J'aurai toûjours de la constance.

Et quand vous n'auriez plus la foi
Que vous m'avez cent fois promise ;
Ce Charme qui peut tout sur moi
Ne consent pas à ma franchise.

Les Avis me sont odieux ;
Qui me conseille d'être Sage ,
Devroit , ou m'arracher les Yeux ,
Ou gâter v^{otre} beau Visage.

En

Encore, *Iris*, ne fai-je pas,
Quand vos Beautés seroient passées,
Si je ne verrois point d'Appas
Parmi leurs traces effacées.

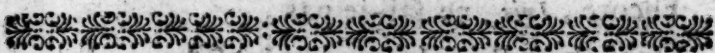
Peut-être ces mêmes Desirs,
De qui j'ai l'Ame possédée,
S'amuseroient aux faux plaisirs,
Que leur offriroit une idée.

Je pourrois m'en entretenir,
Et je trouverois mille Artifices,
Pour tirer de mon souvenir
Le sujet de quelques délices.

Mon esprit toujours enchanté
Auroit chez lui sa complaisance;
Et j'aimerois vôtre Beauté,
Comme on vous aime en vôtre absence.

Mais je suis trop ingénieux,
A me faire un Amour nouvelle:
Je n'ai besoin que de mes Yeux;
Iris, vous serez toujours Belle.





La même.

S T A N C E S.

PU i s-qu'il vous faut quitter en ces funestes
lieux ,

Afin que mon départ ait moins de violence ,
J'emporte avec moi les Traits de vos beaux
Yeux ,

Et vous laisse mon cœur dans cette longue ab-
sence.

Votre Image fera mon plaisir le plus doux ;
A toute heure , en tous lieux , j'aurai sa com-
pagnie ,

Et mon fidèle esprit qui demeure avec vous ,
Entretiendra souvent votre aimable génie.

Foibles amusemens d'un esprit amoureux !
Je trompe ainsi les maux dont mon Ame est
blessée ;

Mais ah ! qu'on est à plaindre , & qu'on est mal-
heureux ,

Quand on se fait des Biens par la seule pensée.

Adieu ,

de Mr. de Saint Evremond. 85

Adieu , charme secret , dont vous touchez les
Cœurs ;

Adieu , chers entretiens , adorable Visage ;

Adieu , je laisse tout , excepté mes langueurs ,

Qui me suivront toujours en ce fâcheux Voyage.

Helas ! je vais quitter l'objet de mon Amour ;

Je me quitte moi-même , & si ma triste envie

Ne se flattoit encor de l'espoir du Retour ,

En vous laissant , *Iris* , je laisserois la vie.

~~~~~

A

*La même.*

S T A N C E S.

J E n'entens plus parler de vous ;

Vous cachez à mes yeux vôte aimable Visage ;

Vôte esprit même est en courroux ,

Que le mien garde encor les traits de vôte  
Image :

Vous haïssez en moi jusqu'à mon souvenir ,

Dont jamais vos Beautés ne seront effacées ;

Pour achever de me punir

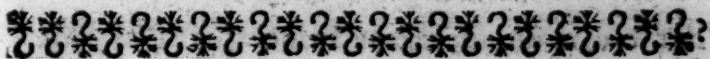
Il ne vous reste plus qu'à m'ôter les pensées.

Mais

Mais donnons à nos Sentimens  
 L'agréable douceur qu'apporte la vangeance,  
 Pensons, pensons à tous momens  
 A l'ingrate Beauté qui m'en fait la défense :  
 Tirons d'*Iris* un bien qu'elle ne sache pas,  
 N'appellons point ses Yeux à faire nos Delices,  
 Et jouïssons de ses Appas,  
 Bien loin des cruautés qui causent nos sup-  
 plices.

Ah que d'inutiles desirs,  
 Que de vains mouvemens excitent ma Colere !  
 N'ai-je pas perdu mes plaisirs,  
 Depuis que ma langueur commence à lui dé-  
 plaire ?  
*Iris*, contentez-vous aux dépens de mon sort,  
 Je veux vous satisfaire une fois en ma vie,  
 Je vous garde encore ma Mort,  
 C'est-là le dernier charme à toucher votre envie.





A

*La même.*

S T A N C E S.

**S**I vous savez que je vous aime,  
Sachez aussi le mal extrême  
Que je sens loin de vos Appas;  
*Iris*, la douleur de l'Absence  
Est un mal qu'on ne connoît pas,  
Si l'on n'en fait l'expérience.

Mon Tourment ne se peut dépeindre,  
J'ai beau soupirer & me plaindre,  
Beau pour pousser de tristes accens;  
Hélas ! j'ai des langueurs secrètes  
Qui ne s'expliquent pas aux Sens.  
Par de si foibles Interpretes.

Il faut souffrir ce que j'endure  
Pour savoir la peine si dure  
Dont je suis sans cesse agité;  
Une Ame contente & paisible  
Ne conçoit pas la Verité  
Des maux, où je me voi sensible.

Je



Je n'ai pas l'humeur assez vaine ,  
Pour croire qu'une même Peine  
Soit commune à nos sentimens ;  
J'en souffre seul la violence ,  
Et connois bien que mes tourmens  
Troublent peu vôtre indifférence.

Tandis que la Mélancolie  
Où mon ame est ensevelie  
M'ôte l'usage des plaisirs ;  
Tandis que parmi les délices  
Pour qui j'avois tant de desirs  
J'entretiens mes secrets supplices.

Vous n'avez rien qui vous tourmente ,  
Toujours tranquille , indifférente ,  
Vous possédez le bien présent ;  
Et ces délicates Tristesses  
Que l'on conçoit pour un absent ,  
Vous semblent de sortes Tendresses.





A

*La même.*

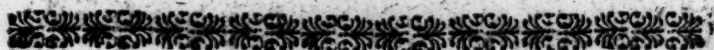
STANCES.

**M**Es Yeux , mes inutiles Yeux ,  
Vous savez bien que dans ces lieux  
*Iris* fait toujours sa demeure ;  
Et si proche de ses Appas ,  
Ingrats vous souffrez que je meure  
Du chagrin de ne la voir pas.

Vous avez donc mis en mon cœur  
La triste & secrete langueur ,  
Qui consume aujourd'hui ma vie ;  
Pour servir si mal mes Desirs,  
Et refuser à mon envie  
Vôtre secours & mes plaisirs.

Mes Yeux , Cause de mes Ennuis ,  
Puis-que dans ces lieux où je suis ,  
Pour vous seuls *Iris* , est absente ;  
Mon Esprit plus ingenieux ,  
Qui toujours me la représente  
Fera vôtre office , mes Yeux.

A L A



A

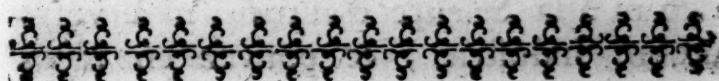
*La même.*

## CHANSON.

**V**ous avez trompé mes Desirs  
 Par des esperances bien vaines ;  
 Et sans goûter de vos plaisirs ,  
 J'ai ressenti toutes vos peines ;  
 Amour , c'est trop long-tems souffrir ,  
 Je veux me plaindre , & puis mourir.

Ecoutez mes derniers Accens ,  
 Soyez un moment favorable ;  
*Iris* , laissez toucher vos sens  
 A la Douleur d'un Miserable.  
 Un mot , une larme , un soupir ;  
 Et je suis tout prêt de mourir.





# CARACTERE DE MADAME

L A

COMTESSE D'OLONNE.

**J**E ne pense pas être plus heureux à vôtre Caractere , que nos Peintres à vôtre Portrait , où je puis dire que les meilleurs ont perdu leur Réputation. Jusqu'ici nous n'avons point vû de Beautés si achevée , qui ne soient allées chez eux pour y chercher de certaines Graces , ou pour s'y défaire de quelques Défauts. Vous seule , Madame , êtes au dessus des Arts qui savent flatter & embellir. Ils n'ont jamais travaillé pour vous que malheureusement ; jamais sans vous avoir beaucoup interressée , & fait perdre autant d'avantages à une Personne accomplie , qu'ils ont accoutumé d'en donner à celles qui ne le font pas.

Si vous n'êtes guères obligée à la Peinture , vous l'êtes encore moins à la Curiosité des Ajustemens. Vous ne devez  
rien



rien ni à la Science d'autrui , ni à vôtre propre Industrie ; & pouvez en repos vous remettre à la Nature , des soins qu'elle prend pour vous. Comme il y a peu de négligences heureuses , je ne conseillerois pas aux autres de s'y fier.

En effet , la plupart des Femmes ne sont agréables que par les Agrémens qu'elles se font. Tout ce qu'elles mettent pour se parer , cache des Défauts. Tout ce que l'on vous ôte de votre parure , vous rend quelque Grace ; & vous avez autant d'intérêt à revenir purement au naturel , qu'il leur est avantageux de s'en éloigner.

Je ne m'amuserai point à des Loüanges generales , aussi vieilles que les Siècles. Le *Soleil* ne me fournira point de Comparaison pour vos Yeux , ni les *Fleurs* pour vôtre Teint. Je pourrois parler de la régularité du Visage , de la délicatesse des Traits , des agrémens de la Bouche ; de ce Cou si poli & si bien tourné ; de cette Gorge si bien formée. Mais au delà des plus curieuses Observations , il y a mille choses en vous à penser , qu'on ne peut bien dire ; & mille choses qu'on sent mieux qu'on ne les pense.

Croyez-moi , Madame , ne confiez le soin de vôtre Gloire à personne : car assurément

rément vous n'êtes jamais si bien qu'en vous-même. Paroissez au milieu des Portraits & des Caractères , & vous défez toutes les Images , qu'on fauroit donner de vous.

Après vous avoir bien admirée ; ce que je trouve de plus extraordinaire , c'est que vous ayez comme ramassé en vous les Charmes divers de différentes Beautés : ce qui surprend , ce qui plaît , ce qui flatte , ce qui pique , ce qui touche.

Votre Caractère proprement n'est point un Caractère particulier ; c'est celui de toutes les belles Personnes. Tel a résisté à des Beautés fières , qui s'est laissé gagner à des Beautés délicates. La Délicatesse a donné du dégoût à un autre , qui a bien voulu se soumettre à la Fierté.

Vous seule êtes le foible de tout le monde. Les Emportés y trouvent le sujet de leurs transports , les Ames passionnées reprennent leur tendresse & leur langueur. Esprits differens , diverses Humeurs , Tempéramens contraires ; tout est sujet à votre Empire.

Ceux qui n'étoient nés ni pour donner , ni pour recevoir de l'Amour , conservent la première de ses qualités , & perdent malheureusement l'autre. De-là vient qu'il y a quelque ressemblance entre

tre la chaleur de vos Amis , & la passion de vos Amans ; qu'on ne sauroit vous admirer sans intérêt ; que le jugement des simples Spectateurs n'est pas libre. De-là vient enfin que tout aime où vous êtes , excepté vous , qui demeurez seule insensible.

Jusqu'ici j'ai rendu une partie de ce que je devois à votre Beauté , & ce n'est pas une de vos moindres louanges , que j'aye pû vous louer si long-tems. Presentement il est juste que je me donne quelque chose à moi-même , & qu'en parlant de votre Esprit & de votre Humeur , je me laisse aller à la mienne.

Je ne dirai que des Verités ; & de peur que vous ne croyez qu'elles vous soient toutes desavantageuses , je commencerai par les charmes de votre Conversation , qui ne cedent en rien à ceux de votre Visage.

Oùi , Madame , on n'est pas moins touché de vous entendre , que de vous voir. Vous pourriez donner de l'amour toute voilée , & faire voir en *France* , comme on a vû en *Espagne* , quelque Avanture de la *Belle Invisible*.

On n'a jamais remarqué tant de politesse qu'en vos Discours : ce qui est surprenant , rien de si vif , & de si juste ; des choses



choses si heureuses & si bien pensées.

Mais finissons des Louanges dont la longueur est toujours ennuyeuse , quelques véritables qu'elles soient ; & préparez-vous à souffrir patiemment ce que j'ai trouvé à redire en vous. Si vous avez de la peine à l'entendre , je n'en ai pas moins eu à le découvrir. Il m'a fallu faire des recherches profondes ; & après une étude fort difficile , voici les Défauts que j'ai remarqués.

Je vous ai vû souvent estimer trop des gens médiocres ; & dans certaines Docilités soumettre votre Jugement à celui de beaucoup de Personnes qui n'en avoient point.

Il me semble aussi que vous vous laissez trop aller à l'Habitude. Ce que d'abord vous avez jugé grossier fort sagement , vous paroît à la fin délicat sans raison ; & quand vous venez à guerir de ces erreurs , c'est plutôt par un retour de votre Humeur , que par les réflexions de votre Esprit.

Quelquefois , Madame , par un mouvement contraire , pour penser trop , vous passez la Verité du sujet ; & les Opinions que vous formez sont des choses plus fortement imaginées , que solidement connus.

Pour



Pour vos Actions, elles sont également innocentes & agréables. Mais comme vous pouvez négliger de petites Formalités, qui sont de véritables gênes dans la vie, vous avez à craindre l'opinion des Sots, & le chagrin de ceux que vôtre Mérite fait vos Ennemis.

Les Femmes, vos Ennemies déclarées, sont contraintes de nous avoüer mille Avantages que vous avez reçûs de la Nature. Il y a des Occasions, où nous sommes obligés de leur confesser qu'on pourroit les ménager mieux, & que vous n'en faites pas toujours ce que d'autres en sçauroient faire.

Je finirai par vos Inégalités, dont vous faites vous-même une agréable peinture. Elles sont fâcheuses à ceux qui les souffrent. Pour moi, j'y trouve quelque chose de piquant; & je voi, quand on se plaint le plus de l'Humeur, que c'est alors qu'on s'intéresse le plus pour la Personne.

Quoi-qu'il en soit, tant s'en faut qu'on puisse prendre avantage sur vous, qu'on n'y sçauroit prendre de mesure. On vous desoblige aisément sans y penser; & même le dessein de vous plaire a produit plus d'une fois le malheur de vous avoir déplû. Croyez-moi, Madame, il faudroit être bien

bien heureux pour trouver de bons momens avec vous , & bien juste pour les prendre. Ce qu'on peut dire veritablement , après vous avoir examinée ; c'est qu'il n'y a rien de si malheureux que de vous aimer ; mais rien de si difficile que de ne vous aimer pas.

Voilà , Madame , les observations d'un Spectateur qui , pour juger de vous plus sainement , a pris soin de demeurer libre. Le moyen qu'il a tenu pour se garantir a été de vous éviter autant qu'il a pû : encore n'est-ce pas assez de ne vous voir point , quand on vous a vûe ; & ce remede ailleurs infailible , n'apporte pas une sûreté entiere sur vôtre sujet.

Peut-être me direz-vous , qu'un homme qui a des sentimens un peu tendres , n'a pas d'ordinaire un jugement si rigoureux. Mais quand vous prendrez la peine de me dire ce qui vous déplaît , je n'en aurai point à me démentir. Un discernement qui ne vous semble pas être avantageux , ne sauroit subsister qu'en vôtre Absence : car , pour répéter ce que j'ai déjà dit ; *paraissez , Madame , au milieu des Portraits & des Caractères , & vous déferez toutes les images qu'on sauroit donner de Vous.*



## L E T T R E

A

*Madame la Comtesse d'OLON-  
NE , en lui envoyant son  
Caractere.*

**J**E vous envoie votre *Caractere* , qui vous explique le sentiment general , & vous apprend , qu'il n'y a rien en *France* de beau que vous. Ne soyez pas assez rigoureuse à vous-même , pour vous dénier une justice que tout le monde vous rend. La plupart des Dames se laissent persuader aisément , & reçoivent avec plaisir de douces Erreurs. Il seroit bien étrange que vous ne voulussiez pas croire une Verité agréable.

Outre l'Opinion publique , le Jugement de Madame de *Longueville* est pour vous. Rendez-vous-y sans scrupule , & vous croyez hardiment , puis-qu'elle le croit , la plus belle chose qu'on ait vûë.

De votre Beauté , Madame , je passe aux Maux qu'elle cause ; je passe aux Malades ,



lades, aux Mourans qu'on voit pour vous. Ce n'est pas à dessein de vous rendre pitoyable : au contraire , si vous suivez mon conseil , il en coûtera la vie à quelque Malheureux. Il y a trop longtems que les Poëtes , & les faiseurs de Romans , nous entretiennent de fausses Morts. Je vous en demande une véritable ; & ce vous fera un fort beau titre qu'un trépas dont on ne puisse douter. De cinq ou six Malades que je connois, choisissez celui que vous voudrez honorer de vos dernières rigueurs ; Vous n'aurez pas beaucoup à faire pour le conduire de la Maladie à la Mort. Faites-le mourir promptement pour vôtre satisfaction , & celle de

Vôtre , &c.

~~~~~

A

*Madame * * **

S O N N E T.

QUE vous faites languir un pauvre Malheureux ,

Je ne trouve avec vous , ni Douceur ni Colere ,

Et vôtre Esprit adroit ménage un Amoureux ,

Evitant de fâcher aussi bien que de plaire.

E 2

Si

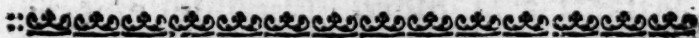
Si vous voulez m'aimer je serai trop heureux ;
 Et si vous voulez prendre un sentiment contraire ,
 Quand il faudra souffrir un mal si rigoureux ,
 Les Reproches au moins pourront me satisfaire.

J'ai beau par ma Tendresse exciter vos soupirs ;
 Beau tenter vos chagrins par de fâcheux desirs ,
 Vous ne répondez rien à ce pressant langage :

Puis-qu'il ne vous plaît pas que mon Sort soit
 plus doux ,

Eh ! de grace , *Philis* , faites - moi quelque Ou-
 trage ,

Pour avoir le plaisir de me plaindre de vous.



D I X A I N .

VOus faites la Spirituelle ,
 Nous laissant tout à deviner ,
 Ainsi que vous faites la Belle
 Avec vôtre Art de façonner ;
 Il ne sort rien de vôtre Bouche ,
 Vieille *Caliste* , qui nous touche ,
 Tout vôtre Esprit dépend de nous ;
 Et quiconque auroit la malice
 De penser aussi peu que vous ,
 Vous rendroit un méchant Office.

A M A .



A

*M A D * * **

S T A N C E S.

Laissez-là nos jeunes Desirs
Où vôtre vertu s'intéresse
Cette rigueur pour les plaisirs
Sent le chagrin de la Vieillesse.

Autrefois vous avez été
De ces Belles que l'on renomme ;
Et jamais vôtre cruauté
N'a fait mourir un honnête homme.

Vous fûtes jeune comme nous ;
Pour consoler vôtre tristesse ,
Nous aurons enfin comme vous
Tous les Dégouts de la Vieillesse.

Helas ! nous y viendrons un jour ;
Nous verrons ce triste passage ,
Et laisserons-là nôtre Amour
Comme vous vôtre beau visage.

E 3

Nos

Nos traits devenus odieux ,
Nos beautés toutes effacées ,
Seront la honte de nos Yeux ,
Et la douleur de nos pensées.

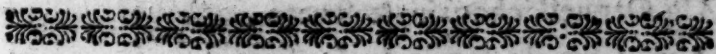
Mais aujourd'hui que nos Appas
Respirent l'Amour & la Joye ;
Pourquoi ne jouïrons-nous pas
Des biens que le Ciel nous envoie ?

Lors-que vos esprits languissans
Perdent ces douceurs legitimes ,
Des moindres plaisirs de nos Sens
Vôtre chagrin se fait des crimes.

Toûjours vôtre Severité
S'oppose à nôtre jeune envie ,
Et d'une sorte Antiquité
Tire une règle à nôtre Vie.

Ou laissez-nous vivre en ces lieux ,
Comme il plaît à nos Destinées ?
Ou veuille la bonté des Cieux ,
Borner le Cours de vos Années.





A MADAME ***

S T A N C E S.

Bien-heureux , qui vit sans Chimere ,
Qui pour un Bien imaginaire
N'a point d'inutiles desirs ;
Heureux dont l'Esprit se contente
De vrais & solides plaisirs ,
Sans languir d'une vaine attente.

Oh ! qu'une Femme est aveuglée ,
Quand sa passion déreglée
Trouble le repos de ses jours ,
Qui se met un Héros en tête ,
Et fait l'objet de ses amours
De quelque Faiseur de Conquête.

Philis , en vain une Maîtresse
Par quelque obligeante caresse
Flatte leurs Inclinations ;
La violence du Génie
Qui fait le joug des Nations ,
Fait aussi vôtre Tyrannie.

Jamais nos soupirs & nos larmes ,
Ces tendres effets de vos Charmes
Qui font nos plaisirs les plus doux ,
Jamais l'aimable violence
De nos douleurs & de vos coups ,
N'ont troublé leur Indifference.

104 *Les véritables Oeuvres*

Un Orgueil chagrin & severe,
Aux soins de servir & de plaire,
Ne peut soumettre leurs desirs;
Et ces fiers Tyrans de la Vie
Vous regardent dans leurs plaisirs
Comme Esclave de leur envie.

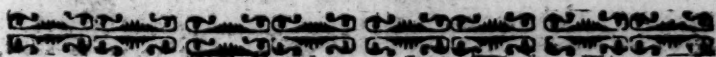
Je perds d'inutiles paroles,
Mes raisons sont raisons frivoles,
Pour guérir un esprit gâté;
Philis, la grandeur & la pompe
Ont surpris votre Vanité
Par un faux éclat qui vous trompe.

Si les Dieux venoient sur la Terre
Avec leur Foudre, leur Tonnerre,
Et tout l'Equipage des Cieux;
Vos Héros quitteroient la place,
Et d'un Esprit si glorieux
N'obtiendroient pas la moindre grace.

Après une telle Avanture
Je pense qu'une Créature
N'oseroit pas vous approcher;
Et les Amours de race humaine
Pourroient bien alors se cacher
Auprès d'une Femme si vaine.

Philis,

Philis, je ferois remerciaire,
Si j'esperois de pouvoir plaire
A vos desirs ambitieux:
Un pauvre Mortel se retire;
Parmi les Héros ou les Dieux,
Cherchez un Amant qui soupire.



A

La même.

S T A N C E S.

JE ne viens point devant vos Charmes
Avec des soupirs & des larmes,
Pour adoucir votre Fierté;
Je viens irriter votre haine,
Et chercher dans sa cruauté
Votre dernier Outrage, & ma dernière peine.

Soyez, soyez impitoyable;
Le Desespoir d'un Misérable
N'a besoin que de vos rigueurs:
La plus aimable Complaisance
Flatteroit en vain mes langueurs,
Aujourd'hui le Trépas fait ma seule esperance.

106 *Les veritables Oeuvres*

O Dieux ! vous écoutez ma plainte ,
 Et déjà je ressens l'atteinte
 Qui va finir mon triste Sort ;
 Adieu , trop ingrate Maîtresse ,
 Adieu , le soupir de la Mort ,
 Est l'unique soupir qu'un Malheureux vous
 laisse.



E P I G R A M M E.

Estre sans Vertu , Précieuse ,
 Faire la Belle sans beauté ,
 Par une adresse ingénieuse
 Qui soutient vôtres Vanité ;
 Ne rien devoir à la Nature ,
 Mais par une heureuse imposture
 Abuser l'Esprit & les Yeux ;
 Mettre la laideur en usage ,
 N'est-ce pas vous venger des Dieux ,
 Qui formerent vôtres Visage ,
 Pour être un objet odieux.

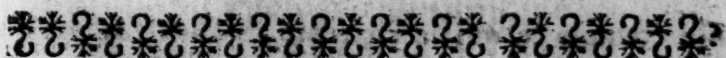




E P I G R A M M E.

TRès-difficile & fort peu délicat ,
Le President * condamne chaque Plar ,
Quant à dîner un Ami le convie ?
Les Mets d'un autre il blâme sans raison ,
Et sans raison il passeroit sa Vie
A louer tout en sa propre Maison.

** Le President Tambonneau. C'étoit un homme sans goût , qui vouloit faire le difficile sur la bonne chere. Mr. de St. Evremond se trouvant avec lui à un grand Repas , que donnoit le Commandeur de Souvré , fit cette Epigramme.*



S T A N C E S.

PHILIS en tournant ses beaux Yeux ,
Semble n'en vouloir rien qu'aux Dieux ,
Et n'en veut qu'à la Creature ;
Je voi dans sa triste langueur ,
Que le Ciel moins que la Nature
Fait le mouvement de son Cœur.

108 *Les veritables Oeuvres*

Les plus Dévots , les plus grands Saints ,
Tiennent pour Miracles certains
Des langueurs toutes naturelles ;
Et l'excès de sa Passion
Fait ces extases infidèles ,
Qu'on donne à sa Dévotion.

Mais , grands Dieux vous le voulez bien ,
Un cœur brûlant comme le sien
Vit-il d'encens & de Fumée ?
Et croyez-vous avec raison ,
Contenter une Ame enflammée
Par le Jeûne & par l'Oraison ?

Dûssai-je vous mettre en Courroux ,
Je connois *Philis* mieux que vous ,
Je connois ce qui la contente ;
Philis cherche dans les saints lieux
Une Amour bien plus succulente
Que celle de vous autres Dieux.

Philis fait se mettre à genoux ,
Philis levant les yeux vers vous ,
Vous fait sa petite Requête ;
Et l'on peut dire sans mentir
Que par fois il entre en sa tête
Quelque sorte de repentir.

Si *Philis* perdoit un Amant ,
 Je croi qu'au fort de son tourment
 Elle auroit recouru à vous autres ,
 Mais au premier Objet d'Amour ,
 Ma foi , bons Dieux , elle est des nôtres ,
 Et vous fait une fausse cour.

Sensible à de nouveaux Deseins ,
 Dans les entretiens les plus saints ,
 Vous croyez *Philis* occupée ;
 Et la grimace de ses Vœux ;
 Dont vôtre Sagesse est dupée ,
 Cache ses veritables Feux.

Pour conserver nôtre repos
 Il seroit assez à propos
 Que nous fissions quelque partage ;
 Prenez ses craintes & ses pleurs ,
 Et n'esperez rien davantage
 Que de jouïr de ses douleurs.

Par tout où la rage du Sort ,
 De l'effroy que donne la Mort ,
 Trouble les plaisirs de la Terre ;
 Et par tout où vôtre courroux
 S'arme d'Eclairs & de Tonnerre ,
 Que *Philis* se mette à genoux ;

Que

110 *Les veritables Oeuvres*

Que dans la tristesse & le deuil
Qu'apporte l'horreur du Cercueil,
Philis se couvre de tenebres ;
Et que ses Esprits languissans
Se flattent dans vos Chants funebres
De leurs pitoyables accens.

Mais aussi pour l'amour de vous,
Que son Cœur ne soit pas moins doux ;
Quand nous la tiendrons en Ruelle ;
Et que d'un langage odieux
Faisant sottement la Pucelle,
Philis n'allegue pas les Cieux,

Par tout où l'on se divertit ,
Par tout où l'on chante , où l'on rit ,
Vous n'entrerez point avec elle ;
Et son Ange avec le Suivant
Entretiendra sa Demoiselle
Derriere quelque Paravent.

Nous retenons tous ses desirs ,
Nous retenons ses vrais Soupirs ,
Témoins du pouvoir de nos Charms ;
Et nôtre Empire le plus doux
Est de voir répandre des larmes ,
Qu'Amour fait couler devant nous.

Philis

Philis dans nôtre éloignement
Cache son amoureux Tourment
Sous une feinte Penitence ;
Et les pauvres Dieux sont touchés
De la douleur de nôtre Absence ,
Et du desir de ses pechés.

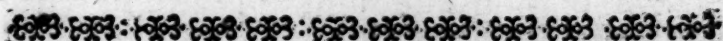
Ce n'est pas qu'en des Voluptés
Où les sens sont plus emportés
Elle ne soit inquiétée ,
Parmi des mouvemens divers ,
Les retours d'une Ame agitée
M'ont été souvent découverts.

O vous ! qui réglez dans les Cieux ;
Goûtez en repos de ces lieux
Les felicités éternelles ;
Laisant à nos Yeux , à nos Mains ,
Chercher ces douceurs naturelles ,
Qui se trouvent chez les Humains.

Vous avez chez vous vos Attraits ;
Et comme vous êtes parfaits ,
Tout vôtre bien est en vous-mêmes :
Helas ! nous n'avons rien de nous :
T'aimer , *Philis* ; que tu nous aimes ;
C'est nôtre plaisir le plus doux.

Jouis

Jouïssons de nôtre Printems ;
 Il faut au plus beau de nos Ans
 Cueillir les fleurs de la Jeunesse ;
 C'est le partage des Mortels ,
 Et ce qu'un autre âge nous laisse
 Doit suffire pour les Autels.



LETTRE

A

*Madame ***.*

Quelque violente que soit mon Amitié, elle me laisse assez d'Esprit pour vous écrire avec moins d'Emportement que de coûtume. Et à vous dire vrai, j'ai quasi honte de vous envoyer des Soupirs de campagne, qui n'ont ni la douceur, ni la Délicatesse de ceux que vous entendez. Mais tels qu'ils sont, il faut de nécessité que je les hazarde, & que je vous fasse souvenir de moi dans un tems, où tout le Monde travaille à me faire oublier.

Je ne doute point que l'entrevûe de votre sainte Mere, & de toute votre pieuse Famille n'ait été accompagnée de beau-

beaucoup de Pleurs. Vous aurez donné aux larmes de cette Mere des larmes civiles & respectueuses, comme une Fille bien née : Mais vous savez trop le Monde pour donner de veritables tendresses aux chagrins des Prudes, dont la Vertu n'est qu'un Artifice pour vous priver des Plaisirs qu'elles regrettent.

C'est assez d'avoir obéi une fois, & sacrifié votre repos à une Complaisance que peut-être vous ne lui deviez pas. Elle est injuste, après avoir exigé de vous une si dure Obéissance, de vouloir regler vos inclinations, & de contraindre la seule chose qu'elle vous a laissée.

On aime ce qui plaît, & non point ce qui est permis : & si pour aimer il faut demander congé à vos Parens ; de l'humeur que je les connois, vos Amours seront rares dans votre Vie.

Mais peut-être que je vous fais un Discours fort inutile, & qu'en l'état où vous êtes, je dois plus craindre ceux qui vous conseillent d'aimer, que ceux qui vous le défendent. Peut-être que vous suivez les Avis que je vous donne, en vous moquant des Réprimandes d'une Mere. Mais que sai-je si la pauvre Mere, à qui je veux tant de mal, n'est pas dans mes intérêts ; & si pour empêcher une
Ami-

Amitié naissante , elle ne vous laisse pas la liberté d'aimer une Personne éloignée ?

J'ai sujet de me louer de votre fermeté jusqu'ici : je doute néanmoins qu'une Idée le puisse disputer long-tems contre un Visage , & un souvenir contre des Conversations. J'ai trop d'inquietude pour laisser plus long-tems l'avantage de la Presence , à ceux qui vous voyent. Il n'y a point d'affaires qui m'empêchent de me rendre bien-tôt auprès de vous. En attendant que je vous entretienne de ma passion , souvenez-vous des Sermons que vous m'avez faits , de m'aimer toute votre Vie.



A

*Mr. le Marquis de ***.*

S T A N C E S.

Marquis , on dit par tout que vous êtes aimable ;

Mais votre Serviteur ne vous déguise rien ;
Vôtre entretien galant , votre Esprit agréable ,
Ne sauroit contenter que des Femmes de bien.

Vous

Vous êtes en horreur à nos Voluptueuses ;
Et celles qui n'ont pas un chaste sentiment ,
Laissent très-volontiers jouïr les Vertueuses
Des steriles discours d'un inutile Amant.

Vous demandez toujours lors-que l'on vous re-
fuse ;

Mais si le prude Objet long-tems sollicité ,
Ne vous oppose plus qu'une legere excuse ,
Vous quittez le logis en homme rebuté.

Celle qui vainement le Plaisir se propose ,
Qui pour vous contenter n'ose rien à demi ;
En vous accordant tout , que fait-elle autre
chose

Que chasser un Galant & faire un Ennemi ?

Tant que vous gouvernez les belles Créatures ,
Vous ne souhaitez rien que d'innocens Plaisirs ;
Et jamais entre vous on ne voit de Ruptures ,
Si ces Belles n'ont eu quelques vilains desirs.

Vous pouvez rétablir la Vertu d'une Dame ;
Je connus autrefois un soupçonneux Mari ,
Qui se tint assuré de l'honneur de sa Femme ;
Dès-lors que l'on vous crût être son Favori.

Si vous aviez aimé cette humeur Libertine ,
 Sur qui toute la *France* a fait tant de Chansons ,
 Nous n'aurions eu jamais la moindre *Feüillant-*
*tine **

A réjouir le peuple & les jeunes garçons.

Jaloux , il ne faudroit ni de Murs , ni de Grilles ,
 Si vous n'aviez à craindre autre Amour que le
 sien ;

Vous auriez de l'honneur , Cocus , dans vos
 Familles ,

Si vous aviez à faire à d'aussi gens de bien.

Bons Dieux ! que de Bonheur en des Maisons
 honnêtes ;

De trouver un Amant & si sage & si doux ;

Un Amant qui ne sert qu'à troubler les Con-
 quêtes

De quelqu'autre Galant moins retenu que vous.

Si l'on faisoit raison à votre Contenance ,
 Vous seriez le sujet de mille beaux Discours ;
 Et Monsieur du *Bellay* feroit voir à la France
 Quelque pieux Roman de vos chastes Amours †.

Quand

* Il couroit dans ce tems-là des Vaudevilles sur
 l'avanture d'une Dame , que son Mari avoit fait
 mettre au Convent des Feüillantines ; ce qui fit
 qu'on appella Feüillantines les Chansons Galantes,
 qui furent faites sur le même Air.

† Jean Pierre le Camus , Evêque du *Bellay* a
 composé quelques Romans pleins d'Onction & de
 Piété.

Quand le Pere Caussin nous donna la Cour sainte *,

Vous pouviez y prétendre une assez bonne part ;
Et vous avez de lui juste sujet de plainte ,
D'y voir plutôt que vous le Chevalier Bayart †.

Je sai bien que d'ailleurs vous avez quelque Vice,
Que vous avez encor de mauvais sentimens ;
Et s'il est vrai qu'un jour le grand Dieu nous
punisse ,

Vous devez redouter ses justes Châtimens.

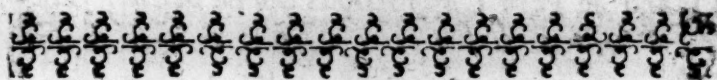
Vous vous laissez souvent emporter au Blaf-
phème ,

Vous ne sauriez souffrir l'affront d'un Démenti ;
Vous ne faites jamais Vendredi , ni Carême ,
Mais vous baisez bien moins que Monsieur de
Renti §.

* Le Pere Caussin Jesuite , a fait un Livre de
Dévotion , intitulé la Cour Sainte. Voyez le
Dictionnaire de Mr. Bayle.

† C'étoit un si brave , & si galant Homme ,
qu'il merita d'être appelé le Chevalier sans re-
proche.

§ Le Marquis de Renti mourut à l'âge de 37.
Ans , pour avoir gardé une Chasteté trop rigide.
Le Pere Saint Jure Jesuite , a écrit sa Vie.



A

M A D * * *

S O N N E T.

Vous m'ordonnez de vous voir rarement,
 Et pour souffrir l'extrême Violence,
 Que peut donner un amoureux Tourment,
 Vous m'ordonnez de garder le silence :

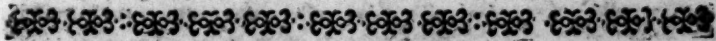
Parler à vous le plus innocemment,
 Seroit aller contre vôtre défense ;
 Vous vous fâchez d'un Regard seulement,
 Et les Soupirs font la dernière Offense.

Arrêtez-là vos injustes rigueurs,
 N'ordonnez rien à mes tristes langueurs,
 N'ordonnez rien à ma secrette Flâme :

Vous pouvez tout sur ma Bouche & mes Yeux,
 Mais je serai le Maître de mon Ame,
 Et j'aimerai, malgré vous & les Dieux.



A M A-



A

Madame * * *.

S T A N C E S
I R R E G U L I E R E S.

M Enagez mieux le Repos de ma Vie ;
Auprès de vous je n'ai pas une envie ,
Que je ne craigne une faveur ;
Lors-que je vous trouvaï si Belle ,
Je m'attendois que vous seriez cruelle ,
Vous n'avez cependant ni fierté ni rigueur.

Soyez à mon Tourment un peu moins pitoyables ;
Vôtre Bonté fera sans doute un Misérable ;
Et sans la grace des refus ,
Beaux Yeux , je ne vous verrai plus.
Si le noble Orgueil de vos Charmes
Se payoit de mes humbles Larmes ,
Je pourrois contenter vos glorieux desirs ;
Tant que vous serez inhumaine ,
Je ne refuse aucune peine ,
Mais je meurs de frayeur au danger des Plaisirs.

S U R



S U R

LES INGRATS.

IL y a des hommes que la Nature a formés purement Ingrats. L'ingratitude fait le fond de leur Naturel. Tout est ingrat en eux ; le Cœur ingrat , l'Ame ingrate.

On les aime , & ils n'aiment point ; moins pour être durs & insensibles , que pour être ingrats au bien qu'on leur veut , C'est l'*Ingratitude du Cœur* , qui de toutes les Ingratitudes est la plus contraire à l'humanité ; Car il arrive à des personnes Generieuses de se défaire quelquefois du souvenir d'un Bienfait , pour ne plus sentir la gêne importune , que leur donnent certaines obligations. Mais l'Amitié a des Nœuds qui unissent , & non des Chaînes qui lient ; & sans avoir quelque chose de fort opposé à la Nature , il n'est pas possible de résister à ce qu'elle a de plus engageant , & de plus doux.

Je croirois qu'il n'est pas permis aux Femmes de résister à un si legitime Sentiment , quelque prétexte que leur donnent

nent les égards de la Vertu. En effet elles pensent être Vertueuses, & ne sont qu'Ingrates, lors-qu'elles refusent leur Affection à des gens passionnés, qui leur sacrifient toutes choses.

Se rendre trop favorables, seroit aller contre les droits de l'Honneur : se rendre trop peu sensibles, c'est aller contre la Nature du Cœur, qu'elles doivent garantir du trouble, s'il est possible, & non pas défendre de l'impression.

L'Ingratitude de l'Ame est une disposition naturelle à ne reconnoître aucun Bienfait, & cela sans Consideration de l'Intérêt. Car l'Esprit d'Avarice empêche quelquefois la Reconnoissance, pour ne pas laisser aller un bien que l'on veut garder : mais l'Ame sans aucun motif, se porte à ne pas répondre aux Obligations qu'elle reçoit. Il y a une autre espece d'Ingratitude fondée sur l'opinion de nôtre merite, où l'Amour propre nous represente une grace que l'on nous fait, comme une justice que l'on nous rend.

L'amour de la Liberté a ses ingrats, comme l'Amour propre a les siens. Toute la sujétion qu'il fait permettre est seulement pour les Loix. Ennemi d'ailleurs de la Dépendance, il hait à se souvenir des Obligations, qui lui font sentir la supé-

riorité du Bienfaiteur. De - là vient que les Républicains sont ingrats. Il leur semble qu'on ôte à la Liberté ce que l'on donne à la Gratitude. *Brutus* se fit un Mérite de sacrifier le sentiment de la Reconnoissance à celui de la Liberté. Les Bienfaits lui devinrent des injures , lors - qu'il commença à les regarder comme des Chaînes ; & pour tout dire , il peut tuer un Bienfaiteur , qui alloit devenir un Maître. Crime horrible à l'égard des Reconnoissans : Vertu admirable à l'égard des Partisans de la Liberté.

Comme il y a des hommes , purement Ingrats , par les véritables sentimens de l'Ingratitude ; il y en a de purement Reconnoissans par un plein sentiment de Reconnaissance. Leur Cœur est sensible , non-seulement au bien qu'on leur fait , mais à celui qu'on leur veut ; & leur Ame est portée d'elle-même à reconnoître toute sorte d'Obligations.

Suivant les diversités , qui se trouvent dans la Reconnaissance , aussi-bien que dans l'Ingratitude , je dirai qu'il y a des Ames basses , qui se tiennent obligées de tout , comme il y a des humeurs vaines , qui ne se tiennent obligées de rien.

Si l'Amour propre a ses Ingrats présumptueux , la défiance du Mérite a d'imbécilles

becilles Reconnoissans , qui reçoivent pour une faveur particuliere la pure justice qu'on leur rend. Cette défiance de Merite fait le penchant à la sujerion , & le penchant à la sujection fait une sorte de faux Reconnoissans. Ceux-ci embarrassés de la Liberté , & honteux de la Servitude se font des Obligations qu'ils n'ont pas , pour se donner un prétexte honnête de Dépendance.

Je ne mettrai pas au nombre des Reconnoissans certains Miserables , qui se tiennent obligés du Mal , qu'on ne leur fait pas : Non-seulement ils servent , mais dans la Servitude ils n'osent envisager aucun bien. Tout ce qui n'est pas rigueur est pour eux un traitement assez favorable ; Ce qui n'est pas Injure leur semble Bienfait.

Il me reste à dire un mot d'une certaine Reconnoissance des Gens de Cour , où il y a moins d'égard pour le passé , que de Desein pour l'avenir. Ils se tiennent toujours obligés à ceux , que la Fortune a mis dans un Poste , où ils peuvent les obliger. Par une gratitude affectée des Graces qu'ils n'ont pas reçues , ils gagnent l'Esprit des Personnes , qui en peuvent faire , & se mettent , industrieusement en état d'en recevoir. Cet Art de

Reconnoissance n'est pas bien assurément une Vertu ; mais c'est moins un Vice , qu'une Adresse , dont il n'est pas défendu de se servir , & dont il est permis de se défendre.

Les Grands à leur tour se servent d'un Art aussi délicat pour s'empêcher de faire les Graces , que peut l'être celui des Courtisans pour s'en attirer. Ils reprochent des Biens qu'ils n'ont pas faits , comme les Courtisans en avoient qu'ils n'ont pas reçûs ; & se plaignent toujours des Ingrats sans avoir presque jamais obligé personne , ils se donnent un prétexte specieux de n'obliger jamais.

Mais laissons ces affectations de Reconnoissance , & ces plaintes Mysterieuses sur les Ingrats , pour vous dire ce qu'il y auroit à désirer dans la Prétention des Bienfaits. Je desirerois en ceux qui les prétendent moins d'Adresse que de Merite ; & en ceux qui les distribuent plus de Justice que de Generosité.

La Justice a des égards : sur tout dans la distribution des Graces , elle fait regler la Liberalité de celui qui donne , & considere le Merite de celui qui reçoit. La Generosité avec toutes ces circonstances est une Vertu admirable : sans la Justice , c'est le Mouvement d'une Ame veritable.

ritablement Noble , mais mal réglée ; Ou
une Fantaisie libre & glorieuse , qui souffre
comme une gêne toute dépendance de la
Raison.

LETTRE

A

*Madame ***.*

IL n'y a rien de si honnête qu'une an-
cienne Amitié , & rien de si honteux
qu'une vieille Passion. Détrompez - vous
du faux Mérite d'être fidèle , & croyez que
la Constance est la chose du Monde qui
fait le plus de tort à la Réputation d'une
Beauté. Qui fait si vous n'avez voulu ai-
mer qu'une seule Personne , ou si vous n'a-
vez pû avoir qu'un seul Amant ? Vous
pensez pratiquer une Vertu , & vous nous
faites soupçonner plusieurs Défauts.

Mais que d'Ennuis accompagnent tou-
jours cette misérable Vertu ! Quelle dif-
férence des dégoûts de votre Attache-
ment , à la délicatesse d'une Passion nais-
sante ! Dans une Passion nouvelle , vous
trouverez toutes les heures délicieuses :

F 3 les

les jours se passent à sentir de moment en moment qu'on aime mieux. Dans une vieille habitude le tems se consume ennuieusement à aimer moins. On peut vivre avec des indifferens , ou par bienfaisance , ou par la nécessité du Commerce : mais comment passer sa Vie avec ceux qu'on a aimés , & qu'on n'aime plus ?

Il ne me reste que quatre mots à vous dire , & je vous prie d'y faire Réflexion. Si vous trouvez agréable ce qui doit déplaire , c'est méchant Goût ; si vous n'avez pas la résolution de quitter ce qui vous déplaît , c'est Foiblesse. Mais faites ce qu'il vous plaira , vous ferez aisément justifiée auprès de moi. Il n'y a point de Foible que je ne vous pardonne , sans me croire fort Indulgent.

Quand le Sexe fragile a commis une Offence ;
 Il n'a pas besoin de Clemence ;
 Toute sorte d'Impunité ,
 N'est que Justice dû à son Infirmité.



OBSERVATIONS
sur la MAXIME

*Qu'il faut mépriser la FORTUNE, &
ne se point fonder de la COUR.*

IL est plus difficile de persuader cette Maxime-ci, que les autres. Ceux qui reçoivent des Graces, ceux-même qui n'ont que de simples Prétentions, se moquent d'un sentiment si contraire au leur.

J'avoüe qu'il y a de la peine à se persuader que des gens raisonnables aient voulu rendre cette Opinion-là universelle : je pense qu'ils n'ont eu d'autre Dessein que de parler aux Malheureux, pour guérir des Esprits malades, d'une Inquiétude qui ne sert de rien. En ce cas-là, je ne saurois les condamner. S'il est permis d'appeller une Maîtresse ingrate & cruelle quand on l'a servie sans aucun fruit ; à forte raison ceux qui croient avoir reçu des Outrages de la Fortune, ont le droit de la quitter, & de chercher loin d'elle un Repos qui leur tienne lieu des Biens qu'elle leur refuse. Quel tort lui fait-on

de lui rendre Mépris pour Mépris ? Je ne trouve donc pas étrange qu'un Honnête-homme méprise la Cour : mais je trouve ridicule qu'il veuille se faire honneur de la mépriser.

Il y en a d'autres qui ne me déplaisent pas moins : des gens qui ne peuvent quitter la Cour , & se chagrinent de tout ce qui s'y passe ; qui s'intéressent dans la Disgrace des personnes les plus indifférentes , & qui trouvent à redire à l'Elevation de leurs propres Amis. Ils regardent comme une injustice tout le Bien & le Mal qu'on fait aux autres : la Grace la mieux méritée , la Punition la plus juste , les irritent également. Cependant si vous les écoutez, ils ne vous parleront que de Constance , que de Générosité , que d'Honneur : dans tout ce qu'ils vous diront il y aura toujours un Air lugubre qui vous attriste , au lieu de vous consoler. Ils rencontrent une certaine Volupté dans les Plaintes , qui fait qu'on ne leur est jamais obligé d'en être plaint.

En quelque lieu qu'on aille , on trouve le Monde composé de deux sortes de Gens : les uns pensent à leurs Affaires ; les autres songent à leurs Plaisirs.

Les premiers , fuyent l'abord des Misérables : craignant de devenir Malheureux

reux par Contagion. Pour entrer dans leur Commerce , il faut cacher son Malheur , & tâcher de leur être bon à quelque chose.

Les autres , pour se donner tout entiers à leur Divertissement , ont je ne fais qu'un plus humain : ils sont accessibles par plus d'endroits. Leurs Maîtresses , leurs Confidens profitent des Folies qui les occupent. Leur Ame est plus ouverte , mais leur conduite est plus incertaine. La Passion l'emporte toujours sur l'Amitié ; ils regardent les Devoirs de la Vie comme des gênes. Ainsi pour vivre avec eux , il faut suivre le Cours de leurs Plaisirs , leur confier peu de chose , & en tirer ce qu'on peut.

La grande habileté consiste à bien connoître ces deux sortes de Gens. Tant qu'on est engagé dans le Monde , il faut s'assujettir à ses Maximes ; parce qu'il n'y a rien de plus inutile que la Sagesse de ces Gens qui s'érigent d'eux-mêmes en *Réformateurs*. C'est un Personnage qu'on ne peut soutenir long-tems sans offenser ses Amis , & se rendre ridicule.

Cependant la plupart de ces *Réformateurs* ont leurs Vûes , leurs Intérêts , leurs Cabales. On a beau les décrier ; tout ce qu'on en dit à la Cour & sur le Théâtre ,

ne les rebute point. Ecoutez leurs Remontrances , vous les aurez bien-tôt pour Maîtres ; ne les écoutez pas , vous les aurez pour Ennemis. Tant que la Fortune leur a été favorable , ils ont jouï de ses Faveurs : font-ils tombés dans quelque Disgrace , ils cherchent à s'en relever , & à se faire valoir par une Réputation d'Intégrité. A quoi bon haïr en autrui la Fortune , qu'il ne negligent pas pour eux-mêmes ? Leur Aversion s'attache à ceux qui prétendent des Graces ; leur Envie à ceux qui les obtiennent ; leur Animosité , aux personnes qui les distribuent. Pour avoir leur Estime ou leur Amitié , il faut être mort , ou pour le moins misérable.

Je fai qu'un Honnête-homme est à plaindre dans le Malheur , & qu'un Fat est à mépriser , quelque Fortune qu'il ait : mais haïr les Favoris par la seule haine de la Faveur , & aimer les Malheureux par la seule Consideration de la Disgrace , c'est une Conduite à mon avis fort bizarre , incommode à soi-même & insupportable à ses Amis. Neanmoins la diversité des Esprits fait voir tous ces differens effets dans la Vie des Courtisans.

Nous avons dit qu'il se trouve assez de Gens à la Cour , qui rompent avec leurs
Amis,

Amis, du moment qu'il leur arrive quelque Desordre ; qui n'ont ni Amitié, ni Aversion qui ne soit mesurée par l'Intérêt. Quiconque leur est inutile, ne manque jamais de Défauts ; & qui est en état de les servir, a toutes les Perfections. Il s'en trouve d'autres qui ne se contentent pas d'abandonner les Malheureux ; ils les insultent même dans le Malheur. Plus ils témoignent de bassesse à flatter les Favoris, plus ils montrent de chaleur à outrager ceux qui sont tombés dans l'Infortune.

A dire vrai, si le chagrin de ceux qui pestent toujours contre la Cour est extravagant ; la Prostitution de ceux qui lui sacrifient jusqu'à leurs Amis, est infame. Il y a une juste Situation entre la Bassesse & la fausse Generosité : il y a un véritable Honneur qui regle la Conduite des Personnes raisonnables. Il n'est pas défendu à un Honnête-homme d'avoir son Ambition & son Intérêt : mais il ne lui est permis de les suivre que par des voyes légitime. Il peut avoir de l'Habileté, sans finesse ; de la Dexterité, sans fourbe ; & de la Complaisance, sans flatterie.

Quand il se trouve un Ami des Favoris, il entre agreablement dans leurs Plaisirs, & fidèlement dans leurs Secrets : s'ils

viennent à tomber , il prend part à leur Malheur , selon qu'il en a pris à leur Fortune. Le même Esprit qui savoit leur plaisir , fait les consoler ; il rend leurs Maux moins fâcheux , comme il rendoit leurs Plaisirs plus agreables : il ménage ses Offices avec adresse , sans blesser sa Fidélité , ni nuire à sa Fortune ; il sert plus commodement pour lui , & plus utilement pour ses Amis. Bien souvent il se rebute moins que ceux qui cherchent leur propre Gloire en secourant les autres ; qui ne songent qu'à se rendre recommandables par des marques de Fermeté , & qui préfèrent l'Eclat d'une belle Action au Bien de ceux qu'ils veulent obliger.

De ces deux sortes de Gens , les uns font semblant de s'éloigner des Malheureux , afin de les mieux servir ; les autres courent après pour les gouverner. Tandis que ceux-là se cachent , & ne pensent qu'à soulager les affligés ; ceux-ci n'aiment rien tant qu'à exercer une Generosité farouche & imperieuse , qu'à gourmander les Miserables , qui ont besoin de leur Credit.

C'est trop pousser ce Discours : je vais le finir par le Sentiment , qu'on doit avoir pour les Favoris.

Il me semble que leur Grandeur ne doit

doit jamais ébloüir : qu'en son Ame on peut juger d'eux comme du reste des hommes ; les estimer ou les mépriser selon leur Merite ou leurs Défauts ; les aimer ou les haïr selon le bien ou le mal qu'ils nous font : ne manquer en aucun tems à la Reconnoissance qu'on leur doit : cacher soigneusement les Déplaisirs qu'ils nous donnent ; & quand l'honneur ou l'intérêt nous veulent porter à la Vengeance , respecter l'Inclination du Maître dans la personne de l'Ennemi ; ne confondre pas le Bien public avec le nôtre ; & ne faire jamais une Guerre civile d'une Querelle particuliere.

Qu'on les méprise , qu'on les haïsse ; ce sont des mouvemens libres , tant qu'ils sont secrets : mais du moment qu'ils nous portent à des choses où l'Etat se trouve intéressé , nous lui devons conte de nos Actions , & sa Justice a ses droits sur des Entreprises si criminelles.





L E T T R E

A

MONSIEUR LE COMTE
D'OLONNE*.

Vous me laissâtes hier dans une Conversation, qui devint insensiblement une furieuse Dispute. On y dit tout ce que l'on peut dire à la honte & à l'avantage des Lettres. Vous devinez les Acteurs, & savez qu'ils étoient tous deux fort intéressés à maintenir leur Parti : *Bautru* † ayant peu d'Obligation à la Nature, de son Génie ; & le Commandeur ¶ pouvant dire, sans être Ingrat, qu'il ne doit son Talent ni aux Arts, ni aux Sciences.

La

* *Le Comte d'Olonne étoit de la Maison de la Trimouille.*

† *Guillaume Bautru Comte de Serrant. Voyez le Dictionnaire de Mr. Bayle.*

¶ *Le Commandeur de Jars, de la Maison de Rochechouart.*

La Dispute vint sur le sujet de la Reine de *Suede* * qu'on loioit de la Connoissance qu'elle a de tant de choses. Tout d'un coup le Commandeur se leva, & ôtant son Chapeau d'un air tout particulier; *Messieurs*, dit-il, si la Reine de *Suede* n'avoit su que les *Coutumes* de son Pays, elle y seroit encore, pour avoir appris notre Langue & nos Manieres; pour s'être mise en état de réussir huit jours en France, elle a perdu son Royaume. Voilà ce qu'ont produit sa Science, & ses belles Lumieres, que vous nous vantez.

Bantrn voyant choquer la Reine de *Suede* qu'il estime tant, & les Bonnes-Lettres qui lui sont si cheres; perdit toute Consideration: & commençant par un Serment; „ Il faut être bien injuste, re-
„ prit-il, d'imputer à la Reine de *Suede*
„ comme un Crime, la plus belle Action
„ de sa Vie. Pour vôtre Aversion aux
„ Sciences, je ne m'en étonne point:
„ ce n'est pas d'aujourd'hui que vous
„ les avez méprisées. Si vous aviez lû
„ les Histoires les plus communes, vous
„ sauriez que sa Conduite n'est pas sans
„ Exemple. *Charles-quint* n'a pas été
„ moins admirable par la Renonciation
de

* La Reine Christine étoit alors (1656.) en France.

„ de ses Etats , que par ses Conquêtes :
„ Diocletien n'a-t-il pas quitté l'Empire ,
„ & Sylla le Pouvoir souverain ? Mais
„ toutes ces choses vous sont inconnues ;
„ & c'est folie de disputer avec un Igno-
„ rant. Au reste , où me trouverez-vous
„ un Homme extraordinaire , qui n'ait
„ eu des Lumieres & des Connoissances
„ acquises ?

A commencer par Monsieur le Prince,
il alla jusqu'à César ; de César au Grand
Alexandre : & l'affaire eût été plus loin,
si le Commandeur ne l'eût interrompu
avec tant d'Impétuosité , qu'il fut con-
traint de se taire. *Vous nous en contez*
bien , dit-il , *avec votre César & votre*
Alexandre. Je ne sais s'ils étoient Savans
ou Ignorans ; il ne m'importe guères :
mais je sais que de mon tems on ne faisoit
étudier les Gentilshommes que pour être
d'Eglise ; encore se contentoient-ils le
plus souvent du Latin de leur Breviaire.
Ceux qu'on destinoit à la Cour ou à l'Ar-
mée , alloient honnêtement à l'Académie.
Ils aprenoient à monter à Cheval , à dan-
ser , à faire des armes , à jouer du Luth ,
à voltiger , un peu de Mathématique ;
& c'étoit tout. Vous aviez en France
mille beaux Gens-d'armes , galans-hom-
mes. C'est ainsi que se formoient les
Ther-

Thermes *, & les Bellegardes †. Du Latin ! de mon tems , du Latin ! un Gentilhomme en eut été deshonoré. Je connois les grandes Qualités de Monsieur le Prince , & suis son Serviteur : mais je vous dirai que le dernier Connêtable de Montmorency a su maintenir son Crédit dans les Provinces , & sa Consideration à la Cour , sans savoir lire. Peu de Latin , vous dis-je , & de bon François.

Il fut avantageux au Commandeur que le bon homme eût la Goute ; autrement il eut vangé le Latin par quelque chose de plus pressant que la Colere & les Injures. La Contestation s'échauffa tout de nouveau ; celui-ci résolu , comme *Sidias* ¶ , de mourir sur son Opinion, celui-là soutenant le Parti de l'Ignorance avec beaucoup d'honneur & de fermeté.

Tel étoit l'état de la Dispute , quand un

* Paul de la Barthe Maréchal de Thermes.

† Le Duc de Bellegarde , grand Ecuyer. Voyez les Memoires des Hommes illustres , de Brantome. Tome I I I.

¶ Le Héros d'un petit Ouvrage de Theophile, où un Pédant est fort bien caractérisé. Voyez la seconde Partie de ses Oeuvres , au commencement.

un Prélat charitable * voulut accommoder le Different , ravi de trouver une si belle Occasion de faire paroître son Saveir & son Esprit. Il toussa trois fois avec Méthode , se tournant vers le Docteur ; trois fois il sourit en honneur du Monde à nôtre agreable Ignorant : & lors-qu'il crût avoir assez bien composé sa Contenance ; *digitis gubernantibus Vocem* , il parla de cette sorte.

„ Je vous dirai , Messieurs , je vous
 „ dirai que la Science fortifie la beauté
 „ du Naturel ; & que l'agrément & la
 „ facilité de l'Esprit , donnent des graces
 „ à l'Erudition. Le Génie seul , sans ré-
 „ gle & sans Art , est comme un Tor-
 „ rent , qui se précipite avec impetuosité.
 „ La Science sans Naturel , ressemble à
 „ ces Campagnes sèches & arides , qui
 „ sont desagréables à la vûe. Or , Mes-
 „ sieurs , il est Question de concilier ce
 „ que vous avez divisé mal-à-propos ;
 „ de rétablir l'Union où vous avez jetté
 „ le Divorce. La Science n'est autre cho-
 „ se qu'une parfaite Connoissance : l'Art
 „ n'est rien qu'une règle qui conduit le
 „ Naturel. Est-ce , Monsieur , (*s'adres-*
 „ *sant au Commandeur*) que vous voulez
 „ ignorer les choses dont vous parlez ;

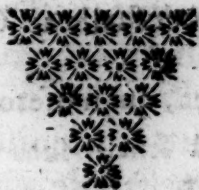
„ &c

* Mr. de Lavardin , Evêque du Mans

„ & faire vanité d'un Naturel qui se dé-
„ regle , qui s'éloigne de la Perfection ?
„ Et vous , Monsieur de *Bautru* , renon-
„ cez-vous à la Beauté naturelle de l'Es-
„ prit , pour vous rendre Esclave de Pré-
„ ceptes importuns , & de Connoissances
„ empruntées ?

Il faut finir la Conversation , reprit brusquement le Commandeur : *j'aime encore mieux sa Science & son Latin , que le grand Discours que vous nous faites.*

Le Bon-homme qui n'étoit pas irréconciliable , s'adoucit aussi-tôt : & pour rendre la pareille au Commandeur , il préféra son Ignorance agreable aux Paroles magnifiques du Prélat. Pour le Prélat , il se retira avec un grand Mépris de tous les deux , & une grande Satisfaction de lui-même.





L E
C E R C L E.

A

*Monsieur * * **

O N parle depuis peu de certaines Ruelle,
Où la laide se rend , aussi-bien que la
Belle ,

Où tout Age , tout Sexe , où la Ville & la
Cour ,

Viennent prendre Séance en l'Ecole d'Amour.

A la Prude soumise au devoir legitime

On inspire l'Amour sous le beau nom d'Estime ,

Et son Esprit severe enseigne la Vertu ,

Quand son Cœur tout facile au Charme qu'elle a
vû ,

Reçoit un feu secret , qui n'oseroit paroître ,

Et qu'elle aime à sentir sans le vouloir con-
noître.

L'autre toute occupée à discourir des Cieux ,

Sur un simple Mortel daigne abaisser les Yeux •

Et trouve le moyen de partager son Ame ,

Entre des feux humains , & la divine Flâme.

Celles

Celles que la Nature abandonne à leur Art ,
Y viennent apporter l'étude d'un Regard ,
Et chercher vainement leur premier Avantage
Dans les Traits composés de leur nouveau Vi-
sage.

Telle qui fut jadis le Plaisir de nos Yeux ,
Et qui n'est aujourd'hui , qu'un Objet odieux ,
S'expose comme elle est , pour flatter sa Me-
moire

D'un Mot , qu'on lui dira de cette vieille
Gloire.

Ton Visage *Cloris* , du monde respecté ,
Laisse au bruit de ton Nom l'effet de la Beauté.
Il change , il déperit , & long - tems le plus
sage

Séduit par ce grand Nom , revere ce Visage.
Son éclat tout terni , ses traits tout languissans
Trouvent chez nous encor le respect de nos
Sens ,

Et l'œil assujetti n'oseroit reconnoître
Le tems où sa Beauté commence à disparoi-
tre.

L'Orgueilleuse *Caliste* , où se portent ses pas ,
Triomphe également des Cœurs , & des Appas :
Elle confond son Sexe , ou le nôtre soupire ,
Et dispense à son gré la Honte , & le Mar-
tyre.

Une

242 *Les veritables Oeuvres*

Une jeune *Coquette* avec peu d'intérêt ,
Va chercher à qui plaire , & non pas qui lui
plaît.

Elle a mille Galans , sans être bien aimée ,
Contente l'éclat , que fait la Renommée.
La *Solide* opposée à tous ces vains dehors ,
Se veut instruire à fond des intérêts du Corps ;
L'*Intrigueuse* vient là par un Esprit d'affaire ,
Ecoute avec Dessen , propose avec Mistere ,
Et tandis qu'on s'amuse à discourir d'Amour ,
Ramasse quelque chose à porter à la Cour.
Dans un lieu plus secret , on tient la *Prétieuse* ,
Occupée aux leçons de Morale amoureuse.
Là , se font distinguer les Fiertés des Rigueurs ;
Les Dédains des Mépris , les Tourmens des
Langueurs :

On y fait démêler la Crainte & les Allarmes ,
Discerner les Attraits , les Appas , & les
Charmes.

On y parle du tems , qu'on forme le desir ;
Mouvement incertain de peine , ou de plaisir ,
Des premiers maux d'Amour , on connoît la
naissance ,

On a de leurs progrès une entiere Science ,
Et toujours on ajuste à l'ordre des douleurs
Et le tems de la plainte , & la saison des pleurs.
Par un Arrêt du Ciel toute chose a son terme ,
Et c'est ici le tems ou l'Ecole se ferme :

Mais

Mais avant que sortir on déclare le jour ,
Où l'on viendra traiter un autre point d'Amour ,
Là , *Filis* affectée en graves Bienfaisances ,
Dédaigneuse & Civile y fait ses Reverences ,
Composant un maintien de douce Autorité ,
Qui serve à la Grandeur , sans nuire à la Beauté .
On voit à l'autre bout une Dame engageante ;
Employer tout son Art à paroître obligeante ;
Caresses , Complimens , Civilités , Honneurs ,
Sont les moyens adroits , qui lui gagnent les
Cœurs.

Loin de ces Vanités , ainsi parlé une Chere* ,
Pourquoi finir si-tôt ? Mon Dieu ! quelle Misere !
J'avois à proposer un nouveau Sentiment
Du merite parfait , que se donne un Amant .
Mais , dit l'autre , ma Sœur , n'êtes-vous point
troublée ,

Du tumulte confus d'une grande Assemblée ?
Savoit-on rien sentir de tendre , délicat ,
En des lieux où se fait tant de bruit & d'éclat ?
Cherchons , cherchons , ma Sœur , de tranquilles
Retraites

Propres aux mouvemens des Passions secretes .
Le Monde sait bien peu ce que c'est que d'aimer ,
Et l'on voit peu de Gens , qu'il nous faille estimer .

Après la Lecture de mes Vers , vous
me demanderez avec raison ce que c'est
qu'une

* Une Chere , c'est une Précieuse ,

qu'une *Précieuse*, & je vais tâcher autant qu'il m'est possible de vous l'expliquer :

On dit * un jour à la Reine de *Suede* que les *Précieuses* étoient les *Jansenistes* de l'*Amour*; & la définition ne lui déplût pas.

L'*Amour* est encore un Dieu pour les *Précieuses*. Il n'excite pas de *Passion* en leurs *Ames*; Il y forme une espece de Religion: mais à parler moins mystérieusement, Le Corps des *Précieuses* n'est autre chose, que l'union d'un petit nombre des Personnes, où quelques-unes véritablement délicates ont jetté les autres dans une Affectation de délicatesses ridicule.

Ces fausses Délicates ont ôté à l'*Amour* ce qu'il y a de plus naturel, pensant lui donner quelque chose de plus *Précieux*; Elles ont tiré une *Passion* toute sensible du Cœur à l'*Esprit*, & converti des mouvemens en Idées. Cet épurement si grand a eu son principe, d'un dégoût honnête de la Sensualité; mais elles ne se sont pas moins éloignées de la veritable Nature de l'*Amour*, que les plus *Voluptueuses*; car l'*Amour* est

est aussi peu de la speculation de l'Entendement , que de la brutalité de l'Appetit. Si vous voulez savoir en quoi les *Précieuses* font consister leur plus grand Merite , je vous dirai que c'est à aimer tendrement leurs Amans sans jouissance , & à jouir solidement de leurs Maris avec aversion.



Mademoiselle de L'E**s.

E L E G I E.

CHere *Philis* , qu'êtes-vous devenuë ?

Cet enchanteur qui vous a retenuë

Depuis trois ans par un charme nouveau ,

Vous retient-il en quelque vieux Château ?

S'il est ainsi je cherche une Avanture ,

En Chevalier de la triste figure ;

Et dût *Roland* ici ressusciter ,

Contre *Roland* j'oserais tout tenter.

Mais non , *Philis* , délivrez-vous vous-même ,

Vous en avez souvent usé de même.

Ces Enchanteurs cent fois plus renommés ,

Malgré leur Art se trouverent charmés ;

G Et

* Le Marquis de Villarceaux l'avoit menée dans une de ses Maisons de Campagne.

Et vôtres Esprit dégagé de leurs charmes,
Ne leur laissa que la plainte & les larmes.

Pour relever un courage abaissé,
Songez, *Philis*, songez au tems passé;
Ce beau Garçon dont vous fûtes éprise*,
Mit en vos mains son aimable Franchise;
Il étoit jeune, il n'avoit point senti
Ce que ressent un Cœur assujetti:
Et jeune encor vous ignoriez l'usage
Des mouvemens qu'excite un beau Visage;
Vous ignoriez la Peine & le Plaisir,
Qu'ont su donner l'Amour & le Desir.
Dans les transports d'une première flamme
Vous vous nommiez & *mon Cœur & mon Ame*:
Noms vains & chers que les jeunes Amans
Savent mêler dans leurs Contentemens.
Jamais les nœuds d'une Chaîne si sainte
N'eurent pour vous ni force ni contrainte;
Une si douce & si tendre Amitié
Ne vit jamais un tourment sans pitié.
Les seuls soupirs que l'Amour nous envoie
Furent mêlés à l'excès de la joye;
Et des Plaisirs sans cesse renaissans,
Remplirent l'Ame & comblèrent les Sens:
Doux fruits d'Amour, cueillis en abondance.
Ah! qu'aujourd'hui l'on fait bien Penitence!
Loin des Appas de toute Volupté,
Philis languit dans l'Inutilité;

Et

* Le Duc de Châtillon.

Et pour flatter sa languissante Vie
Philis n'a pas le plaisir d'une envie.
Philis à peine oseroit desirer ,
Que sa Raïson lui défend d'esperer.
Vous , qui trouviez autrefois favorable
Ce même Dieu qui vous rend Misérable ;
Pour relever un courage abaïssé ,
Songez hélas ! songez au temps passé :

Un Maréchal l'ornement de la France * ,
Rare en Esprit , magnifique en dépence ,
Devint sensible à tous vos Agrémens ,
Et fit son Bien d'être de vos Amans.

Ce jeune Duc qui gaignoit des Batailles † ,
Qui fût couvrir de tant de funeraïlles
Les Champs fameux de Norlingue & Rocroy ;
Qui fût remplir nos Ennuis d'effroy ,
Las de fournir les sujets de l'Histoire ,
Voulant jouïr quelquefois de sa Gloire ,
De fier & grand , rendu civil & doux ,
Ce même Duc alloit souper chez vous.
Comme un Héros jamais ne se repose ,
Après souper il faisoit autre chose ;
Et sans savoir s'il pouvoit des Soupirs ,
Je sai au moins qu'il aimoit ses plaisirs.

L'Air délicat d'une exquise Peinture ,
Cette fraîcheur qu'inspire la Nature ,

G 2 Ce

* Le Maréchal d'Albret.

† Le Duc d'Enguien,

Ce Teint uni qui poroit sur les Fleurs ,
Le vif éclat des plus riches Couleurs
N'ont rien d'égal à ces belles Jeunesses ,
Qui vous donnoient leurs plus molles Caresses :
N'ont rien d'égal à de tendres Beautés ,
Charmans Sujets de mille Voluptés ,
Que leur Amour aux dépens de leurs larmes ,
Assujettit autrefois à vos Charmes :
Que leur Amour par des desirs pressans
Assujettit au pouvoir de vos Sens.
Dis-je bien vrai , n'est-ce point un Mensonge ?
Las ! il fut vrai : mais ce n'est plus qu'un Songe.
Quand un Plaisir une fois est goûté ,
Ce n'est plus rien que Songe , & Vanité.

Des vieux Amans si la gloire passée
Vient quelquefois s'offrir à la pensée ,
Le souvenir de leurs traits les plus beaux
Donne un desir pour des Objets nouveaux ;
Et rappelant cette premiere Image ,
Touche le Cœur pour un autre Visage.
Les bien-aimés , les heureux Successeurs
Doivent jouir & perdre leurs douceurs ;
Une paisible & longue Jouissance
Fait les dégoûts & détruit la Constance :
Car s'attacher toujours au même Bien ,
C'est posséder & ne sentir plus rien.
Ainsi , *Phylis* , il faut être inconstante ;
Vous passerez pour une vieille Amante
En prévenant cette triste Saison ,
Où la Constante est jointe à la Raison.

Moins

Moins de chagrin, en de si longs Ménages,
A fait souvent rompre des Mariages;
Et vòtre Esprit mille fois dégouté
Se pique encor de la Fidélité:
Avoir toujours son Ame accoutumée
Aux vieux Plaisirs dont elle fut charmée;
Avoir toujours les mêmes Sentimens,
Toùjours sentir les mêmes mouvemens;
Vivre toujours sans dessein, sans envie;
C'est être morte au milieu de la Vie.
Laissez toucher vòtre Inclination,
Cherchez ailleurs quelqu'autre Passion,
Quoi? vous parlez, en *Corisque* sçavante,
Et vous aimez en Bergere innocente!
Si vous aimiez comme une *Amarillis*
D'un jeune Amant les roses & les lys;
J'approuverois que vòtre Ame blessée
Gardât toujours cette chere pensée;
Mais vous n'aimez que certaine langueur,
Qui ne vient pas des mouvemens du Cœur,
Corisque, hélas! agréable infidèle,
Vous, que j'ai vüe & perfide & si belle,
Laißerez vous perir vòtre Beauté
Pour démentir vòtre legereté?
Dans vos Plaisirs l'une & l'autre enchaînées
Ont toujours eu les mêmes Destinées;
Et la rigueur d'un semblable Destin
Leur va donner une pareille fin,

Vos Yeux mourans reprochent à vôtre Ame
 Qu'ils vont s'éteindre en cette vieille flâme ;
 Et que l'Amour de quelque Objet nouveau
 Rendroit leur feu plus brillant & plus beau.
 Tous vos attraitz s'adressent à la Bouche,
 Pour vous parler de l'ennui qui les touche ;
 Mais elle-même aujourd'hui sans couleur
 N'ose parler de sa propre douleur.
 Ses doux appas exposés au pillage
 Endurent seuls une impuissante rage :
 Tant de Beautés qui régnoient autrefois
 Pour leur salut ont recours à ma voix.
 Leur mal est grand , sensible à qui vous aime ;
 En les plaignant c'est vous plaindre vous-même ;
 En si je cherche un remede à ce mal,
 Au vôtre , au leur , le remede est égal.
 Ecoutez donc un avis salutaire ,
 Sachez de moi ce que vous devez faire :
 Un Dieu chagrin s'irrite contre vous ,
 Tâchez , *Phillis* , d'apaiser son courroux.
 Vous reprendrez vôtre premier Visage ,
 En reprenant vôtre premier usage ;
 Et le retour de vos legeretés
 Nous fera voir celui de vos Beautés.
 Il faut brûler d'une flâme legere ,
 Vive , brillante , & toujours passagere ;
 Estre inconstante , aussi long-tems qu'on peut ;
 Car un tems vient que ne l'est pas qui veut.

L'homme



L'homme qui veut connoître toutes
Choses , ne se connoît pas
lui-même.

A

MONSIEUR ***:

Vous n'êtes plus si Sociable que vous
l'étiez. L'Étude a je ne sai quoi de
sombre , qui gâte vos Agrémens naturels,
qui vous ôte la facilité du Génie, la Liber-
té d'Esprit, que demande la Conversation
des honnêtes Gens. La Méditation pro-
duit encore de plus méchans effets pour le
Commerce ; & il est à craindre que vous
ne perdiez avec vos Amis en méditant ce
que vous pensez gagner avec vous-même.

Je sai que vôtre Occupation est im-
portante , & sérieuse : Vous voulez sa-
voir ce que vous êtes , & ce que vous
serez un jour quand vous cesserez d'être
ici. Mais dites-moi , je vous prie ; vous
peut-il tomber dans l'Esprit que ces Phi-
losophes , dont vous lisez les Ecrits avec
tant de soin , ayent trouvé ce que vous
cherchez ? Ils l'ont cherché comme vous ,
Monsieur , & ils l'ont cherché vainement.

G 4

Vôtre

Vôtre Curiosité a été de tous les Siècles , aussi-bien que vos Réflexions , & l'Incertitude de vos Connoissances: Le plus Devot ne peut venir à bout de croire toujours , ni le plus Impie de ne croire jamais ; & c'est un des Malheurs de nôtre Vie , de ne pouvoir naturellement nous assurer , s'il y en a une autre , ou s'il n'y en a point.

L'Auteur de la Nature n'a pas voulu que nous pussions bien connoître ce que nous sommes ; & parmi des Desirs trop curieux de savoir tout , il nous a reduits à la Necessité de nous ignorer nous-mêmes. Il anime les Ressorts de nôtre Ame , mais il nous cache le secret admirable qui les fait mouvoir ; & ce savant Ouvrier se réserve à lui seul l'Intelligence de son Ouvrage. Il nous a mis au milieu d'une infinité d'Objets avec des Sens capables d'en être touchés : il nous a donné un Esprit qui fait des efforts continuels pour les connoître. Les Cieux , le Soleil , les Astres , les Elemens , toute la Nature , Celui même dont elle dépend ; tout est assujeti à sa Spéculation , s'il ne l'est pas à sa Connoissance. Mais avons-nous les moindres Douleurs , nos belles Spéculations s'évanouissent : sommes-nous en danger de mourir , il y a peu de
Gens

Gens qui ne donnassent les Avantages & les Prétensions de l'Esprit , pour conserver cette Partie basse & grossiere ; ce Corps terrestre , dont les Spéculatifs font si peu de cas.

Je reviens à l'Opinion que vous n'approuverez point , & que je croi pourtant assez véritable : c'est que *jamais homme n'a été bien persuadé par sa Raison , ou que l'Ame fut certainement immortelle , ou qu'elle s'anéantit effectivement avec le Corps.*

On ne doute point que *Socrate* n'ait crû l'Immortalité de l'Ame : son Histoire le dit , & les sentimens que *Platon* lui attribué , semblent nous en assurer. Mais *Socrate* ne nous en assure pas lui-même ; car quand il est devant ses Juges , il en parle comme un homme qui la souhaite , & traite l'Aneantissement comme un Philosophe qui ne le craint point.

Voilà , Monsieur , la belle Assurance que nous donne *Socrate* de l'Eternité de nos Esprits ; voyons quelle Certitude nous donnera *Epicure* de leur Aneantissement.

Tout est Corps pour *Epicure* ; Ame , Esprit , Intelligence ; tout est Matière , tout se corrompt , tout finit. Mais ne dément-il pas à sa Mort , les Maximes

qu'il a enseignées durant sa Vie ? La Posterité le touche ; sa Memoire lui devient chere ; il se flatte de la Réputation de ses Ecrits , qu'il recommande à son Disciple *Hermachus* : son Esprit qui s'étoit si fort engagé dans l'Opinion de l'Aneantissement , est touché de quelque tendresse pour lui-même ; se réservant des honneurs & des plaisirs pour un autre état , que pour celui qu'il va quitter.

D'où pensez-vous que viennent les contradictions d'*Aristote* & de *Senèque* sur ce sujet , que de l'Incertitude d'une Opinion qu'ils ne pouvoient fixer dans la Matiere la plus importante pour l'Intérêt , & la plus obscure pour la Connoissance ? D'où vient cette Variation ordinaire ? C'est qu'ils sont troublés par les différentes Idées de la Mort presente , & de la Vie future. Leur Amē incertaine d'elle-même , établit ou renverse ses Opinions , à mesure qu'elle est seduite par les diverses Apparences de la Verité.

Salomon , qui fut le plus grand des Rois & le plus sage des Hommes , fournit aux Impies dequoi soutenir leurs Erreurs , & instruit les Gens de bien à demeurer fermes dans l'amour de la Verité. Si quelqu'un a dû être exempt d'Erreur , de Doute , de Changement , ç'a été *Salomon* :
cepen-

cependant nous voyons dans l'inégalité de sa Conduite , qu'il s'est lassé de sa Sagesse , qu'il s'est lassé de sa Folie ; que ses Vertus & ses Vices lui ont donné tour à tour de nouveaux dégoûts ; qu'il a pensé quelquefois que toutes choses alloient à l'avanture , qu'il a tout rapporté quelquefois à la Providence.

Que les Philosophes , que les Sçavans s'étudient ; ils trouveront non-seulement de l'alteration , mais de la contrariété même dans leurs Sentimens. A moins que la Foi n'assujettisse nôtre Raison , nous passons la Vie à croire & à ne croire point ; à nous vouloir persuader , & à ne pouvoir nous convaincre.

Je sai bien qu'on peut apporter des Exemples , qui paroissent contraires à ce que je dis : Un Discours de l'Immortalité de l'Ame a poussé des hommes à chercher la Mort , pour jouir plutôt des Félicités dont on leur parloit. Mais quand on en vient à ces termes , ce n'est plus la Raison qui nous conduit , c'est la Passion qui nous entraîne ; ce n'est plus le Discours qui agit en nous , c'est la Vanité d'une belle Mort , qu'on aime sottement plus que la Vie : c'est la lassitude des Maux presens ; c'est l'Esperance des Biens futurs ; c'est une amour aveugle de

la Gloire ; une Maladie , enfin , une fureur qui violente l'Instinct naturel , & qui nous transporte hors de nous-mêmes.

Croyez-moi , Monsieur : une Ame qui est bien tranquillement dans son assiette , n'en sort guère par la lecture de *Platon*. Il n'appartient qu'à Dieu de faire des Martirs ; & de nous obliger sur sa Parole à quitter la Vie dont nous ne connoissons point. Vouloir se persuader l'Immortalité de l'Ame par la Raison , c'est entrer en défiance de la Parole que Dieu nous en a donnée , & renoncer en quelque façon à la seule chose , par qui nous pouvons en être assurés.

Qu'a fait *Descartes* par sa Démonstration prétendue d'une Substance purement spirituelle , d'une Substance qui doit penser éternellement ? Qu'a-t-il fait par des Speculations si épurées ? Il a fait croire que la Religion ne le persuadoit pas , sans pouvoir persuader ni lui ni les autres par ses Raisons.

Lisez , Monsieur ; pensez , meditez ; vous trouverez au bout de vôte lecture , de vos pensées , de vos méditations , que c'est à la Religion d'en décider , & à la Raison de se soumettre.

LETTRE

A

Monsieur * * *.

Vous m'écrivez que vous êtes amoureux d'une Demoiselle Protestante, & que sans la difference de Religion vous pourriez vous résoudre à l'épouser. Si vous êtes d'humeur à ne pouvoir souffrir l'imagination d'être séparés en l'autre Monde votre Femme & vous, je vous conseille d'épouser une Catholique: mais si j'avois à me marier j'épouserois volontiers une Personne d'une autre Religion que la mienne.

Je craindrois qu'une Catholique se croyant sûre de posséder son mari en l'autre Vie, ne s'avisât de vouloir jouir d'un Galant en celle-ci.

D'ailleurs j'ai une Opinion, qui n'est pas commune, & que je croi pourtant véritable; c'est que la Religion Réformée est aussi avantageuse aux Maris, que la Catholique est favorable aux Amans.

Cette liberté Chrétienne, dont on voit la Protestante se vanter, forme un certain

certain Esprit de résistance , qui défend mieux les Femmes des insinuations de ceux qui les aiment. La soumission qu'exige la Catholicité , les dispose en quelque façon à se laisser vaincre ; & en effet une Ame , qui peut se soumettre à ce qu'on lui ordonne de fâcheux , ne doit pas être fort difficile à se laisser persuader ce qui lui plaît.

La Religion Réformée ne cherche qu'à établir de la régularité dans la Vie ; & de la régularité il se fait sans peine de la Vertu. La Catholique rend les Femmes beaucoup plus dévotes , & la Dévotion se convertit facilement en Amour.

L'une va seulement à s'abstenir de ce qui est défendu ; l'autre , qui admet le mérite des bonnes Oeuvres , se permet de faire un peu de mal qu'on lui défend , sur ce qu'elle fait beaucoup de bien qu'on ne lui commande pas.

Dans celle-là les Temples sont la sûreté des Maris : dans celle-ci leur plus grand danger est aux Eglises. En effet les objets de mortification en nos Eglises inspirent assez souvent de l'Amour. Dans un Tableau de la *Madelaine* l'expression de sa Penitence sera pour les vieilles une image de l'Austerité de sa vie ; les jeunes la prendront pour une Langueur de sa Passion ;

Passion ; & tandis qu'une bonne Mere veut imiter la Sainte dans ses souffrances , la douce Fille songe à la Pecheresse ; & medite amoureusement sur le sujet de son repentir.

Ces Penitentes , qui pleurent dans le Convent les Pechés qu'elles ont fait dans le Monde , servent d'exemple pour la joye , aussi-bien que pour les Larmes : peut-être même qu'elles donnent la confiance de pecher , pour laisser en vûe la ressource de la Penitence. Une Femme ne regarde point séparément quelque Partie de leurs jours ; elle s'attache à l'imitation de la vie entiere , & se donnant à l'Amour quand elle est jeune , elle se réserve à pleurer pour la consolation de sa Vieillesse. Dans cet âge triste & si sujet aux Douleurs , c'est un Plaisir de pleurer ses Pechés , ou pour le moins une diversion des larmes , que l'on donneroit à ses Maux.

*Je suis donc à couvert de tout , me direz-vous , avec une Protestante. Je vous répondrai ce que dit le bon Pere Hippothadée à Panurge * , Oïi si Dieu plaît. Le plus sage s'en remet à la Providence : il attend d'elle sa sûreté , & de lui-même le repos de son Esprit.*

SUR

* Voyez Rabelais , Livre III. Chap. 30.



S U R

LES PLAISIRS.

A

MONSIEUR LE COMTE
D'OLONNE.

Vous me demandez ce que je fais à la Campagne ? je parle à toutes sortes de gens , je pense sur toutes sortes de sujets , je ne médite sur aucun. Les Vérités que je cherche n'ont pas besoin d'être approfondies ; D'ailleurs je ne veux avoir sur rien un Commerce trop long & trop sérieux avec moi-même.

La Solitude nous imprime, je ne fais quoi de funeste par la pensée ordinaire de notre Condition , où elle nous fait tomber.

Pour vivre heureux , il faut faire peu de Réflexions sur la Vie , mais sortir souvent comme hors de soi ; & parmi les Plaisirs que fournissent les choses étrangères , se dérober la connoissance de ses propres Maux. Les *Divertissemens* ont tiré

tiré leur nom de la *Diversifion* qu'ils font faire des Objets fâcheux & tristes, sur les choses plaisantes & agreables : ce qui montre assez, qu'il est difficile de venir à bout de la dureté de nôtre Condition par aucune Force d'Esprit, mais que par Adresse on peut ingénieusement s'en détourner.

Il n'appartient qu'à DIEU de se considérer, & de trouver en lui-même la Felicité & son repos. A peine saurions-nous jeter les Yeux sur nous, sans rencontrer mille défauts, qui nous obligent à chercher ailleurs ce qui nous manque.

La Gloire, les Fortunes, les Amours, les Vouluptés bien entendus & bien ménagées, sont de grans secours contre les rigueurs de la Nature, contre les Misères attachées à nôtre Vie. Aussi la Sagesse nous a été donnée principalement pour ménager nos Plaisirs ; tout considerable qu'elle est on la trouve d'un foible usage parmi les douleurs, & dans les approches de la Mort.

La Philosophie de *Possidonius* lui fit dire au fort de sa Goutte, que la Goutte n'étoit pas un mal ; mais il n'en souffroit pas moins. La Sagesse de *Socrate* le fit raisonner beaucoup à sa Mort ; mais ses raisonnemens incertains ne persuaderent ni

ni ses Amis, ni lui-même de ce qu'il disoit.

Je connois des gens, qui troublent la joye de leurs plus beaux jours par la méditation d'une Mort concertée ; & comme s'ils n'étoient pas nés pour vivre au Monde, ils ne songent qu'à la maniere d'en sortir. Cependant il arrive que la douleur renverse leurs belles Résolutions au besoin ; qu'une Fièvre les jette dans l'extravagance, ou que faisant toutes choses hors de Saison, ils ont des tendresses pour la Lumière, quand il faut se résoudre à la quitter.

† *Oculisque errantibus alto
Quasivit Cœlo lucem, ingemuitque re-
pertâ.*

Pour moi qui ai toujours vécu à l'avanture, il me suffira de mourir de même. Puis-que la Prudence a eu si peu de part aux actions de ma Vie, il me fâcheroit qu'elle se mêlât d'en régler la fin.

A parler de bons Sens toutes les Circonstances de la Mort ne regardent que ceux qui restent. La Foiblesse, la Résolution ; tout est égal au dernier moment ; & il est ridicule de penser que cela doive être quelque chose à des gens qui vont
n'être

† Virgile, au IV. Livre de l'Enéide.

n'être plus. Il n'y a rien , qui puisse effacer l'horreur du passage , que la persuasion d'une autre Vie attendue avec Confiance , dans une assiette à tout esperer & à ne rien craindre. Du reste il faut aller insensiblement où tant d'Honnêtes gens sont allés devant nous , & où nous serons suivis de tant d'autres.

Si je fais un long Discours sur la Mort , après avoir dit que la Meditation en étoit fâcheuse , c'est qu'il est comme impossible de ne faire pas quelque réflexion sur une chose si naturelle : Il y auroit même de la mollesse à n'oser jamais y penser. Mais quoi-qu'on dise , je ne puis en approuver l'Etude particuliere ; c'est une occupation trop contraire à l'usage de la Vie. Il en est ainsi de la Tristesse , & de toutes sortes de Chagrins ; on ne sauroit s'en défaire absolument ; d'ailleurs ils sont quelquefois legitimes. Je trouve raisonnable qu'on s'y laisse aller en certaines Occasions ; l'Indifference est houteuse en quelques Disgraces ; la Douleur sied bien dans les Malheurs de nos vrais Amis. Mais l'affliction doit être rare , & bien-tôt finie ; la joye frequente , & curieusement entretenue.

On ne sauroit donc avoir trop d'adresse à ménager ses Plaisirs ; encore les plus
enten-

entendus ont-ils de la peine à les bien goûter. La longue préparation en nous ôtant la surprise, nous ôte ce qu'ils ont de plus vif ; Si nous n'en avons aucun soin, nous les prendrons mal à propos, dans un desordre ennemi de la Politesse ; ennemi des Goûts véritablement délicats.

Une Jouissance imparfaite laisse du regret : quand elle est trop poussée elle apporte le dégoût. Il y a un certain tems à prendre, une justesse à garder, qui n'est pas connue de tout le monde. Il faut jouir des Plaisirs presens, sans intéresser les Voluptés à venir.

Il ne faut pas aussi que l'imagination des Biens souhaités fasse tort à l'usage de ceux qu'on possède. C'est ce qui obligeoit les plus Honnêtes gens de l'Antiquité à faire tant de cas d'une Moderation, qu'on pouvoit nommer *Economie* dans les choses desirées ou obtenues.

Comme vous n'exigez pas de vos Amis une régularité, qui les contraigne, je vous dis les Réflexions que j'ai faites sans aucun ordre, selon qu'elles viennent dans mon Esprit.

La Nature porte tous les hommes à rechercher leurs Plaisirs : mais ils les recherchent différemment selon la différence des Humeurs & des Génies. Les

Sensuels s'abandonnent grossièrement à leurs appetits : ne se refusant rien de ce que les Animaux demandent à la Nature.

Les *Voluptueux* reçoivent une impression sur les Sens, qui va jusqu'à l'Ame. Je ne parle pas de cette Ame purement intelligente, d'où viennent les Lumieres les plus exquises de la Raison ; je parle d'une Ame plus mêlée avec le Corps, qui entre dans toutes les choses sensibles ; qui connoit & goûte les Voluptés.

L'Esprit a plus de part au goût des *Délicats* qu'à celui des autres ; sans les *Délicats*, la Galanterie seroit inconnüe, la Musique rude, les Repas mal-propres & grossiers. C'est à eux qu'on doit l'*Erudito luxu* de *Petrone*, & tout ce que le raffinement de nôtre siècle a trouvé de plus poli, & de plus curieux dans les Plaisirs.

J'ai fait d'autres Observations sur les Objets qui nous plaisent, & il me semble avoir remarqué des differences assez particulieres dans les impressions qu'ils font sur nous.

Il y a des impressions legeres, qui ne font qu'effleurer l'Ame, pour le dire ainsi ; éveiller son sentiment, la tenir présente

sente aux Objets agréables , où elle s'arrête avec complaisance , sans soin , sans beaucoup d'attention.

Il y en a de molles & voluptueuses , qui viennent comme à se fondre , & à se répandre délicieusement sur l'Ame , d'où naît cette douce & dangereuse Nonchalance , qui fait perdre à l'Esprit sa Vivacité & sa Vigueur.

Il y a des Objets touchans , qui font leur impression sur le Cœur , & y remuent ce qu'il a de sensible. Il y en a qui par un charme secret , difficile à exprimer , tiennent l'Ame dans une espece d'enchantement. Il y en a de piquants , dont elle reçoit une atteinte qui lui plaît , une blessure qui lui est chere. Au de là , ce sont les transports , & les défaillances , qui arrivent manque de proportion entre le sentiment de l'Ame , & l'impression de l'Objet. Aux premiers l'Ame est enlevée par une espece de ravissement : Aux autres elle succombe sous le poids de son Plaisir , si on peut parler de la sorte.

Voilà ce que j'avois à vous dire sur les Plaisirs ; il me reste à toucher quelque chose de l'Esprit revenu chez soi , & remis , comme on dit , dans son assiette.

Comme il n'y a que les Personnes legeres & dissipées , qui ne se possèdent jamais ,

mais , il n'y a que les Rêveurs , les Esprits
sombres , qui demeurent toujours avec
eux-mêmes ; & il est à craindre qu'au lieu
de goûter la douceur d'un véritable repos,
l'inutilité de ce grand attachement ne les
jette dans l'ennui. Cependant , le tems
qu'on se rend ennuyeux par son chagrin ,
ne se conte pas moins que le plus doux
de la Vie. Ces heures tristes , que nous
voudrions passer avec précipitation , con-
tribuent autant à remplir le nombre de
nos jours , que celles qui nous échapent à
regret. Je ne suis point de ceux qui s'a-
musent à se plaindre de leur Condition ,
au lieu de songer à l'adoucir :

Fâcheux Entendement , tu nous fais toujours
craindre ,

Malheureux Sentiment , tu nous fais toujours
plaindre ,

Funeste Souvenir , dont je me sens blessé ,

Pourquoi rappelles-tu le Mal déjà passé ?

Faut-il rendre aux Malheurs ce pitoyable hom-
mage

De sentir leur atteinte , ou garder leur Image ,

De nourrir ses douleurs , & toujours se punir

D'une peine passée , ou d'un mal à venir ?

Je laisse volontiers ces Messieurs dans
leurs Murmures , & tâche à tirer quel-
que

que douceur , des mêmes choses dont ils se plaignent. Je cherche dans le passé des souvenirs agréables , & des Idées plaisantes dans l'avenir.

Si je suis obligé de regretter quelque chose , mes regrets sont plutôt des sentimens de tendresse que de douleur : si pour éviter le Mal il faut le prévoir , ma prévoyance ne va point jusqu'à la crainte. Je veux que la connoissance de ne rien sentir qui m'importune ; que la Réflexion de me voir libre & maître de moi , me donne la Volupté spirituelle du bon *Epicure* : j'entens cette agréable *Indolence* , qui n'est pas un état sans douleur & sans plaisir ; c'est le sentiment délicat d'une joye pure , qui vient du repos de la Conscience , & de la tranquillité de l'Esprit.

Après tout , quelque douceur que nous trouvions chez nous-mêmes , prenons garde d'y demeurer trop long-tems. Nous passons aisément de ces joyes secrètes à des chagrins intérieurs ; ce qui fait que nous avons besoin d'*Economie* dans la jouissance de nos propres Biens , comme dans l'usage des étrangers.

Qui ne fait que l'Ame s'ennuye d'être toujours dans la même assiette , & qu'elle perdrait à la fin toute sa force , si elle n'étoit

n'étoit réveillée par les Passions ?

Pour vivre heureux , il faut faire peu de Reflexions sur la Vie , mais sortir souvent comme hors de soi ; & parmi les Plaisirs , que fournissent les choses étrangères , se dérober la connoissance de ses propres Maux.

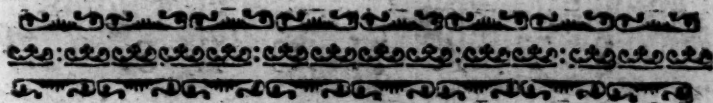
Voila ce que la Philosophie d'*Epicure*, & celle d'*Aristippe* peuvent donner à leurs Sectateurs ; Mais

Les vrais *Chrétiens* plus heureux mille fois

Dans la pureté de leurs Loix ,

Gôûteront les douceurs d'une innocente Vie ,

Qui d'une plus heureuse encor sera suivie.



S O N N E T.

Nature , enseigne - moi , par quel bizarre effort ,

Nôtre Ame hors de nous est quelquefois ravie ;

Dis-nous comme à nos Corps elle-même affer-
vie ,

S'agite , s'assoupit , se réveille , s'endort.

170 *Les veritables Oeuvres*

Les moindres Animaux plus heureux dans leur
fort

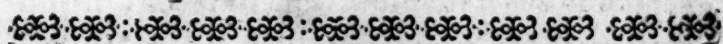
Vivent innocemment sans crainte & sans envie ;
Exemts de mille soins qui traversent la Vie ,
Et de mille frayeurs que nous donne la Mort.

Un mélange incertain d'Esprit & de Matiere
Nous fait vivre avec trop ou trop peu de Lu-
miere ,

Pour savoir justement & nos Biens & nos Maux :

Changes l'état douteux dans lequel tu nous ran-
ges ,

Nature , élève-nous à la clarté des Anges ,
Ou nous abaisse au sens des simples Animaux.



S T A N C E S.

TIRCI S , que l'avenir trouble moins tes
beaux jours ,

Qui fait vivre ici bas , qui suit ses Destinées ,
Se laisse aller au tems , insensible à son Cours ,
Et conte les Plaisirs plutôt que ses années.

Il goûte en liberté tous les Biens qu'il ressent ,
Un Malheur éloigné fait rarement ses craintes ;
Et son Esprit charmé d'un repos innocent
Connoit peu de douleurs qui méritent ses
plaintes.

Le

Le passé n'a pour lui qu'un tendre souvenir,
Il se fait du présent un agréable usage,
Se dérobe aux chagrins que donne l'avenir,
Et n'en reçoit jamais qu'une plaisante Image.
Il fait quand il lui plaît moderer ses desirs,
Tenir ses Passions sous la Loi la plus dure,
Et tantôt sa Raison facile à ses Plaisirs
Seconde le penchant qu'inspire la Nature.

La Faveur est un bien qui lui semble assez doux,
La Gloire a des appas, qui touchent son envie;
Cependant il les voit sans en être jaloux,
Et les assujettit au repos de sa Vie.

Il vit loin du scrupule & de l'impiété,
Sans craindre ou meriter les Eclats du Ton-
nerre;

Il mêle l'Innocence avec la Volupté,
Et regarde les Cieux sans dédaigner la Terre.

Quand il faut obéir à la rigueur du sort,
Il ne murmure point contre une Loi si rude;
Mais de ces vains Discours qui combattent la
Mort,

Il ne s'est jamais fait une fâcheuse étude.



E P I T A P H E.

A Broiüller les Humains , *Boudet* fut sans
seconde ,

A les vouloir servir rien ne lui fut égal ,
Elle auroit fait du bien *Boudet* à tout le Monde ,
Pourvû qu'on lui permit d'en dire un peu de
mal.

Je crains , pauvre *Boudet* , je crains de vous
déplaire ,

Vous souhaitant au Ciel une éternelle paix ;
Disputer contre nous seroit mieux vôtre Af-
faire ,

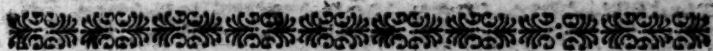
Que jouir de la Gloire , & ne parler jamais.

N'est-ce pas là , *Boudet* , un étrange Martyre
De trouver malgré vous tout parfait dans les
Cieux ?

Helas ! quelle pitié de n'avoir rien à dire
Sur aucun des objets que l'on voit en ces lieux.

Etre toujours en Muettes Louanges ,
Admirer éternellement ;

C'est acheter le Commerce des Anges
A la *Boudet* , bien cherement.



D I X A I N.

QU'une Passion délicate
Pleine d'Amour & de langueur ,
Dans la mollesse qui nous flatte ,
Consomme doucement un Cœur !
Mais lors qu'une si chere Flâme
A passé le temps des Soupirs ,
Ah ! que le Corps d'une belle Ame
Instruit seulement aux desirs ,
Dégoute bien la bonne Dame ,
Qui s'étoit attenduë aux solides plaisirs.



C H A N S O N.

IL faut pour vôtre honneur , *Silvie* ,
Mettre fin à tant de langueurs ;
Défendre si long-tems ma Vie
Est une honte à vos rigueurs :
Je vais mourir , & dans le mal extrême
Où je ne veux , & ne puis résister ,
J'ai moins de peine à me quitter ,
Qu'à quitter l'Ingrate que j'aime.



I D E E
DE LA
F E M M E,

*Qui ne se trouve point , & qui ne
se trouvera jamais.*

DAns toutes les belles Personnes que j'ai vûës, s'il y avoit des endroits à faire valoir, il y en avoit qu'on ne devoit pas toucher, ou qu'il falloit déguiser avec beaucoup d'artifice; car pour dire la Verité, il est difficile de louer tout, & d'être sincere. J'ai obligation à *Emilie*, de me laisser purement dans mon naturel, aussi porté à dire le Bien, qu'à demeurer exactement véritable. Comme elle n'a besoin ni de faveur, ni de grace: je n'ai affaire ni de déguisemens, ni de flatteries. Par elle je puis louer aujourd'hui sans complaisance, par elle les Observateurs trop exacts perdent une délicatesse chagrine, qui ne s'attache qu'à connoître les défauts; & dans

dans un nouvel Esprit qu'elle leur inspire ; ils passent avec joye de leur Censure ordinaire à de véritables approbations.

Il est certain que la plupart des Femmes doivent plus à nos adulations , qu'à leur Merite , en toutes les Louanges qui leur sont données. *Emilie* n'est obligée qu'à elle - même de la justice qu'on lui rend ; & sûre du bien qu'on en doit dire , elle n'a proprement d'intérêt que pour celui qu'on en pourroit taire.

En effet , si ses Ennemis parlent d'elle , il n'est pas en leur pouvoir de trahir leur conscience ; ils avoient avec autant de Verité que de chagrin , les avantages qu'ils sont obligés d'y reconnoître : si ses Amis s'étendent sur ses louanges , il ne leur est pas possible de rien ajouter au Merite qui les touche. Ainsi les premiers sont forcés de se rendre à la Raison , quand ils voudroient suivre la Malignité de leurs mouvemens ; & les autres sont purement justes avec toute leur Amitié , sans pouvoir être ni officieux , ni favorables. Elle n'attend donc rien de l'Inclination , comme elle n'appréhendé rien de la mauvaise volonté , dans les Jugemens qu'on fait d'elle.

Mais puis-que l'on est toujours libre de cacher ses sentimens, *Emilie* auroit à craindre la malice du Silence ; seule injure que des envieux & des ennemis lui puissent faire. Il faut quitter des choses un peu generales pour venir à une Description plus particuliere de sa Personne.

Tous ses Traits sont reguliers ; ce qu'on voit fort peu : tous ses Traits sont reguliers & agreables ; ce qu'on ne voit presque jamais. Car il me semble qu'un caprice de la Nature fasse naître les agreemens de l'Irregularité , & que les beautés achevées qui ont toujours de quoi se faire admirer , ayent rarement le secret de savoir plaire. *Emilie* a les Yeux touchans , le Teint séparé , délicat , uni ; la blancheur des Dents , le vermeil des Léèvres , sont des expressions trop generales pour un charme secret & particulier que je ne puis dépeindre. Sans elle , ce tour , ce bas de Visage où l'on mettoit la grande Beauté chez les Anciens , ne se trouveroit plus que dans l'Idée de quelque Peintre , ou dans les descriptions que l'Antiquité nous a laissées ; & pour animer de si belles choses , vous voyez sur son Visage une fraîcheur vive , un air de santé , un plein embon-point qui n'en laisse pas apprehender davantage.

Sa Taille est d'une juste grandeur , bien prise , aisée , d'un dégagement aussi éloigné de la contrainte , que de cette excessive liberté , où paroît , comme une espece de Déhanchement , qui ruine la bonne grace & la bonne mine. Ajoutez-y un port noble , un maintien sérieux , mais naturel , qui ne se compose ni ne se déconcerte : le rire , le parler , l'action accompagnés d'Agrément & de bienfaisance.

Son Esprit a de l'étendue sans être vaste , n'allant jamais si loin dans les pensées generales , qu'il ne puisse revenir aisément aux considerations particulieres. Rien n'échappe à sa Penetration ; son Discernement ne laisse rien à connoître ; & je ne puis dire si elle est plus propre à découvrir les choses cachées , qu'à juger sainement de celles qui nous paroissent. Secrette , point mystérieuse ; sachant à propos , également se taire , & parler. Dans sa Conversation ordinaire , elle ne dit rien avec étude , & rien par hazard : les moindres choses marquent de l'attention ; il ne paroît aux plus sérieuses aucun effort ; ce qu'elle a de vif ne laisse pas d'être juste , & ses pensées les plus naturelles s'expriment avec un tour délicat. Mais elle hait ces Imagi-

H 5 nations

nations heureuses qui échappent à l'Esprit sans choix & sans connoissance , qui se font admirer quasi toujours , & qui sont ordinairement peu estimer ceux qui les ont.

Dans toute la Personne vous voyez je ne fai quoi de grand & de noble , qui se trouve par un secret rapport dans l'air du Visage , dans les qualités de l'Esprit , dans celles de l'Ame.

Naturellement elle seroit trop Magnifique , mais une juste Consideration de ses affaires retient ce beau sentiment ; & elle aime mieux contraindre la Generosité de son humeur , que de tomber dans un état où elle eût besoin de celle d'un autre : aussi fiere à ne vouloir aucune Grace des siens mêmes , qu'officieuse aux étrangers , & pleine de chaleur dans les intérêts de ses Amis. Ce n'est pas que ces Considerations lui fassent perdre une Inclination si noble ; elle la regle dans l'usage de son Bien : son Naturel & sa Raison formant un desintéressement sans negligence.

Elle a du Bon-sens & de la dexterité dans les Affaires , où elle entre volontiers , si elle y trouve un avantage solide pour elle ou par ses Amis : mais elle hait d'agir pour agir par Esprit d'inquietude ;

quietude ; également ennemie d'un mouvement inutile , & de la mollesse d'un repos , qui se fait honneur du nom de Tranquillité , pour couvrir une véritable Nonchalance.

Après avoir dépeint tant de Qualités si belles ; il faut voir quelles impressions elles font sur notre Ame , & ce qui se passe dans la sienne.

Elle a je ne sai quoi de majestueux , qui imprime du respect ; je ne sai quoi de doux & d'honnête , qui gagne les inclinations. Elle vous attire , elle vous retient ; & vous approchez toujours d'elle avec des Desirs que vous n'oseriez faire paroître.

A pénétrer dans l'intérieur , je ne la croi pas incapable des Sentimens qu'elle donne ; mais imperieuse sur elle comme sur vous , elle maîtrise en son Cœur par la Raison , ce que le respect fait contraindre dans le vôtre.

La Nature imbecille en quelques Ames , n'y laisse pas la force de rien désirer ; impetueuse en quelques autres , elle pousse des Passions emportées : juste en *Emilie* , elle a fait le Cœur sensible qui doit sentir ; & a donné à la Raison qui doit commander , un empire absolu sur ses mouvemens.

Heureuse, qui se laisse aller à la Tendresse de ses Sentimens sans intéresser la délicatesse de son choix, ni celle de sa conduite : Heureuse, qui dans un commerce établi pour la douceur de sa Vie, se contente de l'Approbation des honnêtes gens : & de sa satisfaction propre, qui ne craint point le murmure des Envieuses, jalouses de tous les plaisirs, & chagrines contre toutes les Vertus.

On connoît par une infinité d'expériences, que l'esprit s'aveugle en aimant ; & l'Amour n'a presque jamais bien établi son pouvoir qu'après avoir ruiné celui de nôtre Raison. Sur le sujet d'*Emilie* nos Sentimens deviennent plus passionnés, à mesures que nos lumières sont plus épurées ; & la Passion qui a toujours paru une marque de Folie, est ici le plus véritable effet de nôtre Bon-sens.

Les grands Ennemis d'*Emilie* sont les méchans Connoisseurs ; ses Amis, tous ceux qui savent juger sainement des choses. On a plus d'Amitié pour elle, ou on en a moins, selon qu'on a plus ou moins de délicatesse ; & chacun pense être le plus délicat, connoissant chaque jour de nouveaux endroits, par où l'aimer encore davantage.

Quel-

Quelques-uns n'ont pas besoin de ce long discernement , ni d'une étude si lente. A la premiere vûë ils sont touchés de son Mérite sans le connoître ; ils sentent pour elle de secrets mouvemens d'Estime , aussi-bien que d'Inclination. A peine a-t-elle dit six paroles , qu'ils la trouvent la plus raisonnable du Monde : personne ne leur a paru ni si honnête , ni si sage ; & ils ne connoissent encore ni son procédé , ni sa conduite. On se forme comme par instinct les sentimens les plus avantageux de sa Vertu ; & la Raison consultée depuis , au lieu de démentir la surprise , ne fait qu'approuver de si heureuses , & de si justes Préventions.

Parmi les avantages d'*Emilie* , un des plus grands , à mon avis , c'est d'être toujours la même , & de toujours plaire. Car on voit que la plus belle humeur à la fin devient ennuyeuse ; les Esprits les plus fertiles viennent à s'épuiser , & vous font tomber avec eux dans la langueur ; les vivacités les plus animées , ou vous rebutent , ou vous lassent. D'où vient que les Femmes ont besoin de Caprices quelquefois pour nous piquer ; ou sont obligées de mêler à leur entretien des Divertissemens qui nous réveillent.

veillent. Celles que je dépeins plaît par elle seule , & en tout tems : une égalité éternelle ne donne jamais un quart d'heure de dégoût. On se réjouit de pouvoir trouver avec les autres une heure agréable ; on se plaindrait de rencontrer avec elle un fâcheux moment. Allez la voir en quelque état que ce puisse être , en quelque occasion que ce soit ; vous allez à un Agrément certain , & à une satisfaction assurée. Ce n'est point une Imagination qui vous surprenne , & bien-tôt après qui vous importune : ce n'est point un sérieux qui fasse acheter une Conversation solide par la perte de la gayeté : c'est une Raïson qui plaît , & un Bon-sens agréable.

Je veux finir par la Qualité qui doit être considérée devant toutes les autres. Elle est Dévote sans superstition ; sans mélancolie : éloignée de cette imbecilité qui se forge sur tout des Miracles , & se persuade à tous momens des Sottises surnaturelles ; ennemie de ces humeurs retirées , qui mêlent insensiblement dans l'Esprit , la haine du Monde , & l'aversion des plaisirs.

Elle ne croit pas qu'il faille se retirer de la Société humaine , pour chercher Dieu dans l'horreur de la Solitude : Elle

ne croit pas que se détacher de la vie civile, que rompre les commerces les plus raisonnables & les plus chers, soit s'unir à Dieu; mais s'attacher à soi-même, & suivre follement sa propre Imagination : elle pense trouver Dieu parmi les hommes où sa Bonté agit plus, & où sa Providence paroît plus dignement occupée; & là elle cherche avec lui à éclairer sa Raison, à perfectionner ses Mœurs, à bien régler sa Conduite, & dans le soin du Salut, & dans les devoirs de la Vie.

Voilà le Portrait de la Femme qui ne se trouve point; si on peut faire le Portrait d'une chose qui n'est pas. C'est plutôt l'Idée d'une personne accomplie. Je ne l'ai point voulu chercher parmi les Hommes, parce qu'il manque toujours à leur commerce je ne sai quelle douceur qu'on rencontre en celui des Femmes : & j'ai crû moins impossible de trouver dans une Femme, la plus forte & la plus saine Raison des hommes; que dans un Homme les charmes & les agrémens, naturels aux Femmes.





L E T T R E

A

*Madame * * **

A Ce que j'apprens, Madame, vous voulez devenir Dévote, & j'en rends Graces à Dieu de tout mon Cœur; ayant plus besoin dans nos Entretiens de la pureté des Sentimens, que vous allez avoir, que de ceux qui pourroient vous être inspirés dans le Commerce des Hommes. Je vous conjure donc, comme intéressé avec le Ciel, de prendre une Dévotion véritable: & pour rendre vôtre Conversion telle que je la veux, il sera bon de vous dépeindre celle de nos Dames telle qu'elle est, afin que vous puissiez éviter les défauts qui l'accompagnent.

Leur Penitence ordinaire, à ce que j'ai pû observer, est moins un Repentir de leurs Pechés, qu'un regret de leurs Plaisirs: en quoi elles sont trompées elles-mêmes; pleurant amoureusement ce qu'elles n'ont plus, quand elles croient pleurer saintement ce qu'elles ont fait.

Ces

Ces Beautés usées , qui se donnent à Dieu , pensent avoir éteint de vieilles Ardeurs qui cherchent secrètement à se rallumer : & leur Amour n'ayant fait que changer d'Objet , elles gardent pour leurs dernières Souffrances , les mêmes Soupirs , & les mêmes Larmes , qui ont exprimé leurs vieux Tourmens. Elles n'ont rien perdu des premiers troubles du Cœur amoureux ; des craintes , des faiblessemens , des transports : elles n'ont rien perdu de ses plus chers mouvemens ; des tendres desirs , des tristesses délicates , & des langueurs précieuses. Quand elles étoient jeunes , elles sacrifioient des Amans ; n'en ayant plus à sacrifier , elles se sacrifient elles-mêmes : la Nouvelle Convertie fait un Sacrifice à Dieu de l'Ancienne Voluptueuse.

J'en ai connu qui faisoient entrer dans leur Conversion le Plaisir du Changement : j'en ai connu qui se dévouant à Dieu , goûtoient une joye malicieuse de l'Infidélité qu'elles pensoient faire aux Hommes.

Il y en a qui renoncent au Monde , par un Esprit de Vengeance contre le Monde , qui les a quittées : il y en a qui mêlent à ce détachement leur Vanité naturelle ; & la même Gloire qui leur a fait

fait quitter des Courtisans pour le Prince , & les flatte secrettement de favoir mépriser le Prince pour Dieu.

Pour quelques-unes ; Dieu est un nouvel Amant , qui les console de celui qu'elles ont perdu : en quelques autres la Dévotion est un dessein d'intérêt , & le Mystere d'une nouvelle Conduite.

Vous en verrez de sombres , & de retirées , qui préfèrent les Tartufes aux Galans bien faits ; quelquefois par le goût d'une Volupté obscure ; quelquefois elles veulent s'élever au Ciel de bonne foi , & leur foiblesse les fait reposer en chemin avec les Directeurs qui les conduisent. La Dévotion a quelque chose de tendre pour Dieu , qui peut retourner aisément à quelque chose d'amoureux pour les Hommes.

J'oubliois à vous parler de certaines Femmes retirées qui se donnent à Dieu en apparence , pour être moins à une Mere , ou à un Mari. Il y en a de cent façons différentes ; & fort peu où ne paroisse le Caractere de la Femme , soit dans leur Humeur , soit dans leur Amour.

Pour bien juger du Mérite des Dévotes , il ne faut pas tant considerer ce qu'elles veulent faire pour Dieu , que ce que Dieu veut qu'elles fassent. Car dans la Verité
toutes

toutes les Mortifications qu'elles se donnent de leur propre mouvement , sont autant d'effets agreables de leur Fantaisie : & une Femme est assez bien payée en ce Monde , à qui on permet de faire ce qui lui plaît. Il faut voir comment elles se comportent , dans les choses que Dieu exige de leur Soumission : & quand elles auront de la règle dans les Mœurs , de la Modestie dans le Commerce , de la Patience dans les Injures ; alors je serai satisfait de leur Dévotion par leur Conduite.

Il est assez de Dévotes passionnées , qui pensent avoir l'ardeur d'un beau Zèle ; il en est peu qui se possèdent sagement , dans une bonne & solide Piété : Il en est assez qui sauroient mourir pour Dieu , par les sentimens de l'Amour ; il y en a peu qui veuillent vivre selon ses Loix , avec de l'Ordre & de la Raison. Attendez tout de leur Ferveur , où il se mêle du déreglement ; n'esperez presque rien d'une Dévotion , où elles ont besoin d'égalité , de sagesse , & de retenue.

Profitez , Madame , de l'erreur des autres : & voulant aujourd'hui vous donner à Dieu , faites moins entrer dans votre Dévotion ce que vous aimez , que ce qui lui plaît. Si vous n'y prenez garde,
votre

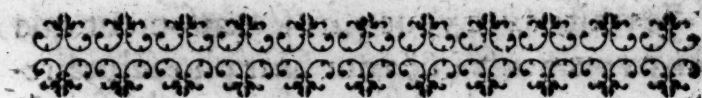
vôtre Cœur lui portera ses mouvemens , au lieu de recevoir ses impressions ; & vous serez toute à vous , quand vous penserez être toute à lui.

Ce n'est pas qu'il ne puisse y avoir un saint & heureux ajustement entre ses Volontés & les vôtres. Vous pouvez aimer ce qu'il aime ; vous pouvez desirer ce qu'il desire : mais nous faisons ordinairement par une douce & secrète impulsion , ce que nous desirons de nous-mêmes ; & c'est ce qui doit nous rendre plus attentifs , & plus appliqués à toujours agir par la consideration de ce qu'il veut.

Mais pour cela , Madame , ne vous assujettissez pas à la Conduite de ces Directeurs , qui vous font entrer en certaines délicatesses de Spiritualité , que vous n'entendez point , & qu'ils n'entendent pas le plus souvent. Les Volontés de Dieu ne sont pas si cachées , qu'elles ne se découvrent à ceux qui les veulent suivre : Presque en toutes , vous aurez moins besoin de Lumiere que de Soumission. Celles qui ont du rapport avec nos desirs , sont nettement entendues , & agreablement suivies : celles qui choquent nos Inclinations , s'expliquent assez ; mais la Nature y répugne , & l'Ame indocile se défend de leur impression.

Je traite avec vous plus sérieusement que je n'avois pensé , & pour finir plus salutairement encore , je desirerois deux choses de vous , dans la Devotion nouvelle où vous vous engagez presentement. La premiere est , que vous preniez garde de ne porter pas à Dieu vôtre Amour , comme une Passion inutile à qui vous voulez donner de l'occupation. La seconde , que vous ne déguisiez jamais vos Animosités ; sous une apparence de Zèle ; & ne persecutiez pas ceux à qui vous voulez du mal , sous un faux prétexte de Pieté.





E L E G I E
S U R
LA MORT DU DUC
D E

C A N D A L E *.

On fait parler Madame la Comtesse
d'Olonne.

Silence , cher *Damon* : laisse une misérable
En l'état où l'a mise un Sort si déplorable.
Eh ! quel plaisir prens-tu , cruel , à me troubler ,
En me parlant d'un mal que tu fais redoubler ?
Cherche pour me combattre encore d'autres ar-
mes ,
Je ferai disputer mes soupirs & mes larmes :
Je veux , mon cher *Damon* , confondre tes
Discours ,
Avec des Pleurs secrets que je répans toujours.

Que

* *Mr. le Duc de Candale mourut à Lion en 1658.
âgé de 27. ans. On se rend qu'une Galanterie,
qu'il eût avec une Dame Célèbre dans ce tems-là
par sa Beauté , & depuis par sa Mort Tragique,
le jetta dans une Fièvre , dont il mourut.*

Que s'il faut malgré moi pousser quelque parole,
Et répondre à celui dont le soin me console ;
Pour te faire sentir combien tu me fais tort ;
Je dirai seulement : *Damon* ; *Lisis* est mort.
Lisis ne fera plus les douceurs de ma Vie ;
Lisis est dans le Ciel ; & toute son envie ,
Au milieu des Plaisirs qui régner en ces lieux ,
N'est que de me revoir à la honte des Dieux ;
Là , toutes leurs Grandeurs , là toutes leurs Dé-
lices
Ne lui sont loin de moi qu'horreur , gênes ,
supplices ,
Astres toujours brillans , éternelle clarté ,
Séjour plein de repos & de félicité.
Helas ! n'est-il pas vrai que *Lisis* à toute heure
Vous déteste , ou se plaint qu'après lui je de-
meure ?
Où *Lisis* ne voit rien des merveilles des Cieux ,
En ne me voyant pas , qu'il ne trouve odieux ;
Cher Esprit , cher *Lisis* , qu'en vain ici j'appelle ,
Tu connois bien aussi que je te suis fidèle :
Tu connois mes ennuis , tu connois la pitié
Que me fournit sans cesse une triste Amitié.
La Voix ne me sert plus qu'à former une plainte ,
Dont les Cœurs les plus durs pourroient sentir
l'atteinte ;
Et cessant de parler je ér mets à mes pleurs
Le soin de faire voir l'excès de mes Douleurs.

Dans

Dans un lieu frequenté , dans un lieu solitaire ;
 Le plus aimable objet ne fait que me déplaire ;
 Insensible toujours aux clartés du Soleil ,
 Plus insensible encore aux douceurs du sommeil.
 Destins dont la rigueur m'est toujours si fatale ,
 Rompez-vous pour moi seule une Loi generale ?
 Cruels ! permettez-vous qu'à la faveur des nuits
 Toute chose s'endorme , excepté mes ennuis ?
 C'est alors que je sens de plus vives allarmes :
 Mes Yeux y sont ouverts pour répandre des lar-
 mes ;
 Ma Bouche qui s'entend avec mes déplaisirs ,
 Laisse toujours passage à de tristes Soupirs :
 Mon Esprit embrouillé se forme à son dommage
 De confuses vapeurs une effroyable Image ,
 Qui troublant mon repos avec beaucoup d'effort ,
 M'éveille & me fait dire : Helas ! *Lisis est mort.*
 O vous qui m'affligez , triste & fidèle Idée !
 Vous ferez dans mon Cœur bien cherement gar-
 dée :
 Venez avec les attraits d'un si parfait Amant ,
 Venez avec l'horreur du pâle Monument ;
 Venez à moi funeste , ou venez agreable ,
 Representant *Lisis* vous me ferez aimable ?
 Et puis qu'il ne vit plus qu'en mes seules Dou-
 leurs ,
 J'aurai , j'aurai pour lui des Soupirs & des
 Pleurs ;

Non

de Mr. de Saint Evremond. 195

Mon Cœur qui fut toujours si sensible à ses
charmes ,

Gardera pour jamais le sujet de mes larmes.



A

Monsieur le Chevalier

D E

GRAMMONT.

IL n'est qu'un Chevalier au Monde :

Et que ceux de la Table Ronde ,

Que les plus fameux aux Tournois ,

Aux Aventures , aux Exploits ,

Me pardonnent , si je les quitte

Pour chanter un nouveau merite.

C'est celui qu'on vit à la Cour

Jadis si Galant sans Amour ;

Le même qui fût à *Bruxelles* ,

Comme ici plaire aux Demoiselles ,

Gagner tout l'Argent des Maris ,

Et puis revenir à *Paris* ,

Ayant couru toute la terre ,

Dans le Jeu , l'Amour & la Guerre.

Tome I.

I

Info

194 *Les veritables Oeuvres*

Insolent en prosperité ,
 Fort courtois en necessité ;
 L'Ame en fortune liberale ,
 Aux Creanciers pas trop loyale ;
 Qui n'a changé , ni changera ;
 Et seul au Monde qu'on verra ,
 Soutenir la blanche Vieillesse.
 Comme il a passé la Jeunesse.

Rare merveille de nos jours ,
 N'étoient vos trop longues Amours ;
 N'étoit la sincere tendresse
 Dont vous aimez vôtre Princesse ;
 N'étoit qu'ici les beaux desirs
 Vous font pousser de vrais Soupirs ;
 Et qu'enfin vous quittez pour elle
 Vôtre merite d'infidèle ;
 Cher & parfait Original ,
 Vous n'auriez jamais eu d'égal.

Il est des Héros pour la Guerre ,
 Mille grands Hommes sur la terre ;
 Mais au sens de *Saint Evremond* ;
 Rien qu'un Chevalier de *Grammont* ;
 Et jamais ne sera de Vie
 Plus admirée & moins suivie.



LETTRE



LETTRE

A

MONSIEUR LE MARQUIS

DE

CREQUI,

*Sur la Paix des Pirenées *.*

JE voudrois bien pouvoir satisfaire vôtre Curiosité , tant sur les veritables motifs de la Paix que sur tout ce qui s'est passé à la conference ; mais à vous dire la verité , vous deviez vous adresser aux Confidens particuliers de son Eminence , qu'une longue & familiere Conversation avoit pleinement instruits de ses Secrets. Pour moi , qui n'ai été qu'un simple Spectateur , je ne vous puis donner que des Conjectures & des lumieres incertaines , que je dois à ma seule Penetration.

I 2

Telles

* Cette Lettre causa la Disgrace de Mr. de Saint Evremond ; comme on l'a dit dans la Préface.

Telles qu'elles sont , je vous les expose volontiers ; & vous demande pour toute grace , que les Louanges de Mr. le Cardinal *Mazarin* ne vous soient pas suspectes d'Adulation. Le bien que j'en dis , est un Bien sincere , qui n'est attiré par l'esperance des Graces , ni produit par la gratitude des Bien-faits.

Comme le plus grand merite du Chrétien est de pardonner à ses Ennemis , & que le châtiment de ceux qu'on aime , est l'effet de l'Amitié la plus tendre ; Mr. le Cardinal a pardonné aux *Espagnols* pour châtier les *François*. En effet , les *Espagnols* humiliés par tant de Disgraces , abbatus par tant de Pertes , devoient attirer sa compassion & sa charité ; & les *François* , devenus insolens par les avantages de la Guerre , meritoient d'éprouver les rigueurs salutaires de la Paix. Il souvenoît à son Eminence du beau Mot de ce *Castillan* qui étrangla *Don Carlos* par l'ordre de *Philippes II. Cailla* , *Cail-la* , *Sennor Don Carlos* ; *todo lo que se haze es por su bien* ; & touché d'une si amoureuse punition , quand elle a pris le bien des particuliers , après avoir épuisé les sources publiques , elle a étouffé nos gemissemens & réprimé nos murmures , en nous disant paternellement :
Cailla ,

Cailla , cailla , Sennor Frances ; todo lo que se haze es por su bien.

Je croirois assez que des Considerations politiques ont été mêlées avec une Conduite chrétienne , dans la douceur , & la bonté qu'a eu Mr. le Cardinal pour les *Espagnols*. *Auguste* qui voulut donner des Bornes à l'Empire , & lui laisser en mourant une Grandeur juste & mesurée , pourroit bien lui avoir servi d'exemple dans la Moderation de sa Paix.

Il a jugé que la *France* se conserveroit mieux unie comme elle est , & ramassée pour ainsi dire en elle-même , que dans une plus vaste étendue ; & ce fut une prudence dont peu de Ministres sont capables , de songer à couvrir nôtre Frontiere , quand la Conquête des *Pais-bas* étoit pleinement entre ses mains.

Qui ne fait que la destruction de *Carthage* fut celle de la République Romaine ? Tant que *Rome* eut l'opposition de sa Rivale , ce ne fut chez elle que Vertu , Discipline , Obéissance : Si-tôt qu'elle n'eut plus d'Ennemis au dehors , elle s'en fit au dedans ; & eut tout à craindre d'elle-même , quand elle n'eut rien à apprehender des Etrangers.

Son Eminence plus sage que les *Scipions* , n'a eu garde de nous laisser tom-

ber dans cet inconvenient-là ; & profitant de la faute de ses Peres , elle a conservé l'*Espagne* à la *France* pour l'exercice de ses Vertus , & le maintient éternel de son Empire.

Quelle difference , Monsieur , d'une Sagacité si profonde au Dérèglement du Cardinal de Richelieu ! Il me semble que je voi cette Ame immodérée ne se contenter ni de la *Flandre* , ni du *Milanez* ; mais dans une conjecture qu'on n'avoit pas eüe depuis *Charles-Quint* , envoyer sept ou huit Millions à *Francfort* , & faire marcher une grande Armée sur les bords du *Rhein* , pour venger notre Nation en la personne de *Louis XIV.* de l'affront qu'elle reçût autrefois en celle de *François I.* Je lui voi prendre de nouvelles Liaisons avec le *Portugal* après la Défaite de *Don Luis* ; je lui voi joindre nos forces à celles de ce Royaume , pour chasser le Roi Catholique de *Madrid* , sans aucun Respect d'une Personne Sacrée & inviolable.

Cependant il étoit d'un Chrétien de pardonner à ses Ennemis ; il étoit généreux de ne pousser pas sa Victoire jusqu'à la ruine d'une si belle Monarchie ; Il étoit politique de n'étendre pas tant nos Frontières , que le soin des choses éloignées nous

nous fît negliger celles qui sont naturellement à nous.

J'entens les envieux de Son Eminence, qui n'osant se prendre directement à la Paix, condamnent la maniere dont on l'a faite; attaquent la Suspension, & cet engagement trop facile des Conferences, où tous les Articles d'une Paix ratifiée ont été changés.

Il est bien vrai que Mr. de *Turenne* n'oublia rien pour dissuader cette Suspension; mais il ne consideroit pas le veritable motif d'un Abouchement si glorieux; & tandis que ce grand General rouloit dans sa tête le Triomphe de la *Flandre*, il ignoroit celui que s'étoit proposé Mr. le Cardinal, dans un Combat d'intelligence & de raison.

En effet, il n'a rien désiré plus fortement que de faire voir à toute l'*Europe* la superiorité de son Génie; & il n'a point été trompé dans son opinion. Car il s'est toujours rendu maître de l'Entendement de *Don Luis*, qui reconnoissoit de bonne foi l'ascendant de son Esprit, & l'avantage de ses Lumieres; mais il arrivoit par malheur que la Volonté trop opiniâtre de celui-ci devenoit maîtresse à la fin des Résolutions de celui-là. Ainsi l'*Espagnol* emportoit gros-

fierement ; & sans raison , des choses que l'*Italien* disputoit spirituellement & avec justice. Ce n'est pas que l'Opiniâtreté de *Don Luis* lui ait toujours réussi ; & quand il se vante de l'abandonnement du *Portugal* , & du rétablissement de Monsieur le Prince ; nous pouvons lui alleguer sa simplicité dans les Munitions qu'il nous a laissées , & l'ignorance du calcul dans l'évaluation des cinq cens mille Ecus que l'on a donnés à la Reine.

En tout cas , Son Eminence peut se flatter secrettement de n'avoir pas fait des pas inutiles ; l'*Alsace* , les Biens d'*Italie* , l'Abbaye de *Saint Vaste* , peuvent le consoler de la peine qu'il a prise ; au lieu que le chimerique *Don Luis* , qui s'est amusé à l'Intérêt general , a tiré toute la Dépense qu'il a faite de son propre fonds.

En vain il a paru fier dans le plus mauvais état de leurs affaires , pour en avouer la foiblesse ; si-tôt que la Paix fut signée ; *Allons* , dit-il , *Messieurs* , *allons rendre grâces à Dieu ; nous étions perdus , l'Espagne est sauvée.*

Son Eminence ne fait pas grand cas de ce beau Dit , qui sent le vieux Citoyen de *Lacedemone* ; tenant ces exultations du

du Salut de la Patrie , pour un véritable sentiment de Republicain. Elle pense judicieusement que toute Paix est bonne, quand par elle on met à couvert des Millions qui se consommoient de nécessité dans la continuation de la Guerre. Que le bon-homme *Don Luis* n'ait eu pour but que le service de son Maître , & l'utilité du Public ; la Maxime de Mr. le Cardinal est , que le *Ministre doit être moins à l'Etat , que l'Etat au Ministre* : & dans cette pensée , pour peu que Dieu lui donne de jours , il fera son propre Bien de celui de tout le Royaume.

J'ai pitié de ces Discoureurs , qui lui reprochent d'avoir fait la Paix quand nous allions tout conquérir. Il me semble avoir appuyé suffisamment sa Moderation ; je puis encore alleguer pour sa Justification , des raisons qu'il nous a souvent données.

„ Les *François* , dit-il , portent tous
„ jours leurs Vûës au dehors , sans regarder
„ jamais au dedans ; & dissipés sur les
„ Affaires d'autrui , ils ne font point de
„ réflexions sur les leurs.

„ Ils allegueront qu'après la Bataille
„ de *Dunkerque* , & la défaite du Prince
„ de *Ligne* ; qu'après la reddition d'une
„ partie des Villes , & dans l'étonne-

„ ment des autres , la *Flandre* ne pou-
 „ voit plus subsister ; que les affaires
 „ des *Espagnols* n'alloient guères mieux
 „ dans le *Milanez* ; que la défaite de
 „ *Don Luis* avoit rempli de conster-
 „ nation toutes les *Espagnes* épuisées
 „ d'Hommes & d'Argent ; & pour par-
 „ ler en termes de Medecin , que le siege
 „ de la Chaleur n'étoit pas moins atta-
 „ qué que les parties ; mais ils ne diront
 „ pas que le Cardinal de *Retz* avoit fait
 „ un Voyage en *Flandre* , d'où il étoit
 „ sorti si secrètement , qu'on n'avoit ja-
 „ mais pû découvrir le lieu de sa Retrai-
 „ te.

„ Ils taïront malicieusement qu'*An-
 „ nery* , ce premier mobile des Assem-
 „ blées , alloit & venoit de nuit chez les
 „ Gentilshommes du *Vexin* ; qu'on avoit
 „ rencontré proche de *Hêdin* , *Crequi-
 „ Bernieuille* ; que *Gratot* le *Montresor*
 „ des Provinces , avoit tenu à *Coutance*
 „ force Discours politiques sur le Bien
 „ public.

„ Ils taïront que *Bonneson* armoit les
 „ Sabottiers de *Sologne* , & donnoit de la
 „ chaleur à ce dangereux Parti qui se for-
 „ moit contre l'Etat. „

Il y avoit quelque chose de plus pres-
 „ sant encore dont la seule Conscience de
 Mr.

Mr. le Cardinal pourroit rendre témoignage. Quelle gêne à un grand Ministre, Maître absolu de la Cour, de voir trois Gouverneurs qu'il avoit fait, tirer des sommes prodigieuses de la *Flandre*, sans conter avec lui ! Du temperament genereux qu'est son Eminence, elle eut mieux aimé donner *Corbie*, *Peronne* & *Saint-Quentin* aux Ennemis, que de souffrir plus long-tems les Contributions d'*Arras*, de *Bethune*, & de la *Bassée*.

Il faudroit entrer dans son Ame, pour bien connoître le déplaisir qu'elle a eu de s'être trompée sur *Saint-Venant*; quand le dessein d'en tirer un Million, est devenu à rien entre les mains de la *Haye*.

Oudenarde, *Tyre*, & *Menin*, entretenoient véritablement un grand Corps; mais à peine y avoit-il au delà, dequoi enrichir le Seigneur *Lange*. Je passe outre, & pose que la *Flandre* se fut rendue tout-à-fait à nous; il eut fallu conserver ses Privileges, & se contenter d'un miserable Centième.

Non, non, Monsieur, des Titres, des Seigneuries, ne satisfont pas un Ministre si solide. Ce qui s'appelle une véritable Conquête pour lui, c'est l'acqui-

sition réelle de nouveaux Deniers ; & à son avis réduire les Gouverneurs , casser des Troupes , retrancher toutes les Dépenses , & ne diminuer aucune Levées , c'est proprement *conquerir* ; c'est gagner en effet un nouveau Royaume. Avec cela , j'ose dire qu'il laissera volontiers à l'*Espagne* tous ses Etats , & promettra religieusement de ne la point troubler dans la Guerre de *Portugal*. De toutes les possessions du Roi d'*Espagne* , les seules *Indes* lui font quelque envie ; mais il se console , de ce que les *Espagnols* en ont les soins , & qu'il aura toujours la meilleure partie de leur Flotte.

Voilà ; Monsieur , le Mystere de nos Conférences ; & voilà ce qui s'est passé de plus secret dans le Cœur de Mr. le Cardinal.

Si vous voulez que je vous dise sérieusement les mêmes Verités sous un autre tour , vous saurez qu'il n'y avoit plus de Monarchie *Espagnole* dans la Continuation de la Guerre ; encore l'eussions-nous fort affoiblie par la Paix , si Mr. le Cardinal ne l'eut voulu traiter lui-même , sans la participation de personne. Il est certain qu'il n'a jamais compris la Foiblesse & la Necessité des Ennemis ,

nemis , au point qu'elles étoient : & la Conversation que Mr. de Turenne eut avec lui sur ce sujet , lui parut le discours d'un General intéressé , qui vouloit éloigner la Paix , pour se maintenir dans la Guerre.

L'ancienne Réputation des *Espagnols* lui convroit leur misere presente ; ne pouvant s'imaginer qu'une Nation si redoutable autrefois pût être si proche de sa ruine. L'*Espagne* , l'*Italie* , l'*Allemagne* , les *Pays-bas* , qui n'étoient quasi plus que des Noms , lui donnoient toujours une grande idée de leur vieille Puissance : il ne considéra pas assez l'état où nous étions , pour considérer trop celui où nos Ennemis avoient été.

La Vertu de Mr. le Prince dénué des Moyens nécessaires pour agir ; l'image du Cardinal de *Retz* caché miserablement pour la sûreté de sa vie , rappelloient dans son esprit les Desordres passés , & lui faisoient apprehender des Révolutions nouvelles. Il concevoit en trois Gentils-hommes de *Normandie* vagabonds ; en de pauvre Payfans de *Sologne* desesperés , toute la Noblesse soulevée , & la Révolte de tous les Peuples. Tout le monde , à son avis , l'attaquoit ; parce qu'il se sentoit odieux à tout le Monde.

Comme

Comme il y avoit en lui un mélange de sentimens differens , il faut considerer le motif de l'Intérêt , après celui de la crainte. Rien ne le gênoit si fort , que la dépense inévitable de la Guerre , & il aspirait à se voir maître de tous les Deniers , sans être nécessité de les employer à aucun usage. Alors il croyoit les Finances purement siennes , ce qui a été véritablement un des principaux sujets de la Paix. L'indépendance des Gouverneurs a paru l'une de ses plus fortes raisons ; & il contoit toujours avec les Villes que nous laissoient les *Espagnols* , celles qui rentreroient au pouvoir du Roi. Mais à parler sainement , les grandes Contributions irritoient son Avidité ; & comme il ne lui étoit pas possible de les partager avec les Gouverneurs , il se faisoit un plaisir de leur voir perdre ce qu'il ne pouvoit pas avoir.

Il y a apparence que la dernière Campagne de Mr. de *Turenne* lui a donné quelque secrète Jalousie ; particulièrement ces heureux Succès , où sa vanité ne pouvoit s'intéresser , comme elle avoit fait ridiculement à la Bataille de *Dunkerque* : un si grand bonheur lui donna , sans doute , la pensée de négocier , l'ayant toujours eue dans les événemens favorables ;

rables ; pour faire connoître aux Généraux l'incertitude de leur condition , & les tenir au milieu de tous leurs progrès , dans la même dépendance.

Il craignoit de plus , qu'incommodé de Goutte , de Gravelle , & par conséquent moins en état de suivre le Roi ; on ne vint à se passer aisément de lui dans la Campagne. Le souvenir des derniers Exploits lui en faisoit apprehender de nouveaux ; & pour se délivrer d'inquiétude , il aima mieux finir la Guerre par une Paix toute de lui , que de voir faire Conquête sur Conquête , où il n'auroit point de part.

D'ailleurs , il commençoit à se lasser de tous les maux qu'il avoit fait souffrir à Mr. le Prince : sa Haine s'étant enfin épuisée , il s'appriivoisoit à l'imagination de son Retour , & se flattoit même quelquefois du plaisir qu'il auroit de le voir abandonné des *Espagnols* , & humilié devant lui. Il pensoit trouver à la Conférence une Soumission generale , & faire là comme bon lui sembleroit le Destin de tous les Peuples : mais *Don Luis* , qui fut souple pour l'attirer , devint fier si-tôt qu'il le vit entre ses mains ; & voulut regagner dans la hauteur du Traité , la réputation qu'il avoit perdue dans la

la foiblesse de la Guerre. Et certes, c'est une chose assez remarquable, que les Grands d'*Espagne* qu'on nous dépeignoit si fiers, ayent reconnu la superiorité de nôtre Nation, par des déferences aux *François*, qui sentoient moins la civilité, que l'assujettissement; & que Mr. le Cardinal qui seul avoit l'honneur & les Droits de la *France* à soutenir, ait trouvé moyen, avec la force & la Raison, de se faire un Maître. Il pouvoit tout ce qu'il auroit voulu fortement; mais pour avoir pris le parti de la persuasion, & avoir laissé prendre à *Don Luis* celui de l'Autorité, les *Espagnols* ont fait la Paix comme s'ils avoient été en nôtre place; & nous avons reçu les Conditions, comme si nous avions été en la leur. Je fus de quelqu'un d'eux, que Mr. de *Lionne* leur eût été d'une humeur fort épineuse; si son Supérieur n'eût levé tous les obstacles qui traversoient la Conclusion.

Cette grande facilité m'a fait faire réflexion sur le different procédé des deux Ministres; & j'ai trouvé qu'aux affaires particulieres Mr. le Cardinal étoit plein de difficultés, de dissimulations, d'artifices, avec ses meilleurs Amis: dans les Traités publics, avec nos Ennemis même, confiant, sincere, homme de parole; comme

comme s'il eût voulu se justifier aux Etrangers de la Réputation où il étoit parmi nous , & rejeter les Vices de son Naturel sur les Défauts de nôtre Nation. Pour *Don Luis* , de l'Honnêteté avec les Particuliers ; de la Franchise avec ses Amis ; de la Bonté pour ses Créatures : dans les Affaires generales , un Dessein de tromper assez profond sous des apparences grossieres , & peu de bonne foi en effet sous l'opinion d'une Probité établie.

De St. Jean de Luz le... de Novembre 1659.



JUGEMENT SUR LES SCIENCES.

Où peut s'appliquer un Honnête-homme.

Vous me demandez mon opinion sur les Sciences où peut s'appliquer un Honnête-homme : je vous le dirai de bonne foi , sans prétendre que personne y doive assujettir son Jugement. Je n'ai
jamais

jamais eu de grands attachemens à la Lecture ; si j'y employe quelques heures, ce sont les plus inutiles, sans dessein, sans ordre, quand je ne puis avoir la Conversation des Honnêtes-gens, & que je me trouve éloigné du commerce des Plaisirs. Ne vous imaginez donc pas que je vous parle profondément des choses que je n'ai étudiées qu'en passant, & sur lesquelles j'ai fait seulement de legeres Reflexions.

La *Theologie* me semble fort considerable, comme une Science qui regarde le Salut : mais à mon avis, elle devient trop commune ; & il est ridicule que les Femmes mêmes osent agiter des Questions, qu'on devoit traiter avec beaucoup de mystere & de secret. Ce seroit assez pour nous d'avoir de la docilité & de la soumission. Laissons cette Doctrine toute entiere à nos Superieurs, & suivons avec respect ceux qui ont le soin de nous conduire. Ce n'est pas que nos Docteurs ne soient les premiers à ruiner cette deference ; & qu'ils ne contribuent à donner des Curiosités qui menent insensiblement à l'Erreur : il n'y a rien de si bien établi chez les Nations, qu'ils ne soumettent à l'extravagance du Raisonnement. On brûle un Homme assez malheureux

heureux pour ne croire pas un DIEU, & cependant on demande publiquement dans les Ecoles, *s'il y en a un*. Par-là vous ébranlez les Esprits foibles, vous jetez le soupçon dans les défiants : par-là vous armez les furieux, & leur permettez de chercher des Raisons pernicieuses, dont ils combattent leurs propres Sentimens, & les véritables impressions de la Nature.

Hobbes le plus grand Génie d'Angleterre depuis *Bacon*, ne sauroit souffrir qu'*Aristote* ait tant de crédit dans la Theologie : il se prend à ses subtilités de la Division de l'Eglise.

C'est peut-être par ces sortes de Raisonnemens, que les Theologiens ne sont pas quelquefois les plus Dociles ; d'où est venu le Proverbe, que *le Medecin & le Theologal croient rarement aux Remedes & à la Religion*. Je n'en dirai pas davantage ; je souhaiterois seulement, que nos Docteurs traitassent les matieres de Religion avec plus de retenue, & que ceux qui doivent y être assujettis, eussent moins de curiosité.

Comme la *Philosophie*, laisse plus de Liberté à l'Esprit, je l'ai cultivée un peu davantage. Dans ce tems où l'Entendement s'ouvre aux Connoissances, j'eus

un

un desir curieux de comprendre la Nature des choses ; & la présomption me persuada bien-tôt que je l'avois connue : la moindre Preuve me sembloit une certitude ; une Vrai-semblance m'étoit une vérité ; & je ne vous saurois dire avec quel mépris je regardois ceux que je croyois ignorer ce que je pensois bien savoir. A la fin , quand l'âge & l'expérience , qui malheureusement ne vient qu'avec lui , m'eurent fait faire de sérieuses Reflexions , je commençai à me défaire d'une Science toujours contestée , & sur laquelle les plus grands Hommes avoient eu de differens Sentimens. Je savois par le consentement universel des Nations , que *Platon* , *Aristote* , *Zénon* , *Epicure* avoient été les lumieres de leur Siècle ; cependant on ne voyoit rien de si contraire que leurs Opinions. Trois mille ans après , je les trouvois également disputées : des partisans de tous les côtés ; de certitude , & de sûreté nulle part. Au milieu de ces Méditations qui me desabusoient insensiblement , j'eus la curiosité de voir *Gassendi* le plus éclairé des Philosophes , & le moins présomptueux. Après de longs Entretiens , où il me fit voir tout ce que peut inspirer la Raison , il se plaignit , que la Nature
„ eut

Je eût donné tant d'étendue à la Curiosité ,
& des bornes si étroites à la Connois-
sance ; qu'il ne le disoit point pour mor-
tifier la Présomption des autres , ou par
une fausse Humilité de soi-même , qui
sent tout-à-fait l'Hipocrisie ; que peut-
être il n'ignoroit pas ce que l'on pouvoit
penser sur beaucoup de choses , mais de
bien connoître les moindres , qu'il n'o-
soit s'en assurer. , Alors une Science qui
m'étoit déjà suspecte , me parut trop vaine
pour m'y assujettir plus long-tems : je
rompis tout commerce avec elle , & com-
mençai d'admirer comme il étoit possible
à un homme sage de passer sa vie à des
Recherches inutiles.

Les *Mathématiques* , à la vérité , ont
beaucoup plus de certitude ; mais quand
je songe aux profondes Méditations qu'el-
les exigent : comme elles vous tirent de
l'action , & des plaisirs pour vous occu-
per tout entier ; les Démonstrations me
semblent bien chères , & il faut être fort
amoureux d'une Vérité pour la chercher
à ce prix-là. Vous me direz que nous
avons peu de commodités dans la Vie ,
peu d'embellissemens dont nous ne leur
soyons obligés. Je vous l'avouërai ingé-
nûment : il n'y a point de loüanges que
je ne donne aux grands Mathématiciens ,
pour-

pourvû que je ne le sois pas. J'admire leurs inventions , & les Ouvrages qu'ils produisent : mais je pense que c'est assez aux personnes de bon-sens de les savoir bien employer ; car à parler sagement , nous avons plus d'intérêt à jouir du Monde qu'à le connoître.

Je ne trouve point de Sciences qui touchent particulièrement les Honnêtes-gens , que la *Morale* , la *Politique* , & la connoissance des *Belles-Lettres*.

La premiere regarde la Raison , la seconde la Societé , la troisiéme la Conversation. L'une vous apprend à gouverner vos passions ; par l'autre , vous vous instruisez des Affaires de l'Etat , & réglez votre conduite dans la Fortune : la derniere polit l'Esprit , inspire la délicatesse & l'agrément.

Les gens de qualité chez les Anciens , avoient un soin particulier de s'instruire de toutes ces choses. Chacun fait que la *Grece* a donné au Monde les plus grands Philosophes , & les plus grands Législateurs ; & on ne sauroit nier que les autres Nations n'aient tiré d'elle toute la Politesse qu'elles ont eüe.

Rome a eu des commencemens rudes & sauvages ; & cette Vertu farouche qui ne pardonnoit pas à ses Enfans , fut avan-

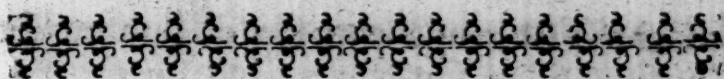
avantageuse à la République pour se former. Comme les Esprits se rendirent plus raisonnables , ils trouverent moyen d'accommoder les mouvemens de la Nature , avec l'amour de la Patrie : à la fin, ils joignirent les graces & l'ornement à la Justice & à la Raison. On a donc vû dans les derniers tems qu'il n'y avoit personne de consideration , qui ne fut attaché à quelque Secte de Philosophie; non pas à dessein de comprendre les Principes & la Nature des choses , mais pour se fortifier l'Esprit par l'étude de la Sagesse.

Touchant la *Politique* , il n'est pas croyable combien les *Romains* s'instruisoient de bonne heure de tous les intérêts de l'Etat , comme ils s'appliquoient à la connoissance de la Police & des Loix, jusqu'à se rendre capables des affaires de la Paix & de la Guerre ; sans expérience.

Les moins curieux savent de quelle sorte ils étoient touchés des *Belles-Lettres* : il est certain qu'on voyoit peu de Grands à *Rome* qui n'eussent chez eux quelques *Grecs* spirituels , pour s'entretenir des choses qui regardent l'agrément. Parmi cent exemples que je pourrois apporter , je me contenterai de celui

lui de *César* ; & ce sera assez faire pour mon Opinion que de l'appuyer de son Autorité.

De toutes les Sectes qui étoient alors en réputation , il choisit celle d'*Epicure* ; comme la plus douce , & la conforme à son naturel & à ses plaisirs. Car il y avoit de deux sortes d'*Epicuriens* : les uns , philosophans à l'ombre , & cachans leur vie selon le Precepte ; les autres , qui ne pouvant approuver l'austerité des Philosophes, se laissoient aller à des Opinions plus naturelles. De ces derniers ont été la plupart des Honnêtes-gens de ce tems-là , qui savoient séparer la personne du Magistrat ; & donner leurs soins à la République en telle sorte , qu'il leur en restoit , & pour leurs Amis & pour eux-mêmes. Il seroit inutile de vous expliquer la Connoissance qu'avoit *César* des affaires de l'Etat , non plus que la Politesse & la netteté de son Esprit ; je vous dirai seulement qu'il pouvoit disputer de l'Eloquence avec *Cicéron* ; & s'il n'en affecta pas la Réputation , personne ne sauroit nier qu'il n'écrivît & ne parlât beaucoup plus en homme de qualité que cet Orateur.



JUGEMENT SUR CÉSAR, ET SUR ALEXANDRE.

C'Est un Consentement presque universel, qu'*Alexandre & César* ont été les plus Grands-hommes du Monde; & tous ceux qui se sont mêlés d'en juger, ont crû faire assez pour les Conquerans qui sont venus après eux, de trouver quelque rapport entre leur Réputation & leur Gloire. *Plutarque*, après avoir examiné leur Naturel, leurs Actions, leur Fortune, nous laisse la liberté de décider, qu'il n'a osé prendre. *Montagne* plus hardi se déclare pour le premier; & depuis que les Versions de *Vaugelas* & d'*Ablancourt* ont fait ces Héros de toutes nos Conversations,

Tome I.

K cha-

¶ *Vaugelas* a traduit la Vie d'*Alexandre* écrite par *Quint-Curse*; & d'*Ablancourt* les Commentaires de *César*.

chacun s'est rendu partisan de l'un ou de l'autre , selon son inclination ou sa fantaisie. Pour moi qui ai peut-être examiné leur Vie avec autant de curiosité que personne , je ne me donnerai pourtant pas l'autorité d'en juger absolument. Mais puisque vous ne voulez pas me dispenser de vous dire ce que j'en pense , vous aurez quelques observations que j'ai faites sur le raport & la difference que j'y trouve.

Tous deux ont eu l'avantage des grandes Naissances. *Alexandre* , fils d'un Roy considerable ; *César* , d'une des premières Maisons de cette République , dont les Citoyens s'estimoient plus que les Rois. Il semble que les Dieux ayent voulu donner à connoître la grandeur future d'*Alexandre* par le Songe d'*Olimpius* , & par quelques autres présages , ses inclinations relevées dès son enfance ; Ses larmes jalouses de la gloire de son Pere ; le jugement de *Philippe* qui le croyoit digne d'un plus grand Royaume que le sien , appuyerent l'avertissement des Dieux. Plusieurs choses de cette nature n'ont pas été moins remarquables en *César*. *Sylla* trouvoit en lui , tout jeune qu'il étoit , plusieurs *Marins*. *César* songea qu'il avoit couché avec sa Mere,

Mere ; & les Devins expliquèrent que la Terre, Mere commune des Hommes, se verroit soumise à sa Puissance. On le vit pleurer en regardant la Statuë d'*Alexandre*, de n'avoir encore rien fait à un âge où ce Conquerant s'étoit rendu Maître de l'Univers.

L'amour des Lettres leur fut une passion commune ; mais *Alexandre* ambitieux par tout, étoit piqué d'une jalousie de superiorité en les Etudes, & avoit pour but principal dans les Sciences, d'être plus Scavant que les autres. Aussi voit-on qu'il se plaignit d'*Aristote*, d'avoir publié des Connoissances secretes, qui ne devoient être que pour lui seulement ; & il avouë qu'il n'aspire pas moins à s'élever au dessus des hommes par les Lettres, que par les Armes. Comme il avoit l'Esprit curieux & passionné, il se plût à la Découvertes des choses cachées, & fut touché particulièrement de la Poësie.

Il n'y a personne à qui la passion qu'il avoit pour *Homere* ne soit connue, & qui ne sache qu'en faveur de *Pindare*, les Maisons de ses descendans furent conservées dans la ruine de *Thebes*, & la désolation generale de ses Citoyens.

L'Esprit de *César* un peu moins vaste,

ramena les Sciences à son usage ; & il semble n'avoir aimé les Lettres que pour son utilité. Dans la Philosophie d'*Epicure* , qu'il préfera à toutes les autres , il s'attacha principalement à ce qui regarde l'Homme. Mais il paroît que l'Eloquence eut ses premiers soins , sachant qu'elle étoit nécessaire dans la République pour arriver aux plus grandes choses. Il harangua aux *Rostres* * à la Mort de sa Tante *Julia* avec beaucoup d'applaudissement ; il accusa *Dolabella* , & fit ensuite cette Oraison si adroite & si délicate pour sauver la vie aux Prisonniers de la Conjuración de *Catilina*.

Il ne nous reste rien qu'on puisse dire sûrement être d'*Alexandre* , que certains Dits spirituels d'un tour admirable , qui nous laissent une impression égale de la Grandeur de son Ame , & de la Vivacité de son Esprit.

Mais la plus grande différence que je trouve dans leurs Sentimens , est sur le sujet de la Religion. *Alexandre* fut dévot jusqu'à la superstition , se laissant posséder par les Devins & par les Oracles : Ce qu'on peut attribuer , outre son naturel , à la Lecture ordinaire des Poètes , qui donnoient aux hommes la crainte des Dieux ,

† La Tribune aux Harangues.

Dieux, & composoient toute la Theologie de ces tems-là. Quant à César, soit par son Temperament, soit pour avoir suivi les Opinions d'Epicure; il est certain qu'il passa dans l'autre extrémité, n'attendit rien des Dieux en cette vie, & se mit peu en peine de ce qui devoit arriver en l'autre. Lucain le represente au Siege de Marseille, la hache à la main dans un Bois sacré, où donnant les premiers coups, il incitoit les Soldats, saisis d'une secrette horreur de Religion, par des Paroles assez impies †. Saluste lui fait dire que la Mort est la Fin de tous les maux; qu'au de-là il ne reste ni souci ni sentiment pour la joye ¶.

Mais comme les Hommes quelques grands qu'ils soient, comparés les uns aux autres, sont toujours foibles, defectueux, contraires à eux-mêmes, sujets à l'erreur ou à l'ignorance; César fut troublé d'un Songe qui lui prédisoit l'Empire,

K 3 &

† *Fam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam,
Credite me fecisse nefas : tunc paruit omnis
Imperiis non sublato securâ pavore
Turba, sed expensâ Superorum, & Caesaris irâ.*

Lucan. Belli Civilis, Lib. III.

¶ In luctu atque miseriis Mortem ærumnarum requiem, non cruciatum esse; eam cuncta mortaliū mala dissolvere; ultra neque curæ neque gaudio locum esse. Sallust. de Conj. Cat.

& se mocqua de celui de sa Femme , qui l'avertissoit de sa mort. Sa vie répondit assez à sa Creance ; véritablement il fut modéré en des plaisirs indifferens ; mais il ne se dénia rien des Voluptés qui le touchoient. C'est ce qui fit faire à *Catulle* tant d'Epigrammes contre lui , & d'où vint à la fin ce bon Mot , que *César* étoit *la Femme de tous les Maris , & le Mari de toutes les Femmes.*

Alexandre eut en cela beaucoup de modération ; il ne fut pourtant pas insensible. *Barsine* , & *Roxane* lui donnerent de l'Amour ; & il n'eut pas tant de Continence , qu'il ne s'accoutumât enfin à *Bagoas* , à qui *Darius* s'étoit accoutumé auparavant.

Le plaisir du Repas si cher à *Alexandre* , & où il se faisoit aller quelquefois jusqu'à l'excès , fut indifférent à *César*. Ce n'est pas que parmi les travaux & dans l'action , *Alexandre* ne fût sobre & peu délicat ; mais dans le tems du repos , la tranquillité lui étoit fade , s'il ne l'éveillait , pour ainsi dire , par quelque chose de piquant.

Ils donnerent l'un & l'autre jusqu'à la profusion : mais *César* avec plus de dessein & d'intérêt. Ses largesses au Peuple , ses dépenses excessives dans l'Edilité ,

lité , ses presens à *Curion* , étoient plutôt des Corruptions que de veritables Liberalités. *Alexandre* donna pour faire du bien par la pure grandeur de son Ame. Quand il passa en *Asie* , il distribua ses Domaines , il se dépouilla de toutes choses , & ne garda rien pour lui que l'Esperance des Conquêtes , ou la résolution de périr. Lors-qu'il n'avoit presque plus besoin de personne , il paya les Dettes de toute l'Armée. Les Peintres , les Sculpteurs , les Musiciens , les Poètes , les Philosophes (tous illustres Necessiteux) eurent part à sa magnificence , & se ressentirent de sa grandeur. Ce n'est pas que *César* ne fût aussi naturellement fort Liberal : mais dans le dessein de s'élever , il lui fallut gagner les personnes necessaires ; & à peine se vit-il Maître de l'Empire , qu'on le lui ôta malheureusement avec la vie.

Je ne trouve point en *César* de ces Amitiés qu'eut *Alexandre* pour *Ephes-
tion* : ni de ces Confiances qu'il avoit en *Craterus*. Les commerces de *César* étoient ou des liaisons pour ses Affaires , ou un procédé assez obligeant , mais beaucoup moins passionné pour ses Amis. Il est vrai que sa Familiarité n'avoit rien de dangereux ; & ceux qui le pratiquoit ,

n'apprehenderent ni sa colere , ni ses caprices. Comme *Alexandre* fut extrême ; ou il étoit le plus charmant , ou le plus terrible ; & on n'alloit jamais sûrement dans une privauté où il engageoit lui-même. Cependant l'Amitié fut sa plus grande passion après la Gloire , dont il ne faut point d'autre témoignage que le sien propre , lors - qu'il s'écria auprès de la Statuë d'*Achilles* : O *Achilles* , que je te trouve heureux d'avoir eu un *Ami* fidèle pendant ta vie , & un *Poëte* comme *Homere* après ta mort !

Jusqu'ici nous avons cherché ces deux Grands-hommes dans leur Naturel ; il est tems d'examiner le Génie des Conquerans ; & de les considerer dans toute l'étendue de l'Action. Il y a quelque espece de folie à raisonner sur des choses purement imaginaires ; néanmoins selon toute la vrai-semblance , si *Alexandre* se fût trouvé en la place de *Cesar* , il n'auroit employé ses grandes & admirables Qualités qu'à sa propre ruine. On peut croire que son humeur altiere & ennemie des précautions , l'eût mal conservé dans les persecutions de *Sylla* ; difficilement eût-il pû chercher sa Sureté dans un Eloignement volontaire. Comme il donnoit par un pur mouvement de liberalité ; ses
Lar-

Largesſes lui euſſent été pernicieuſes. Au lieu d'attendre l'Edilité , où les magnificences & les profuſions étoient permiles , ſes dons & ſes preſens hors de ſaiſon , l'auroient rendu juſtement ſuſpect au Sénat. Peut-être n'auroit-il pû s'aſſujettir à des Loix qui euſſent gêné une Ame ſi imperieuſe que la ſienne ; & tentant quelque choſe à contre-tems , il auroit eu le deſtin de *Manlius* , des *Gracques* , de *Catilina*. Mais ſi *Alexandre* eût péri dans la République , *Céſar* dont le courage & la précaution alloient d'ordinaire enſemble ; ne ſe fût jamais mis dans l'Eſprit ce vaſte deſſein de la Conquête de l'*Aſie*.

Il eſt à croire que *Céſar* , dont la conduite étoit ſi fine & ſi cachée , qu'il entra dans toutes les Conſpirations , ſans être accuſé qu'une ſeule fois , & jamais convaincu ; lui qui dans les diviſions qu'il fit naître entre les *Gaulois* , ſecouroit les uns pour opprimer les autres , & les aſſujettir tous à la fin : Il eſt à croire , dis-je , que ce même *Céſar* ſuivant ſon génie , auroit ſoumis ſes Voifins , & diviſé toutes les Républiques de la *Grece* , pour les aſſujettir pleinement. Et certes avoir quitté la *Macedoine* ſans eſperance de retour ; avoir laiſſé des Voifins

mal affectionnés ; la *Grece* quasi soumise , mais peu affermie dans la sujétion ; avec trente-cinq mille hommes , soixante-dix Talens † , & peu de vivres , avoir cherché un Roi de *Perse* , que les *Grecs* appelloient LE GRAND ROI , & dont les simples Lieutenans sur les Frontieres faisoient trembler tout le monde ; c'est ce qui passe l'imagination ; & quelque chose de plus que si aujourd'hui la République de *Genes* , celles de *Luques* & de *Raguse* , entreprennent la Conquête de la *France*. Si *César* avoit déclaré la guerre au *Grand Roi* , ç'eût été sur les Frontieres de proche en proche , & il ne se fut pas tenu malheureux de borner ses Etats par le *Granique*. Si l'Ambition l'avoit poussé plus avant , pensez vous qu'il eut refusé les offres de *Darius* , lui qui offrit toujours la paix à *Pompée* ; & qu'il ne se fut pas contentée de la Fille du Roi avec cinq ou six Provinces , qu'*Alexandre* refusa peut-être insolemment ? Enfin , si mes Conjectures sont raisonnables , il n'auroit point cherché dans les plaines le Roi de *Perse* , suivi d'un Million d'hommes : quelque brave , quelque ferme qu'il pût être , je ne sai s'il auroit dormi profondement la nuit qui précéda la Bataille

† Qui fait 42. mille écus de nôtre monnoye.

taille d'*Arbelles* ; je croi du moins qu'il eut été du sentiment de *Parmenion* , & nous n'aurions de lui aucune des Réponses d'*Alexandre*. Cependant il falloit donner ce grand Combat pour se rendre Maître de l'*Asie* ; autrement *Darius* eut traîné la Guerre de Province en Province toute sa vie ; il falloit qu'il perît comme il arriva , & que mille Peuples différens le vissent vaincu avec toutes ses Forces.

Il est vrai que ce desir de Gloire immodéré , & cette Ambition trop vaste qui ne laissoit point de repos à *Alexandre* , le rendirent quelquefois si insupportable aux *Macédoniens* , qu'ils furent tous prêts de l'abandonner : mais c'est là particulièrement que parût cette Grandeur de Courage qui ne s'étonnoit de rien. Allez lâches , leur dit-il , allez ingrats , dire en votre Pays , que vous avez laissé *Alexandre* avec ses Amis , travaillant pour la gloire de la Grèce parmi des peuples , qui lui obéiront mieux que vous. Dans toute sa vie , Monsieur le Prince n'admire rien plus que cette Fierté qu'il eût pour les *Macédoniens* , & cette confiance de lui-même. „ *Alexandre* , dit-il , „ abandonné des siens parmi des Barbares „ mal assujettis , se sentoît si digne de

„ commander, qu'il ne croyoit pas qu'on
„ pût refuser de lui obéir. Etre en *Europe*
„ ou en *Asie*, parmi les *Grecs* ou les *Per-*
„ *ses*, tout lui étoit indifférent : il pensoit
„ trouver des Sujets où il trouvoit des
„ Hommes.

Ce qu'on dit à l'avantage de *César*,
c'est que les *Macédoniens* eurent à faire
à des Nations pleines de mollesse & de
lâcheté, & que la Conquête des *Gaules*,
dont les Peuples étoient fiers & belli-
queux, fut beaucoup plus difficile aux
Romains. Je ne m'amuserai point à exa-
miner le Courage des uns & des autres ;
mais il est certain que *César* ne trouva
pas dans les *Gaules* de veritables Armées.
C'étoient des Peuples entiers, à la réserve
des Femmes, des Enfans & des Vieil-
lards, qui s'armoient tumultuairement
pour la défense de leur Liberté : des mul-
titudes de combattans sans ordre & sans
discipline ; & à la vérité, si vous en ex-
ceptez deux ou trois, *César* pouvoit dire,
VENI, VIDI, VICI, en toutes les Occa-
sions. Ce qui me fait croire que *Labienus*
Commandant les Legions, n'eut pas
moins assujetti nos Provinces à la Répu-
blique, ou selon toutes les apparences,
Parmenion n'auroit pas donné cette gran-
de Bataille, qui décida des Affaires de
l'*Asie*.

l'Asie. Vous trouverez encore cette particularité remarquable , que celui-ci eut besoin du secours d'*Alexandre* dans le Combat , & que *César* un jour étoit perdu sans *Labiéus* , qui après avoir tout battu de son côté , envoya la dixième Legion le dégager. Soit par le plus grand Peril des entreprises , soit pour s'exposer davantage , ou pour être en cela plus malheureux , *Alexandre* fut cent fois en danger manifeste de sa vie , & reçût souvent de grandes blessures. *César* eut véritablement ses Hazards ; mais plus rares ; & je ne sache point qu'il ait été fort blessé dans toutes ses Guerres.

Je ne voi pas aussi que les Peuples de *l'Asie* dûssent être si mols & si lâches , eux qui ont toujours été formidables à *l'Europe*. Dans la plus grande puissance de la République , les *Romains* n'ont-ils pas été malheureux chez les *Parthes* , qui n'avoient qu'une partie de l'Empire de *Darius* ? *Crassus* y perit avec ses Legions du tems de *César* , & un peu après *Antoine* y fit un Voyage funeste & honteux. Pour des Conquêtes , on ne peut véritablement attribuer à *César* que celles des *Gaulles* : car dans la Guerre Civile , il assujettit la République avec la meilleure partie de ses Forces ; & la seule Bataille de *Pharsale*
le

le fit Maître de cent Peuples differens , que d'autres avoient vaincus. *Vespasien* n'a pas conquis l'Empire pour s'être fait Empereur par la défaite de *Vitellius*. Ainsi *César* a profité des travaux de tous les *Romains* : les *Scipions* , *Emilius* , *Marcellus* , *Marins* , *Sylla* & *Pompée* , Ses propres Ennemis ont combattu pour lui : tout ce qui s'étoit fait en six cens années , fut le fruit d'une seule heure de combat.

Ce qui me semble plus incompréhensible d'*Alexandre* , c'est qu'en douze ou treize ans , il ait conquis plus de Pays que les plus grands Etats n'ont su faire dans toute l'étendue de leur durée. Aujourd'hui un Voyageur est celebre pour avoir traversé une partie des Nations qu'il a subjuguées ; & afin qu'il ne manquât rien à sa félicité , il a joui paisiblement de son Empire , jusqu'à être adoré de ceux qu'il avoit vaincus. En quoi je plains le malheur de *César* , qui n'a pû donner une forme à l'Etat selon ses desseins , ayant été assassiné par ceux qu'il alloit assujettir.

Il me reste une considération à faire sur *Alexandre* : que tous les Capitaines des Macédoniens ont été de grands Rois après sa mort , qui n'étoient que des Hom-

Hommes médiocres comparés à lui durant sa vie. Et certes je lui pardonne en quelque sorte ; si dans un Pays où c'étoit une Creance reçüe , que la plupart des Dieux avoient leur famille en terre ; où *Hercule* étoit crû Fils de *Jupiter* pour avoir tué un Lion , & assommé quelque Voleur : je lui pardonne , dis-je , si apuyé de l'opinion de *Philippe* , qui pensoit que sa Femme eut commerce avec un Dieu : si trompé par les Oracles ; si se sentant si fort au dessus des Hommes , il a quelquefois méprisé sa Naissance véritable , & cherché son Origine dans les Cieux. Peut-être faisoit-il couler cette Creance parmi les Barbares pour en attirer la vénération ; & tandis qu'il se donnoit au Monde pour une espece de Dieu , le sommeil , le plaisir des Femmes , le sang qui couloit de ses blessures , lui faisoient connoître qu'il n'étoit qu'un Homme.

Après avoir parlé si long-temps des Avantages d'*Alexandre* , je dirai en peu de mots , que par la beauté d'un Génie universel , *César* fut le plus grand des Romains en toutes choses , dans les Affaires de la République , dans les emplois de la Guerre. A la verité , les entreprises d'*Alexandre* ont quelque chose de plus éton-

étonnant : mais la conduite & la capacité ne paroïssent pas y avoir la même part. La Guerre d'*Espagne* contre *Petreius* & *Afranius*, est une chose que les gens d'une Experience consommée admirent encore. Les plus memorables Siéges des derniers tems ont été formés sur celui d'*Alexie* : nous devons à *César* nos Forts, nos Lignes, nos Contrevallations, & generalement tout ce qui fait la sûreté des Armées devant les Places. Pour ce qui est de la Vigueur, la Bataille de *Munda* fut plus contestée que celles d'*Asie*; & *César* courut un aussi grand peril en *Egypte*, qu'*Alexandre* dans le Bourg des *Mal-liens*.

Ils ne furent pas moins differens dans le Procédé que dans l'Action. Quand *César* n'avoit pas la Justice de son côté, il en cherchoit les apparences : les prétextes ne lui manquoient jamais. *Alexandre* ne donnoit au monde pour raisons que ses Volontés ; il suivoit par tout son Ambition ou son Humeur. *César* se laissoit conduire à son Intérêt, ou à sa Raison. On n'a guere vû en personne tant d'Egalité dans la vie, tant de Moderation dans la fortune, tant de Clemence dans les injures. Ces impétuosités qui coûtèrent la vie à *Clitus* ; ces Soupçons mal éclaircis qui

qui causerent la perte de *Philotas*, & qui, à la honte d'*Alexandre*, trainerent ensuite comme un mal nécessaire la Mort de *Parménion* ; tous ces mouvemens étoient inconnus à *Cesar* : on ne peut lui reprocher de Mort que la sienne, pour n'avoir pas eu assez de soin de sa propre Conservation.

Aussi faut-il avouer que bien loin d'être sujet aux desordres de sa passion, il fut le plus agissant Homme du monde, & le moins émû : les grandes, les petites choses le trouvoient dans son assiette, sans qu'il parût s'élever pour celles-là, ni s'abaisser pour celles-ci. *Alexandre* n'étoit proprement dans son Naturel qu'aux extraordinaires. S'il falloit courir, il vouloit que ce fût contre des Rois ; s'il aimoit la Chasse, c'étoit celle des Lions : il avoit peine à faire un Présent, qui ne fût digne de lui. Jamais si résolu, jamais si gai, que dans l'abattement des Troupes ; jamais si constant, si assuré, que dans leur Desespoir. En un mot, il commençoit à se posséder pleinement où les Hommes d'ordinaire, soit par la Crainte, soit par quelque autre Foiblesse, ont accoutumé de ne se posséder plus. Mais son Ame trop élevée, s'ajustoit mal-aisément au train commun de la Vie ; & peu sûre d'elle-

d'elle-même, il étoit à craindre qu'elle ne s'échapat parmi les Plaisirs ou dans le Repos.

Ici je ne puis m'empêcher de faire quelques Réflexions sur les Héros, dont l'Empire a cela de doux, qu'on n'a pas de peine à s'y assujettir. Il ne nous reste pour eux ni de ces répugnances secretes, ni de ces mouvemens interieurs de Liberté, qui nous gênent dans une Obéissance forcée : tout ce qui est en nous est souple & facile ; mais ce qui vient d'eux est quelquefois insupportable. Quand ils sont nos Maîtres par la Puissance, & si fort au dessus de nous par le Merite, ils pensent avoir comme un double Empire qui exige une double sujction ; & souvent c'est une condition fâcheuse de dépendre de si Grands Hommes, qu'ils puissent nous mépriser légitimement. Cependant, puis-qu'on ne régne pas dans les Solitudes, & que ce leur est une nécessité de converser avec nous : il seroit de leur interêt de s'accommoder à nôtre Foiblesse : nous les révererions comme des Dieux, s'ils se contentoient de vivre comme des Hommes. Mais finissons un Discours qui me devient ennuyeux à moi-même, & disons que par des moyens pratiquables, *César* a executé les plus grandes

grandes choses ; qu'il s'est fait le premier des *Romains*.

Alexandre étoit naturellement au dessus des hommes : vous diriez qu'il étoit né le Maître de l'Univers , & que dans ses Expéditions il alloit moins combattre des Ennemis , que se faire reconnoître de ses Peuples.



REFLEXIONS



REFLEXIONS
 SUR LES
 DIVERS GENIES
 DU
 PEUPLE ROMAIN,
*Dans les divers tems
 de la République.*

CHAPITRE I.

*De l'Origine fabuleuse des Romains,
 & de leur Génie sous les
 premiers Rois.*

IL est de l'Origine des Peuples comme
 des Genealogies des Particuliers ; on
 ne peut souffrir des commencemens
 bas & obscurs : ceux-ci vont à la Chime-
 re , ceux-là donnent dans les Fables. Les
 Hommes sont naturellement défectueux ,
 & naturellement vains. Parmi eux les

Fon-

Fondateurs des Etats , les Legiflateurs , les Conquerans peu fatisfaits de la condition humaine , dont ils connoiffoient les foibleffes & les défauts , ont cherché bien fouvent hors d'elle les caufes de leur Merite : & de -là vient que les Anciens ont voulu tenir ordinairement à quelque Dieu , dont ils fe difoient descendus , ou dont ils reconnoiffoient une protection particuliere. Quelques-uns ont fait femblant d'en être perfuadés pour perfuader les autres ; & fe font fervi ingénieufement d'une tromperie avantageufe , qui donnoit de la Veneration pour leur perfonne , & de la Soumiffion pour leur puiffance.

Il y en a eu qui s'en font flattés sérieufement. Le mépris qu'ils faisoient des Hommes , & l'opinion préfumptueufe qu'ils avoient de leurs grandes Qualités , leur a fait chercher chimeriquement une Origine differente de la nôtre : mais il eft arrivé plus fouvent que les Peuples pour fe faire honneur , & par un Efprit de gratitude envers ceux qui les avoient bien fervis , ont donné cours à cette forte de Fables.

Les *Romains* n'ont pas été exemts de cette vanité-là. Ils ne fe font pas contentés de vouloir appartenir à *Venus* par

Enée

Enée conducteur des *Troyens* en *Italie* ; ils ont rafraîchi leur Alliance avec les Dieux par la fabuleuse naissance de *Romulus*, qu'ils ont crû fils du Dieu *Mars*, & qu'ils ont fait Dieu lui-même après sa Mort. Son successeur *Numa* n'eut rien de divin en sa race ; mais la sainteté de sa vie lui donna une communication particulière avec la Déesse *Egerie*, & ce commerce ne lui fut pas d'un petit secours pour établir ses Ceremonies. Enfin les Destins n'eurent autre soin que de fonder *Rome*, si on les en croit. Jusques-là qu'une Providence industrieuse voulut ajuster les divers génies de ses Rois aux differens besoins de son Peuple.

Je hai les admirations fondées sur des Contes, ou établies par l'erreur des faux jugemens. Il y a tant de choses vraies à admirer chez les *Romains*, que c'est leur faire tort que de les vouloir favoriser par des Fables. Leur ôter toute vaine recommandation, c'est les servir. Dans ce dessein, il m'a pris envie de les considerer par eux-mêmes sans aucun assujettissement à des folles Opinions laissées & reçues. Le travail seroit ennuyeux, si j'entrois exactement dans toutes les particularités, mais je ne m'amuserai pas beaucoup au détail des actions. Je me conten-

tenterai de suivre le génie de quelques tems memorables , & l'Esprit différent dont on a vû *Rome* diversement animée.

Les Rois ont eu si peu de part à la Grandeur du Peuple *Romain* , qu'il ne m'obligent pas à des considerations fort particulieres. C'est avec raison que les Historiens ont nommé leurs Régnes , l'*Enfance de Rome* ; car elle n'a eu sous eux qu'un très-foible mouvement. Pour connoître le peu d'action qu'ils ont eu , il suffira de savoir que sept Rois , au bout de deux cens tant d'années , n'ont pas laissé un Etat beaucoup plus grand que celui de *Parme* ou de *Mantouë*. Une seule Bataille gagnée aujourd'hui en des lieux serrés , donneroit plus d'étendue.

Pour ces talens divers & singuliers qu'on attribué à chacun par une mystérieuse Providence , il n'est arrivé en eux que ce qui étoit arrivé auparavant à beaucoup de Princes. Rarement on a vû le successeur avoir les Qualités de celui qui l'avoit précédé. L'un ambitieux & agissant a mis tout le merite dans la Guerre : l'autre qui aimoit naturellement le repos , s'est crû le plus grand Politique du Monde , de se conserver dans la Paix. Celui-là faisoit de la Justice sa principale Vertu : celui-ci n'a eu de zele que

que pour ce qui regarde la Religion. Ainsi chacun a suivi son naturel , & c'est plû dans l'exercice de son talent ; & il est ridicule de faire une espece de miracle d'une chose si ordinaire. Mais je dirai plus. Tant s'en faut qu'elle ait été avantageuse au Peuple Romain , qu'on lui doit imputer , à mon avis , le peu d'accroissement qu'a eu *Rome* sous les Rois : car il n'y a rien qui empêche tant le Progrès que cette difference de Génie , qui fait quitter bien souvent le véritable intérêt qu'on n'entend point , par un nouvel Esprit qui veut introduire ce qu'on connoît mieux , & ce qui d'ordinaire ne convient pas.

Quand même ces Institutions nouvelles auroient toutes leur Utilité , il arrive de la diversité des applications , que diverses choses sont bien commencées , sans pouvoir être heureusement achevées.

La disposition étoit toute entiere à la Guerre sous *Romulus*. On ne fit autre chose sous *Numa* que d'établir des Pontifes & des Prêtres. *Tullus Hostilius* eut de la peine à tirer les hommes d'un amusement si doux pour les tourner à la Discipline militaire. Cette Discipline n'étoit pas encore établie , qu'on vit

Ancus

Ancus se porter aux commodités & aux embellissemens de la Ville. Le premier *Tarquin* pour donner plus de dignité au Sénat , & plus de majesté à l'Empire , inventa les Ornemens , & donna les marques de distinction. Le soin principal de *Servius* fut de connoître exactement le Bien des *Romains* , & de les diviser par Tribus selon leurs Facultés , pour contribuer avec justice & proportion aux Necessités publiques. „ *Tarquin* „ le *Superbe* , dit *Florus* , rendit un „ grand service à son Païs , quand il „ donna lieu par sa Tyrannie à l'établissement de la République. C'est le discours d'un *Romain* , qui pour être né sous des Empereurs , ne laisse pas de préférer la Liberté à l'Empire. Mon sentiment est qu'on peut bien admirer la République sans admirer la maniere dont elle fut établie.

Pour revenir à ces Rois ; il est certain que chacun a eu son Talent particulier ; mais pas un d'eux n'eut une capacité assez étendue. Il falloit à *Rome* de ces Grands Rois qui savent embrasser toutes choses par une suffisance universelle. Elle n'auroit pas eu besoin d'emprunter de differens Princes les diverses institutions qu'un même auroit

pû faire aisément durant sa vie.

Le règne de *Tarquin* est connu de tout le Monde, aussi-bien que l'établissement de la Liberté. L'orgueil, la cruauté, l'avarice étoient ses qualités principales : il manquoit d'abileté à conduire sa Tyrannie. Pour définir sa Conduite en peu de mots ; il ne savoit ni gouverner selon les Loix, ni régner contre.

Dans un état si violent pour le Peuple, & si mal sûr pour le Prince, on n'attendoit qu'une Occasion pour se mettre en Liberté, quand la Mort de la misérable *Lucrece* la fit naître. Cette Prude farouche à elle même ne pût se pardonner le Crime d'un autre : elle se tua de ses propres mains après avoir été violée par *Sextus*, & remit en mourant la vengeance de son honneur à *Brutus* & à *Collatin*. Ce fut là que se rompit la contrainte des humeurs assemblées depuis si long-tems ; & jusques alors retenues.

Il n'est pas croyable quelle fut la Conspiration des Esprits à venger *Lucrece*. Le peuple à qui tout servoit de raison, fut plus animé contre *Sextus* de la Mort que *Lucrece* se donna, que s'il l'eût tuée véritablement lui-même ; & comme il arrive dans la plupart des choses funestes, la pitié se mêlant à l'indigna-

gnation , chacun augmentoit l'horreur du Crime par la compassion qu'on avoit de cette grande Vertu si malheureuse.

Vous voyez dans *Tite Live* jusqu'aux moindres particularités de l'empportement & de la conduite des *Romains* : mélange bizarre de fureur & de sagesse ordinaire dans les grandes Révolutions , où la Violence produit les mêmes effets que la Vertu héroïque , quand la Discipline l'accompagne. Il est certain que *Brutus* se servit admirablement des dispositions du Peuple : mais de le bien définir , c'est une chose assez difficile.

La grandeur d'une République admirée de tout le Monde , en a fait admirer le Fondateur sans examiner beaucoup ses Actions.

Tout ce qui paroît extraordinaire paroît grand , si le succès est heureux : comme tout ce qui est grand paroît fou , quand l'événement est contraire. Il faudroit avoir été de son siècle , & même l'avoir pratiqué , pour savoir s'il fit mourir ses Enfans par le mouvement d'une Vertu héroïque , ou par la dureté d'une Humeur farouche & dénaturée.

Je croirois pour moi , qu'il y a eu beaucoup de dessein en sa conduite. La profonde Dissimulation dont il usa sous

le règne de *Tarquin* me le persuade , aussi-bien que son adresse à faire chasser *Collatinus* du Consulat. Il peut bien être que les sentimens de la Liberté lui firent oublier ceux de la Nature. Il peut être aussi que sa propre Sûreté prévalut sur toutes choses ; & que dans ce dur & triste choix de se perdre , ou de perdre les siens , un intérêt si pressant l'emporta sur le salut de sa Famille. Qui sait si l'Ambition ne s'y trouva pas mêlée ? *Collatinus* se ruina pour favoriser ses Neveux : celui-ci se rendit maître du Public par la punition rigoureuse de ses Enfans. Ce qu'on peut dire de fort assuré , c'est qu'il avoit quelque chose de farouche : c'étoit le génie du tems. Un Naturel aussi sauvage que libre produisit alors , & a produit fort long-tems depuis des Vertus mal entendues.

CHAPITRE II.

*Du Génie des premiers Romains
dans les Commencemens
de la République.*

DAns les premiers tems de la République on étoit furieux de Liberté & de Bien public : l'amour du País ne lais-

laissoit rien aux mouvemens de la Nature. Le zèle du Citoyen déroboit l'homme à lui-même. Tantôt par une Justice farouche le Pere faisoit mourir son propre Fils , pour avoir fait une belle Action qu'il n'avoit pas commandée : Tantôt on se devoiioit soi-même , par une Superstition aussi cruelle que ridicule ; comme si le but de la Societé étoit de nous obliger à mourir , bien qu'elle ait été instituée pour nous faire vivre avec moins de danger , & plus à nôtre aise. La Vaillance avoit je ne sai quoi de feroce , & l'opiniâtreté des Combats tenoit lieu de science dans la Guerre. Les Conquêtes n'avoient encore rien de noble ; ce n'étoit point un Esprit de superiorité qui cherchât à s'élever ambitieusement au dessus des autres. A proprement parler , les *Romains* étoient des Voisins fâcheux & violens , qui vouloient chasser les justes possesseurs de leurs Maisons , & labourer la force à la main les Champs des autres.

Souvent le Consul victorieux n'étoit pas de meilleure condition que le Peuple qu'il avoit vaincu. Le refus du Butin a coûté la vie , le partage des Dépouilles a causé le bannissement ; on a refusé d'aller à la Guerre sous certains Chefs , on

n'a pas voulu vaincre sous d'autres. La Sédition se prenoit aisément pour un effet de la Liberté, qui croyoit être blessée par toute sorte d'obéissance, même aux Magistrats qu'on avoit faits, & aux Capitaines qu'on avoit choisis. Le Génie de ce Peuple étoit rustique comme farouche. Les Dictateurs se tiroient quelquefois de la charuë, qu'ils reprenoient quand l'Expédition étoit achevée; moins par le choix d'une condition tranquille & innocente, que pour être accoutumés à une sorte de vie si inculte. Pour cette Frugalité tant vantée, ce n'étoit point un retranchement des choses superflues, ou une abstinence volontaire des agréables, mais un usage grossier de ce qu'on avoit entre les mains. On ne desiroit point les Richesses qu'on ne connoissoit pas; on se contentoit de peu, pour ne rien imaginer de plus; on se passoit des Plaisirs dont on n'avoit pas l'idée. Cependant à moins que d'y faire bien réflexion, on prendroit ces Vieux Romains pour les premiers Gens de l'Univers; car leur posterité a consacré jusqu'aux moindres de leurs Actions, soit qu'on respecte naturellement ceux qui commencent les grands Ouvrages, soit que les Neveux glorieux en tout, ayent voulu que leurs Ancêtres eussent

eussent les Vertus quand ils n'avoient pas les Grandeurs.

Je fai bien qu'on peut alleguer certaines Actions d'une Vertu si belle & si pure, & qu'elles serviront d'Exemples dans tous les siècles : mais ces Actions étoient faites par des Particuliers qui ne se ressen- toient en rien du génie de ce tems-là ; ou c'étoient des Actions singulieres qui écha- pant aux Hommes par hazard, n'avoient rien de commun avec le train ordinaire de leur vie.

Il faut avoier pourtant que des Mœurs si rudes & si grossieres, convenoient à la République qui se formoit. Une âpreté de naturel qui ne se rendoit jamais aux diffi- cultés, établissoit *Rome* plus fortement, que n'auroient fait des humeurs douces avec plus de lumiere & de Raison. Mais cette Qualité considérée en elle-même, étoit à vrai dire, une Qualité bien sau- vage, qui ne merite de Respect que par la recommandation de l'Antiquité, & pour avoir donné commencement à la plus grande Puissance de l'Univers.



CHAPITRE III.

Des premières Guerres des Romains.

LES premières Guerres des *Romains* ont été très-importantes à leur égard , mais peu memorables , si vous en exceptez quelques Actions extraordinaires des Particuliers. Il est certain que l'intérêt de la République ne pouvoit pas être plus grand , puis-qu'il y alloit de retomber sous la Domination des *Tarquins* ; puis-que *Rome* ne se sauva du ressentiment de *Coriolanus* que par les larmes de sa Mere ; & que la défense du *Capitole* fut la dernière ressource des *Romains* , lors qu'après la défaite de leur Armée , leur Ville même fut prise par les *Gaulois*. Mais considérant ces Expéditions en elles-mêmes , on trouvera que c'étoient plutôt des Tumultes que de véritables Guerres : & à dire vrai , si les *Lacedemoniens* avoient vû l'espece d'Art militaire que pratiquoient les *Romains* en ce tems-là , je ne doute point qu'ils n'eussent pris pour des Barbares , des gens qui ôtoient la bride aux Chevaux pour donner plus d'impetuosité à la Cavalerie ; des gens

gens qui se reposoient de la sûreté de leur Garde sur des Oyes , & sur des Chiens , dont ils punissoient la paresse , ou récompensoit la vigilance. Cette façon grossière de faire la Guerre a duré assez longtemps : les *Romains* ont fait même plusieurs Conquêtes considérables avec une capacité médiocre. C'étoient des gens fort braves & peu entendus , qui avoient à faire à des Ennemis moins courageux & plus ignorans ; mais parce-que les Chefs s'appelloient des *Consuls* , que les Troupes se nommoient des *Légions* , & les Soldats des *Romains* , on a plus donné à la vanité des Noms , qu'à la vérité des choses ; & sans considérer la différence des tems & des personnes , on a voulu que ce fussent de mêmes Armées sous *Camille* , sous *Manlius* , sous *Cincinnatus* , sous *Papyrius Cursor* , sous *Curius Dentatus* : que sous *Scipion* , sous *Marius* , sous *Sylla* , sous *Pompée* , & sous *César*.

Ce qu'il y a de véritable dans les premiers tems , c'est un grand Courage , une grande austerité de Mœurs , un grand amour pour la Patrie : une valeur égale dans les derniers , beaucoup de Science en ce qui regarde la Guerre & en toutes choses , mais beaucoup de corruption.

Il est arrivé de-là , que les Gens de bien à qui le vice & le luxe étoient odieux , ne se sont pas contentés d'admirer la probité de leurs Ancêtres , s'ils n'étendoient leur admiration sur tout ; sans distinguer en quoi ils avoient du Mérite , & en quoi ils n'en avoient pas. Ceux qui ont eu à se plaindre de leur Siècle , ont donné mille Loüanges à l'Antiquité , dont ils n'avoient rien à souffrir ; & ceux dont le chagrin trouve à redire à tout ce qu'on voit , ont fait valoir par fantaisie ce qu'on ne voyoit plus. Les plus Honnêtes gens n'ont pas manqué de Discernement ; & sachant que tous les siècles ont leurs Défauts & leurs Avantages , ils jugeoient sagement en leur Ame du tems de leurs Peres , & du leur propre : mais ils étoient obligés d'admirer avec le Peuple , & de crier quelquefois à propos , quelquefois sans raison ; *Majores , nostri , Majores nostri* , comme ils entendoient crier aux autres. Dans une admiration si generale , les Historiens ont pris aussi-tôt le même Esprit de respect pour les Anciens ; & faisant un Héros de chaque Consul , ils n'ont laissé manquer aucune Vertu à quiconque avoit bien servi la République.

J'avoüe qu'il y avoit beaucoup de mérite à la servir ; mais c'est une chose dif-

différente de celle dont nous parlons ; & on peut dire véritablement que les bons Citoyens étoient chez les Vieux Romains, & les bons Capitaines chez les derniers.

CHAPITRE IV.

Contre l'opinion de Tite Live sur la Guerre imaginaire qu'il fait faire à Alexandre contre les Romains.*

J'Admire jusqu'où peut aller l'opinion qu'a Tite Live de ces vieux Romains, & ne comprends pas comme un homme de si bon Esprit, a voulu chercher une idée hors de son sujet, pour raisonner si faux sur la Guerre imaginaire où il engage Alexandre. Il faut descendre en Italie ce Conquerant avec aussi peu de forces qu'il en avoit, n'étant encore qu'un petit Roi de Macedoine. Il devoit se souvenir qu'un simple General des Carthaginois a passé

L 6 les

* C'en est qu'une supposition de Tite Live, qui examine ce qui seroit vrai semblablement arrivé, si Alexandre avoit fait la Guerre aux Romains. Voyez le IX. Livre de la II. Decade.

les *Alpes* avec une Armée de quatre-vingt mille combattans.

Ce n'est pas assez , il donne autant de capacité pour la Guerre à *Papyrius Corsor* , & à tous les Consuls de ce tems-là , qu'en eut *Alexandre* : bien qu'à dire vrai ils n'en eussent qu'une connoissance très imparfaite. Car alors il n'y avoit parmi les *Romains* aucun bon usage de la Cavalerie , ils savoient si peu s'en aider , qu'on la faisoit mettre pied à terre au fort du Combat , & on lui ramenoit les chevaux pour suivre les Ennemis quand ils étoient en déroute. Il est certain que les *Romains* faisoient consister leurs forces dans l'Infanterie , & comptoient pour peu de chose le Combat qu'on pouvoit rendre à cheval. Les Legions sur tout avoient un grand mépris pour la Cavalerie des Ennemis jusqu'à la Guerre de *Pyrrhus* , où les *Theffaliens* leur donnerent lieu de changer de sentiment. Mais celle d'*Annibal* leur donna depuis de grandes frayeurs ; & ces invincibles Legions en furent quelque tems si épouvantées , qu'elles n'osoient descendre dans la moindre Plaine.

Pour revenir au tems de *Papyrius* , on ne savoit , pour ainsi dire , ce que c'étoit que de Cavalerie : on ne savoit en-

core

core ni se poster , ni camper dans aucun ordre ; car ils avoient eux-mêmes qu'ils apprirent à former leur Camp sur celui de *Pyrrhus* , & qu'auparavant ils avoient toujours campé en confusion. On n'ignoroit pas moins les Machines & les Ouvrages nécessaire pour un grand Siege ; ce qui venoit , ou du peu d'invention de ce Peuple nullement industrieux ; ou de ce que n'y ayant presque jamais de vieilles Armées , on ne donnoit pas le loisir aux Hommes de mener les choses à leur perfection.

Rarement une Armée passoit des mains d'un Consul dans celles d'un autre , plus rarement encore celui qui commandoit les Legions en conservoit le Commandement son terme expiré ; ce qui étoit admirable pour la conservation de la République , mais fort opposé à l'établissement d'une bonne Armée. Pour faire voir quelle étoit la jalousie de la Liberté , c'est qu'après la défaite de *Trasimene* , où l'on fut obligé de créer un Dictateur , *Fabius* à peine avoit arrêté l'impetuosité d'*Annibal* par la sagesse de sa conduite , qu'on lui substitua des Consuls : il y avoit tout à redouter de la fureur d'*Annibal* , rien à craindre de la moderation de *Fabius* ; & cependant l'ap-

l'apprehension d'un Mal éloigné, l'emporta sur la nécessité présente.

Il est vrai que les deux Consuls se gouvernèrent prudemment dans cette Guerre ; ils ruinoient insensiblement *Annibal* comme ils rétablissoient la République , quand par la même raison on mit en leur place *Terentius Varro*, un présomptueux , un ignorant , qui donna la Bataille de *Cannes* , & la perdit ; qui réduisit les *Romains* à une telle extrémité , que leur Vertu , quelque extraordinaire qu'elle fût alors , les sauva moins que la Nonchalance d'*Annibal*.

Il y avoit encore un autre inconvénient qui empêchoit de donner toujours aux Armées les Chefs les plus capables de les commander. Les deux Consuls ne pouvant être Patriciens , & les Patriciens ne pouvant souffrir qu'ils fussent tous deux d'une race Plébeyenne , il arrivoit d'ordinaire que le premier nommé étoit un homme agréable au Peuple , qui devoit son élection à la faveur ; & celui qu'on eût voulu choisir pour son mérite , se trouvoit exclus bien souvent , ou par l'opposition du Peuple , s'il étoit Patricien , ou par l'intrigue & les artifices des Sénateurs , lors-qu'il n'étoit pas de leur naif-

naissance. C'étoit tout le contraire dans l'Armée des *Macedoniens*, où les Chefs & les Soldats subsistoient ensemble depuis un tems incroyable : c'étoit le vieux Corps de *Philippe*, pour ainsi parler, renouvellé de tems en tems, & augmenté selon les besoins par *Alexandre*. Ici la valeur de la Cavalerie, égaloit la fermeté de la Phalange, à qui même on peut donner l'avantage sur la Legion ; puis-que dans la Guerre de *Pyrrhus*, les Legions n'osoient se trouver opposées à quelques misérables Phalanges de *Macedoniens* ramassés. Ici l'on entendoit également la Guerre de Siege, & la Guerre de Campagne. Jamais Armée n'a eu affaire à tant d'Ennemis, & n'a vû tant de Climats differens. Que si la diversité des Pays où l'on fait la Guerre, & celle des Nations qu'on assujettit, peuvent former nôtre expérience, comment les *Romains* entre-voient-ils en comparaison avec les *Macedoniens*, eux qui n'étoient jamais sortis d'*Italie*, qui n'avoient vû d'autres Ennemis que de petits Peuples voisins de leur République ? La Discipline étoit grande veritablement parmi eux, mais la capacité médiocre.

Depuis même que la République fut devenue plus puissante, ils n'ont pas laissé

fé d'erre battus autant de fois qu'ils ont fait la Guerre contre des Capitaines experimentés. *Pyrrhus* les défit par l'avantage de sa suffisance ; ce qui faisoit dire à *Fabricius*, que les Epirotes n'avoient pas vaincu les Romains, mais que le Consul avoit été vaincu par le Roi des Epirotes.

Dans la premiere de *Carthage*, *Regulus* défit en *Afrique* les *Carthaginois* en tant de Combats, qu'on les regardoit déjà comme Tributaires des *Romains*. On n'en étoit plus que sur les conditions qu'on leur rendoit insupportables, lors-qu'un *Lacedemonien* nommé *Xantipe* arriva dans un Corps d'Auxiliaires. Ce Grec homme de valeur & d'experience, s'informa de l'Ordre qu'avoient tenu les *Carthaginois*, & de la conduite des *Romains*; s'en étant instruit pleinement, il les trouva les uns & les autres fort ignorans dans la Guerre; & à force d'en discourir parmi les Soldats, le bruit vint jusqu'au Sénat de *Carthage* du peu de cas que ce *Lacedemonien* faisoit de leurs Ennemis. Les Magistrats eurent enfin la curiosité de l'entendre; & *Xantipe* après leur avoir fait voir les fautes passées, leur promit le gain du Combat, s'ils le vouloient mettre à la tête de leurs Troupes.

Dans un miserable état où l'on desespe-

re de toutes choses , on prend confiance en autrui plus aisément qu'en soi-même : ainsi les Jalousies , fatales au mérite des Etrangers , vinrent à ceder à la nécessité ; & les plus puissans pressés de l'apprehension de leur ruine , s'abandonnerent à la capacité de *Xantipe* sans envie. Je ferois une Histoire au lieu d'alleguer un Exemple , si je m'étendois davantage : il suffit de dire que *Xantipe* s'étant rendu maître des affaires , changea tout dans l'Armée des *Carthaginois* , & fût si bien se prévaloir de l'ignorance des *Romains* , qu'il remporta sur eux une des plus entières Victoires qui se soit jamais gagnée. Les *Carthaginois* hors de péril furent honteux de devoir leur salut à un Etranger , & revenant à la Perfidie de leur naturel , ils crurent pouvoir étouffer leur honte en se défaisant de celui qui les avoit défaits des *Romains*. On ne fait pas bien s'ils le firent périr , ou s'il fut assez heureux pour leur échaper * ; mais il est certain que n'étant plus à la tête de leurs Troupes , les *Romains* reprirent aisément la superiorité qu'ils avoient eüe.

Si

* App. Alexand. dit au I. Liv. des Guerres des *Romains* que les *Carthaginois* renvoyerent *Xantipe* dans une de leurs Galeres avec de beaux Presents , mais qu'ils donnerent ordre au Capitaine de la Galere de le faire jetter dans la Mer à une certaine distance de Carthage,

Si l'on veut aller jusqu'à la seconde Guerre Punique , on trouvera que des grands Avantages qu'eut *Annibal* sur les *Romains* , venoient de la capacité de l'un, & du peu de suffisance des autres : & en effet lors-qu'il vouloit donner de la confiance à ses Soldats , il ne leur disoit jamais que les Ennemis manquoient de courage ou de fermeté , car ils éprouvoient le contraire assez souvent ; mais il les assuroit qu'ils avoient affaire à des gens peu entendus dans la Guerre.

Il est de cette Science comme des Arts & de la Politesse ; elle passe d'une Nation à une autre , & régne en divers tems en differens lieux. Chacun sait qu'elle a été chez les *Grecs* à un haut point ; *Philippe* l'emporta sur eux ; & toutes choses arriverent à leur perfection sous *Alexandre* , lors qu'*Alexandre* seul se corrompit. Elle demeura encore chez ses successeurs : *Annibal* la porta chez les *Carthaginois* , & quelque vanité qu'ayent eue les *Romains* , ils l'ont apprise de lui par l'experience de leurs défaites , par des réflexions sur leurs fautes , & par l'observation de la conduite de leur Ennemi.

On en demeurera d'accord aisément , si on considere que les *Romains* n'ont pas commencé de résister à *Annibal* , quand

ils

ils ont été plus braves; car les plus courageux avoient péri dans les Batailles. On avoit armé les Esclaves; on avoit composé des Armées de nouveaux Soldats. La vérité est, qu'on lui a fait de la peine seulement, quand les Consuls sont devenus plus habiles, & que les *Romains* en general ont mieux su faire la Guerre.

CHAPITRE V.

*Le Génie des Romains dans le tems
que Pyrrhus leur fit la Guerre.*

MOn Dessein n'est pas de m'étendre sur les Guerres des *Romains*, je m'éloignerois du sujet que je me suis proposé: mais il me semble, que pour connoître le Génie des Tems, il faut considérer les Peuples dans les diverses affaires qu'ils ont eûes; & comme celles de la Guerre sont sans doute les plus remarquables, c'est-là que les Hommes doivent être particulièrement observés, puisque la disposition des Esprits, & que les bonnes & les mauvaises Qualités y paroissent davantage.

Dans les commencemens de la République,

publique , le Peuple *Romain* , comme j'ai dit ailleurs , avoit quelque chose de farouche ; cette humeur farouche se tourna depuis en Austerité : il se fit ensuite une Vertu severe éloigné de la politesse & de l'agrément , mais opposée à la moindre apparence de Corruption. C'étoient là les mœurs des *Romains* , quand *Pyrrhus* passa en *Italie* au secours des *Tarentins*. La Science de la Guerre étoit alors médiocre ; celle des autres choses inconnue. Pour les Arts , ou il n'y en avoit point , ou ils étoient fort grossiers : on manquoit d'invention , & on ne savoit ce que c'étoit que d'industrie ; mais il y avoit un bon Ordre & une Discipline exactement observée ; une grandeur de Courage admirable , plus de probité avec les Ennemis qu'on n'en a d'ordinaire avec les Citoyens. La justice , l'intégrité , l'innocence étoient des Vertus communes ; on connoissoit déjà les Richesses , & on en punissoit l'usage chez les particuliers. Le Desintéressement alloit quasi à l'excès ; chacun se faisant un devoir de négliger ses affaires pour prendre soin du Public , dont le zèle alors tenoit lieu de toutes choses.

Après avoir parlé de ces Vertus , il faut

Faut venir aux Actions qui les font connoître. Un Prince est estimé Homme-de-bien , qui opposant la force à la force , n'employe que des moyens ouverts & permis pour se défaire d'un Ennemi redoutable. Mais , comme si nous étions obligés à la conservation de ceux qui nous veulent perdre , de les garantir des embûches qui leur sont dressées par d'autres , & de les sauver d'une trahison domestique , c'est l'effet d'une generosité dont on ne voit point d'exemple.

En voici un du tems dont j'ai à parler. Les *Romains* défaits par *Pyrrhus* , & dans un état douteux s'ils rétabliroient leurs affaires , ou s'ils seroient contraints de succomber , eurent entre les mains la perte de ce Prince , & en usèrent comme je vais dire.

Un Medecin en qui *Pyrrhus* avoit confiance , vint offrir à *Fabricius* de l'empoisonner , pourvû qu'on lui donnât une Récompense proportionnée à un service si important. *Fabricius* effrayé de l'horreur du Crime en informe incontinent le Sénat , qui détestant une Action si noire , aussi-bien que le Consul , fit donner avis à *Pyrrhus* de prendre garde soigneusement à sa personne ; ajoutant que le Peuple *Romain* vouloit vaincre par ses propres

pres Armes , & non pas se défaire d'un Ennemi par la trahison des siens.

Pyrrhus , ou sensible à cette obligation , ou étonné de cette grandeur de courage , redoubla l'envie qu'il avoit de faire la Paix ; & pour y porter les *Romains* plus aisément , il leur envoya deux cens Prisonniers sans rançon. Il fit offrir des Présens aux Hommes considérables ; il en fit offrir aux Dames , & n'oublia rien sous prétexte de Gratitude , pour faire glisser parmi eux la Corruption. Les *Romains* qui n'avoient sauvé *Pyrrhus* que par un sentiment de vertu , ne voulurent recevoir aucune chose qui eût le moindre air de Reconnoissance. Ils lui renvoyerent donc un pareil nombre de Prisonniers , les Présens furent refusés de l'un & de l'autre Sexe ; & on lui fit dire pour toute réponse , qu'on n'entendrait jamais à la Paix , qu'il ne fut sorti d'*Italie*.

Parmi une infinité de choses vertueuses qui se pratiquerent alors , on admire entre autres le grand désintéressement de *Fabricius* & de *Curius* , qui alloit à une Pauvreté volontaire. Il y auroit de l'injustice à leur refuser une grande approbation : il faut considérer pourtant que c'étoit une Qualité générale de ce

tems-

tems-là , plutôt qu'une Vertu singuliere de ces deux Hommes. Et en effet , puis- qu'on punissoit les Richesses avec infamie , & que la Pauvreté étoit recompensée avec honneur , il me paroît qu'il y avoit de l'habileté à savoir bien être pauvre. Par là on s'élevoit aux premières Charges de la République , où exerçant une grande autorité , on avoit plus besoin de moderation que de patience. Je ne saurois plaindre une Pauvreté honorée de tout le monde , elle ne manque jamais que des choses dont nôtre intérêt ou nôtre plaisir est de manquer. A dire vrai , ces sortes de Privations sont délicieuses , c'est donner une jouissance exquise à son Esprit de ce que l'on dérobe à ses Sens.

Mais que fait-on si *Fabricius* ne suivoit pas son humeur ? Il y a des gens qui trouvent de l'embaras dans la multitude & dans la diversité des choses superflues , qui goûteroient en repos avec douceur les commodités , & même les nécessaires. Cependant les faux Connaisseurs admirent une apparence de Moderation , quand la justesse du discernement feroit voir le peu d'étendue d'un Esprit borné , ou le peu d'action de quelque Ame paresseuse. A ces gens-là ,

là , se passer de peu , c'est se retrancher moins de plaisirs que de peines. Je dirai plus ; quand il n'est pas honteux d'être Pauvre , il nous manque moins de choses pour vivre doucement dans la Pauvreté , que pour vivre magnifiquement dans les Richesses. Pensez-vous que la condition d'un Religieux soit malheureuse , lors-qu'il est considéré dans son Ordre , & qu'il a de la Réputation dans le Monde ? Il fait vœu d'une Pauvreté qui le délivre de mille soins , & ne lui laisse rien à desirer qui convienne à sa profession & à sa vie. Les gens magnifiques pour la plûpart sont les veritables pauvres : ils cherchent de l'argent de tous côtés avec inquietude & avec chagrin , pour entretenir les Plaisirs des autres ; & tandis qu'ils exposent leur Abondance , dont les Etrangers jouissent plus qu'eux , ils sentent en secret leur nécessité avec leurs Femmes & leurs Enfans , & par l'importunité des Creanciers qui les tyrannisent , & par le méchant état de leurs affaires qu'ils voyent ruinées.

Revenons à nos *Romains* , dont nous nous sommes insensiblement éloignés. Admire qui voudra la Pauvreté de *Fabrics* ; je loue sa prudence ; & le trouve fort avisé de n'avoir eu qu'une Salière d'ar-

d'argent , pour se donner le crédit de chasser du Sénat un Homme * qui avoit été deux fois Consul , qui avoit triomphé , qui avoit été Dictateur ; parcequ'on en trouva chez lui quelques Marcs davantage † : Outre que c'étoient les Mœurs de ce tems-là : le vrai intérêt étoit de n'en avoir point d'autre que celui de la République.

Les Hommes ont établi la Societé par un Esprit d'intérêt particulier , cherchant à se faire une vie plus douce & plus sûre en compagnie , que celle qu'ils menoient en tremblant dans les Solitudes. Tant qu'ils y trouvent non-seulement la commodité , mais la gloire & la puissance , sauroient-ils mieux faire que de se donner tout à-fait au Public , dont ils tirent tant d'Avantage ?

Les *Décies* qui se devoüerent pour le Bien d'une Societé dont ils alloient n'être plus , me semblent de vrais Fanatiques ; mais ces gens-ci me paroissent fort sensés dans la passion qu'ils ont eüe pour une République reconnoissante , qui avoit autant de soin d'eux pour le moins qu'ils en avoient d'elle.

Je me représente *Rome* en ce tems-là

Tome I.

M

com-

* P. Cornelius Rufinus.

† Quinze Marcs d'Argent.

comme une vraie Communauté, où chacun se desapproprie pour trouver un autre Bien dans celui de l'Ordre. Mais cet Esprit-là ne subsiste guère que dans les petits Etats. On méprise dans les grands toute apparence de Pauvreté ; & c'est beaucoup quand on n'y approuve pas le mauvais usage des Richesses. Si *Fabricius* avoit vécu dans la grandeur de la République, ou il auroit changé de Mœurs, ou il auroit été inutile à sa Patrie : & si les Gens-de-bien des derniers tems avoient été de celui de *Fabricius*, ou il eussent rendu leur Probité plus rigide, ou ils auroient été chassés du Sénat comme des Citoyens corrompus.

Après avoir parlé des *Romains*, il est raisonnable de parler un peu de *Pyrrhus*, qui entre ici naturellement en tant de choses.

C'a été le plus grand Capitaine de son tems, au jugement même d'*Annibal*, qui le mettoit immédiatement après *Alexandre* & devant lui, comme il méritoit, par modestie. Il avoit joint la délicatesse des Negociations à la science de la Guerre : mais avec cela, il ne pût jamais se faire un établissement solide. S'il savoit gagner des Combats, il perdoit le fruit de la Guerre ; s'il attiroit des

des Peuples à son Alliance , il ne savoit pas les y maintenir : ses deux beaux talens employés hors de saison , ruinoient l'ouvrage l'un de l'autre.

Quand il avoit éprouvé ses forces heureusement , il songeoit aussi-tôt à negocier ; & comme s'il eût été d'intelligence avec les Ennemis , il arrêtoit ses progrès lui-même. Avoit-il su gagner l'affection d'un Peuple ? sa premiere pensée étoit de l'assujettir. Il arrivoit de là qu'il perdoit ses Amis , sans gagner ses Ennemis : car les Vaincus prenoient l'Esprit de Vainqueurs , & refusoient la Paix qu'on leur offroit ; & ceux-là retiroient non-seulement leur assistance , mais cherchoient à se défaire d'un Allié qui se faisoit sentir un vrai Maître.

Un procédé si extraordinaire doit s'attribuer en partie au naturel de *Pyrrhus* , en partie aux differents intérêts de ses Ministres. Il y avoit auprès de lui deux personnes , entre les autres , dont il prenoit ordinairement les avis , *Cinéas* & *Milon*. *Cinéas* éloquent , spirituel , habile , délicat dans les Negociations , insinuoit les pensées du Repos toutes les fois qu'il s'agissoit de la Guerre ; & quand l'humour ambitieuse de *Pyrrhus* l'avoit emporté sur ses raisons , il attendoit pa-

tiemment les difficultés : où ménageant les premiers dégoûts de son Maître , il lui tournoit bien-tôt l'Esprit à la Paix , afin de rentrer dans son talent , & de se remettre les affaires entre les mains.

Milon étoit un homme d'expérience dans la Guerre , qui ramenoit tout à la force ; il n'oublioit rien pour empêcher les Traités , ou pour les rompre ; conseilloit de vaincre les difficultés ; & si on ne pouvoit conquerir des Nations ennemies , d'affujettir en tout cas les alliées.

Autant qu'on en peut juger , voila la maniere dont se gouvernoit *Pyrrhus* , tant par autrui que par lui-même. On pourroit dire en sa faveur , qu'il a eu affaire à des Nations puissantes , qui se trouvoient plus de ressource que lui ; on pourroit dire qu'il gagnoit les Combats par sa Vertu , mais qu'un foible & petit Etat comme le sien , ne lui donnoit pas les moyens de pousser à bout une longue Guerre. Quoi-qu'il en soit , à le regarder par les qualités de sa Personne , & par ses Actions , ç'a été un Prince admirable qui ne cede à pas un de l'Antiquité. A considerer en gros le succès des Desseins , & la fin des Affaires , il paroîtra souvent mal-habile , & perdra beau-

beaucoup de sa Réputation. En effet , il occupa la *Macedoine* , & en fut chassé : il eut d'heureux commencemens en *Italie* , d'où il lui fallut sortir ; il se vit Maître de la *Sicile* , où il ne pût demeurer.

CHAPITRE VI.

De la premiere Guerre de Carthage.

LA Guerre de *Pyrrhus* , ouvrit l'Esprit aux *Romains* , & leur inspira des sentimens qui ne les avoient pas touchés encore. A la verité , ils y entre-
rent grossiers & présomptueux , avec beaucoup de temerité & d'ignorance ; mais ils eurent une grande Vertu à la soutenir : & comme ils virent toutes choses nouvelles avec un Ennemi qui avoit tant d'experience , ils devinrent sans doute plus industrieux & plus éclairés qu'ils n'étoient auparavant. Ils trouverent l'invention de se garantir des Elephans , qui avoient mis le desordre dans les Légions au premier Combat ; ils apprirent à éviter les Plaines , & chercherent des lieux avantageux con-

tre une Cavalerie qu'ils avoient méprisée mal-à-propos. Ils apprirent ensuite à former leur Camp sur celui de *Pyrrhus*, après avoir admiré l'ordre & la distinction des Troupes, qui campoient chez eux en confusion. Pour les choses qui sont purement de l'Esprit, quoi-que la Harangue du vieil *Appius* eut fait chasser de *Rome* *Cinéas*, l'éloquence de *Cinéas* n'avoit pas laissé de plaire, & sa dextérité avoit été agreable.

Les Presens offerts, bien que refusés; donnerent cependant une secrète Veneration pour ceux qui les pouvoient faire; & *Curius* si fort honoré pour sa Vertu désintéressée, le fut encore davantage quand il leur fit voir dans son Triomphe, de l'Or, de l'Argent, des Tableaux & des Statuës. On connut alors qu'il y avoit des choses plus excellentes ailleurs qu'en *Italie*.

Ainsi des idées nouvelles firent, pour ainsi parler, de nouveaux Esprits: & le Peuple *Romain* touché d'une Magnificence inconnue, perdit ces vieux sentimens, où l'habitude de la Pauvreté n'avoit pas moins de part que la Vertu.

La curiosité éveilla donc les Citoyens; les Cœurs même commencerent à sentir avec émotion, ce que les Yeux avoient

avoient commencé de voir avec plaisir ; & quand ces mouvemens se furent mieux expliqués , on fit paroître de véritables desirs pour les choses étrangères. Quelques Particuliers conserverent encore l'ancienne Contenance , comme il est arrivé depuis , & dans le tems de la République la plus corrompue ; mais enfin il se forma une envie generale de passer la Mer pour s'établir en des lieux où *Pyrhus* avoit su trouver tant de Richesses. Voila proprement d'où est venue la premiere Guerre de *Carthage* ; le secours donné aux *Tarentins* en fut le prétexte , la conquête de la *Sicile* le véritable sujet.

Après avoir dit par quels mouvemens les *Romains* se porterent à cette Guerre , il faut faire voir en peu de mots quel étoit alors leur Génie. Leurs Qualités principales , furent à mon avis , le Courage & la Fermeté.

Entreprendre les choses les plus difficiles ; ne s'étonner d'aucun péril ; ne se rebuter d'aucune perte. En tout le reste , les *Carthaginois* avoient sur eux une Supériorité extraordinaire , soit pour l'Industrie , soit pour l'expérience de la Mer , soit pour les Richesses que leur donnoit le trafic de tout le Monde , quand

les *Romains* naturellement assez pauvres, venoient de s'épuiser dans la Guerre de *Pyrrhus*.

A dire vrai, la Vertu de ceux-ci leur tenoit lieu de toutes choses. Un bon Succès les animoit à la poursuite d'un plus grand, & un événement fâcheux ne faisoit que les irriter davantage. Il en arrivoit tout autrement dans les Affaires des *Carthaginois*, qui devenoient nonchalans dans la bonne fortune, & s'abattoient aisément dans la mauvaise. Outre le différent naturel de ces deux Peuples, la diverse constitution des Républiques y contribuoit beaucoup. *Carthage* étant établie sur le Commerce, & *Rome* fondée sur les Armes; la première employoit des Etrangers pour ses Guerres, & les Citoyens pour son trafic; l'autre se faisoit des Citoyens de tout le monde, & de ses Citoyens des Soldats. Les *Romains* ne respiroient que la Guerre, même ceux qui n'y alloient pas, pour y avoir été autrefois, ou pour y devoir aller un jour.

A *Carthage* on demandoit toujours la Paix au moindre mal dont on étoit menacé; tant pour se défaire des Etrangers, que pour retourner au Commerce. On y peut ajouter encore cette différence,

rence que les *Carthaginois* n'ont rien fait de grand , que par la vertu des Particuliers , au lieu que le Peuple *Romain* a souvent rétabli par sa fermeté ce qu'avoit perdu l'imprudence , ou la lâcheté de ses Generaux.

Toutes ces choses considérées , il ne faut pas s'étonner que les *Romains* soient demeurés victorieux ; car ils avoient les Qualités principales qui rendent un Peuple Maître de l'autre.

Comme l'idée des Richesses avoit donné aux *Romains* l'envie de conquérir la *Sicile* ; la conquête de la *Sicile* leur donna envie de jouir des Richesses qu'ils s'étoient données. La Paix avec les *Carthaginois* après une si rude Guerre , inspira l'esprit du repos , & le repos fit naître le goût des Voluptés. Ce fut-là que les *Romains* introduisèrent les premières Pièces de Théâtre , & là qu'on vit chez eux les Premières Magnificences. On commença d'avoir de la curiosité pour les Spectacles , & du soin pour les Plaisirs.

Les Procès, quoi-qu'ennemis de la joye, ne laisserent pas de s'augmenter ; chacun ayant recours à la Justice publique , à mesure que celle des Particuliers se corrompoit.

L'Intemperance amena de nouvelles Maladies ; & les Medecins furent établis pour guérir des maux dont la Contenance avoit garanti les *Romains* auparavant.

L'Avarice fit faire de petites Guerres ; la foiblesse fit apprehender les grandes. Que si la necessité obligea d'en entreprendre quelqu'une , on la commença avec chagrin , & on la finit avec joye.

On demandoit aux *Carthaginois* de l'Argent qu'ils ne devoient point , quand ils étoient occupés avec leurs Rebelles ; & on eut toutes les Précautions du monde , pour ne rompre pas avec eux , quand leurs affaires furent un peu raccommo-
dées.

Ainsi c'étoit tantôt des Injures , tantôt des Considerations , toujours de la mauvaise volonté ou de la crainte ; & certes on peut dire que les *Romains* ne furent vivre ni en Amis , ni en Ennemis : car ils offensoient les *Carthaginois* , & les laissoient rétablir , donnant assez de sujet pour une nouvelle Guerre , où ils apprehendoient de tomber sur toutes choses.

Une conduite si incertaine , se changea en une vraie Nonchalance ; & ils laisserent perir les *Sagontins* avec tant
de

de honte , que leurs Ambassadeurs en furent indignement traités chez les *Espagnols* & chez les *Gaulois* , après la ruine de ce miserable Peuple.

Le mépris des Nations , dont ils furent piqués , les tira de cet Assoupissement ; & la descente d'*Annibal* en *Italie* réveilla leur ancienne Vigueur. Ils firent la Guerre quelque tems avec beaucoup d'incapacité & un grand courage ; quelque tems avec plus de suffisance & moins de résolution.

Enfin , la Bataille de *Cannes* perduë leur fit retrouver leur Vertu , & en excita , pour mieux dire , une nouvelle qui les éleva encore au dessus d'eux-mêmes.

CHAPITRE VII.

De la seconde Guerre Punique.

Pour voir la République dans toute l'étendue de sa Vertu , il faut la considérer dans la seconde Guerre de *Carthage*. Elle a eu auparavant plus d'austerité ; elle a eu depuis plus de grandeur ; jamais un Merite si veritable. Aux autres extrémités où elle s'est trouvée , elle a

dû son salut à la hardiesse, à la valeur, à la capacité de quelque Citoyen. Peut-être que sans *Brutus*, il n'y auroit pas eu même de République. Si *Manlius* n'eût défendu le Capitole; si *Camille* ne fût venu le secourir, les *Romains* à peine libres, tomboient sous la servitude des *Gaulois*.

Mais ici le Peuple *Romain* a soutenu le Peuple *Romain*; ici le Génie universel de la Nation a conservé la Nation; ici le bon ordre, la fermeté, la conspiration generale au bien public, ont sauvé *Rome*, quand elle se perdoit par les fautes & les imprudences de ses Generaux.

Après la Bataille de *Cannes*, où tout autre Etat eût succombé à sa mauvaise Fortune, il n'y eut pas un mouvement de foiblesse parmi le Peuple, pas une pensée qui n'allât au Bien de la République. Tous les ordres, tous les rangs, toutes les conditions s'épuisèrent volontairement; les *Romains* apportoitent avec plaisir ce qu'ils avoient de plus précieux, & gardoient à regret ce qu'ils étoient obligés de se laisser pour le simple usage. L'honneur étoit à retenir le moins, la honte à garder le plus dans leurs Maisons. Lors-qu'il s'agissoit de créer les Magistrats, la jeunesse, ordinairement pré-

prévenuë d'elle-même , consultoit avec docilité la sagesse des plus vieux ; pour donner ses suffrages plus sainement.

Les vieux Soldats venant à manquer , on donnoit la Liberté aux Esclaves pour en faire de nouveaux ; & ces Esclaves devenus *Romains* , s'animoient du même Esprit de leurs Maîtres , pour défendre une même Liberté. Mais voici une grandeur de Courage qui passe toutes les autres Qualités , quelques belles qu'elles puissent être. Il arrive quelquefois dans un Danger éminent , qu'on voit prendre de bonnes Résolutions aux moins Sages ; il arrive que les plus intéressés contribuent largement pour le Bien public ; quand par un autre intérêt , ils craignent de se perdre avec le Public eux-mêmes.

Il n'est peut-être jamais arrivé qu'on ait songé au dehors comme au dedans , en des extrémités si pressantes ; & je ne trouve rien de si admirable dans les *Romains* , que de leur voir envoyer des troupes en *Sicile* & en *Espagne* , avec le même soin qu'ils en envoioient contre *Annibal*.

Accablés de tant de pertes , épuisés d'Hommes & d'Argent , ils partagerent leurs dernières Ressources entre la défense

senſe de *Rome* , & le maintien de leurs Conquêtes. Un Peuple ſi wagnanime aimoit autant périr que déchoir , & tenoit pour une choſe indifferente de n'être plus , quand il ne ſeroit pas le Maître des autres.

Quoi-qu'il ſoit touſjours avantageux de ſe conſerver , je conte neanmoins entre les principaux avantages des *Romains* , d'avoir dû leur Salut à leur Fermeté & à la grandeur de leur Courage. Ce leur fut encore un bon-heur d'avoir changé de Génie depuis la Guerre de *Pyrrhus* ; d'avoir quitté ce deſintéreſſement ſi extraordinaire , & cette pauvreté ambitieufe dont j'ai parlé ; autrement on n'eût pas trouvé dans *Rome* les moyens de la ſoutenir.

Il fallut que les Citoyens euſſent du Bien comme du Zèle pour aider la *Republique*. Si elle n'avoit pû ſecourir ſes Alliés , elle en eut été abandonnée. Le Diſcours du Conſul qui penſoit donner de la compaſſion aux Deputés de *Capoue* , n'excita que leur infidélité. Le Sénat beaucoup plus ſage , prit une conduite toute differente , il envoya des Hommes & des Vivres aux Alliés , qui en eurent beſoin ; & de tout le ſecours que vinrent offrir ceux de *Naples* , on n'accepta que

que des Bleds pour de l'Argent.

Mais avec tant de Fermeté & de Bon-sens , il n'y avoit plus de République *Romaine* , si *Carthage* eût fait pour la ruiner la moindre des choses que fit *Rome* pour son Salut.

Tandis qu'on remercioit un Consul qui avoit fui * , de n'avoir pas desespéré de la République , on accusoit à *Carthage* *Annibal* victorieux. *Hannor* ne lui pouvoit pardonner les Avantages d'une Guerre qu'il avoit déconseillée : plus jaloux de l'honneur de ses Sentimens , que du Bien de l'Etat ; plus ennemi du Général des *Carthaginois* , que des *Romains* , il n'oublioit rien pour empêcher les Succès qu'on pouvoit avoir , ou pour ruiner ceux qu'on avoit eus. On eût pris *Hannor* pour un Allié du Peuple *Romain* ; qui regardoit *Annibal* comme l'Ennemi commun. Quand celui-ci envoyoit demander des Hommes & de l'Argent pour le maintien de l'Armée , *Que demanderoit-il* , disoit *Hannor* , *s'il avoit perdu la Bataille ? Non non , Messieurs , on c'est un Imposteur qui nous amuse par de fausses* *Non-*

* Terentius Varro , qui donna la Bataille de Cannes malgré son Collegue L. Æmil. Paulus , & la perdit.

Nouvelles, ou un *Volent public* qui s'approprie les *Dépouilles des Romains* & les *Avantages de la Guerre*. Ces oppositions troubloient du moins les *Secours*, quand elles ne pouvoient en empêcher la résolution. On exécutoit lentement ce qui avoit été résolu avec peine. Le secours enfin préparé demeurait long-tems à partir; s'il étoit en chemin, on envoyoit ordre de l'arrêter en *Espagne*, au lieu de le faire passer en *Italie*. Il n'arrivoit donc quasi jamais; & lors-qu'il venoit joindre *Annibal*, ce qui étoit un miracle, *Annibal* ne le recevoit que foible, ruiné & hors de saison.

Ce General étoit presque toujours sans *Vivres* & sans *Argent*, réduit à la nécessité d'être éternellement heureux dans la *Guerre*; nulle ressource au premier mauvais Succès, & beaucoup d'embarras dans les bons, où il ne trouvoit pas de quoi entretenir diverses Nations qui suivoient plutôt sa Personne, qu'elles ne dépendoient de sa République.

Pour contenir tant de Peuples différens, il ajoûtoit à sa naturelle Severité une Cruauté concertée, qui le faisoit redouter des uns, tandis que sa Vertu le faisoit réverer des autres. A la verité, il

ne

ne se faisoit pas grande violence ; mais étant naturellement un peu cruel , il se trouvoit dans une condition où il lui étoit nécessaire de l'être. Cependant ses intérêts régloient quelquefois sa cruauté , & lui donnoient même de la Clemence ; car il favoit être doux & clement pour le bien de ses affaires , & le Dessein l'emportoit toujours sur le Naturel.

Il faisoit la guerre aux *Romains* avec toute sorte de rigueur , & traitoit leurs Alliés avec beaucoup de douceur & de courtoisie ; cherchant à ruiner ceux-là tout-à-fait , & à détacher ceux-ci de leur Alliance. Procedé bien different de celui de *Pyrrhus* , qui gardoit toutes ses civilités pour les *Romains* , & les mauvais traitemens pour ses Alliés.

Quand je songe qu'*Annibal* est parti d'*Espagne* , où il n'avoit rien de fort assuré ; qu'il a traversé les *Gaules* , qu'on devoit conter pour ennemies ; qu'il a passé les *Alpes* pour faire la guerre aux *Romains* , qui venoient de chasser les *Carthaginois* de la *Sicile*. Quand je songe qu'il n'avoit en *Italie* ni Places , ni Magasins , ni Secours assuré , ni la moindre esperance de Retraite ; je me trouve étonné de la hardiesse de son Dessein. Mais lors-que je considere sa Valeur

& sa Conduite , je n'admire plus qu'*Annibal* , & le tiens encore au dessus de l'entreprise.

Les *François* admirent particulièrement la Guerre des *Gaules* , & par la réputation de *César* , & parce-que s'étant faite en leur Pays , elle les touche d'une idée plus vive que les autres. Cependant à en juger sainement , elle n'approche en rien de ce qu'a fait *Annibal* en *Italie*. Si *César* avoit trouvé parmi les *Gaulois* l'union & la fermeté que trouva celui-ci parmi les *Romains* , il n'eût fait sur eux que de médiocres Conquêtes ; car il faut avoüer qu'*Annibal* rencontra d'étranges Difficultés , sans conter celles qu'il portoit avec lui-même. Le seul avantage , sur lequel il pouvoit raisonnablement se fonder , étoit la bonté de ses Troupes , & sa propre suffisance.

Il est certain que les *Romains* avoient pris une grande superiorité sur les *Carthaginois* dans la Guerre de *Sicile* : mais la Paix leur ayant fait licencier leur Armée , ils perdoient insensiblement leur vigueur , tandis que leurs Ennemis occupés en *Espagne* & en *Afrique* , mettoient en usage leur valeur , & aqueroient de l'experience.

Ce fut donc avec un vieux Corps qu'*An-*

qu' *Annibal* vint attaquer l' *Italie* ; & avec une Vieille réputation , plus qu'avec de vieilles Troupes , que les *Romains* se virent obligés de la défendre.

Pour les Generaux des *Romains* , c'étoient des hommes de grand Courage , qui eussent crû faire tort à la gloire de leur République , s'ils n'avoient donné la Bataille aussi-tôt que les Ennemis se presentoient.

Annibal se fit une étude particuliere d'en connoître le Génie , & n'observoit rien tant què l'humeur & la conduite de chaque Consul qui lui étoit opposé. Ce fut en irritant l'humeur fougueuse de *Sempronius* , qu'il sut l'attirer au Combat , & gagner sur lui la Bataille de *Trebie*. La défaite de *Trafimene* est dûë à un artifice quasi tout pareil.

Connoissant l'Esprit superbe de *Flaminius* , il brûloit à ses yeux les Villages de ses Alliés , & incitoit si à propos sa Temerité naturelle , que le Consul prit non-seulement la résolution de combattre mal-à-propos , mais il s'engagea en certains Détroits où il perdit malheureusement son Armée avec la Vie. Comme *Fabius* eut une maniere d'agir toute contraire , la conduite d' *Annibal* fut aussi toute differente.

Après

Après la Journée de *Trasimène*, le Peuple *Romain* créa un Dictateur & un General de la Cavalerie. Le Dictateur étoit *Quintus Fabius* homme sage, & un peu lent : qui mettoit la seule esperance du salut dans les Précautions, d'où peut naître la sûreté. En l'état où étoient les choses, il croyoit qu'il n'y avoit point de difference entre combattre & perdre un Combat ; de sorte qu'il ne songeoit qu'à rassurer l'Armée, & perdant l'esperance de pouvoir vaincre, il croyoit agir assez sagement & assez faire, que de s'empêcher d'être vaincu.

Marcus Minutius fut le General de la Cavalerie ; violent, précipité, vain en discours, aussi audacieux par son ignorance que par son Courage. Celui-ci mettoit l'intérêt de l'Etat dans la Réputation des Affaires, & pensoit que la République ne pourroit subsister, si elle n'éfàçoit la honte des Défaites passées par quelque chose de glorieux. Il vouloit de la Hauteur où il falloit de la Sagesse, de la Gloire où il étoit question du Salut.

Annibal ne fut pas long-tems sans connoître ces différentes Humeurs par le rapport qu'on lui en fit, & par ses propres observations ; car il presenta la Bataille plusieurs jours de suite à *Fabius*,
qui

qui bien-loin de l'accepter , ne laissoit pas fortir un seul homme de son Camp. *Minutius* au contraire prenoit pour autant d'Affronts les bravades artificieuses des Ennemis , & faisoit passer le Dictateur pour un homme foible , ou insensible à la honte des *Romains*.

Annibal averti de ces Discours , tâchoit d'augmenter l'opinion de crainte & de foiblesse qu'on attribuoit à *Fabius*. Il brûloit devant lui le plus beau Pays d'*Italie* , pour l'attirer au Combat , ce qu'il ne pût faire ; ou du moins pour le décrier , en quoi il ne manqua pas de réussir. Il fit soupçonner même qu'il y avoit de l'intelligence entre eux ; conservant ses Terres seules avec grand soin dans la Desolation generale de la Campagne.

Ce n'est encore qu'une partie de ses Artifices. Tandis qu'il travailloit à ruiner la Réputation de *Fabius* qui lui faisoit de la peine ; il n'oublioit rien pour en donner à *Minutius* , auquel il souhaitoit le Commandement , ou du moins une grande autorité dans l'Armée. Tantôt il faisoit semblant de l'apprehender , quand il témoignoit toute sorte de mépris pour l'autre. Quelquefois après s'être engagé en quelque léger Combat avec lui , il se retiroit le premier , & lui

lui laissoit prendre une petite superiorité qui augmentoit son Crédit parmi les *Romains*, & le préparoit à se perdre par une temeraire confiance. Enfin il fût employer tant d'artifice à d'écrier le Dictateur, & à faire estimer le General de la Cavalerie, que le Commandement fut partagé, & les Troupes séparées, ce qui ne s'étoit jamais fait auparavant. Vous diriez que *Rome* agissoit par l'esprit de son Ennemi; car dans la verité, ce Decret si extraordinaire étoit un pur effet de ses machines & de ses desseins.

Alors la vanité de *Minutius* n'eut plus de bornes; il méprisoit avec une égale imprudence *Fabius* & *Annibal*, ne parlant rien moins que de chasser lui seul tous les Etrangers d'*Italie*. Il voulut donc avoir son Camp séparé, dont *Annibal* ne se fut pas si-tôt aperçû, qu'il en approcha le sien; & sans m'amuser à décrire le détail de toutes les actions, *Minutius* se laissa engager dans un Combat où il fut défait.

C'est ainsi que se comportoit *Annibal* durant la Dictature de *Fabius*, & il se comporta quasi de la même sorte avec les Consuls qui donnerent la Bataille de

de Cannes. Il est vrai qu'il n'eut pas besoin d'une conduite si délicate. La Sagesse de *Paulus* l'incommoda moins, que n'avoit fait celle de *Fabius*; & l'ignorance présomptueuse de *Térentius*, le précipitoit assez de lui-même à sa ruine.

On s'étonnera peut-être que je me sois si fort étendu sur une affaire qui aboutit à la simple Défaite de *Minutius*, & que je ne parle qu'en passant de cette grande & fameuse Bataille de Cannes: mais je cherche moins à décrire les Combats qu'à faire connoître les Génies. Et comme les habiles gens ont plus de plaisir à considérer *César* dans la guerre de *Pétréius* & d'*Afranius*; que dans les plus éclatantes de ses actions; j'ai crû qu'on devoit observer plus curieusement *Annibal* dans une affaire toute de conduite, que dans ce grand & heureux succès que l'imprudence de *Térentius* lui fit avoir sans beaucoup de peine.

Il faut avoier pourtant que jamais Bataille ne fut gagnée si pleinement; & ce jour-là, pour ainsi dire, étoit le dernier des *Romains*, si *Annibal* n'eut mieux aimé jouir des commodités de la Victoire, que d'en poursuivre les avantages.

Celui

Celui qui avoit fait faire tant de Fautes aux autres , se ressent ici de la Foiblesse de la condition humaine , & ne peut s'empêcher de faillir lui-même. Il s'étoit montré invincible aux plus grandes difficultés ; mais il ne peut résister à la douceur de sa bonne Fortune ; & se laisse aller au repos , quand un peu d'action le mettoit en état de se reposer toute sa vie.

Si vous en cherchez la raison , c'est que tout est fini dans les Hommes ; la patience , le courage , la fermeté s'épuisent en nous.

Annibal ne peut plus souffrir , parcequ'il a trop souffert ; & sa Vertu consumée se trouve sans ressource au milieu de la Victoire.

Le souvenir des Difficultés passées , lui fait envisager des Difficultés nouvelles ; son Esprit qui devoit être plein de confiance , & quasi de certitude , se tourne à la crainte de l'avenir : il considère quand il faut oser ; il consulte quand il faut agir ; il se dit des raisons pour les *Romains* , quand il faut mettre en execution les siennes.

Comme les Fautes des Grands-hommes ont toujours des sujets apparens , *Annibal* ne laissoit pas de se représenter

senter des choses fort specieuses.

„ Que son Armée invincible à la cam-
 „ pagne , n'étoit nullement propre pour
 „ les Sieges , ayant peu de bonne Infan-
 „ terie , point de Machines , point d'Ar-
 „ gent , point de Subsistance réglée ; Que
 „ par ces mêmes défauts il avoit attaqué
 „ *Spolète* inutilement après le succès de
 „ *Trasiméne* , tout victorieux qu'il étoit ;
 „ Qu'un peu avant la Bataille de *Cannes* ,
 „ il avoit été contraint de lever le Siege
 „ d'une petite Ville sans nom & sans for-
 „ ce : Qu'assiéger *Rome* munie de toutes
 „ choses , c'étoit vouloir perdre la répu-
 „ tation qu'on venoit d'acquérir , & faire
 „ périr une Armée qui seule le faisoit
 „ considérer ; Qu'il falloit donc laisser les
 „ *Romains* enfermés dans leurs Murailles ,
 „ tomber insensiblement d'eux-mêmes ,
 „ & cependant aller s'établir proche de
 „ la Mer , où l'on recevroit les secours de
 „ *Carthage* commodément ; & où il
 „ seroit aisé d'établir la plus considéra-
 „ ble Puissance de l'*Italie*. Voilà les
 „ raisons qu'accommodoit *Annibal* à la
 „ disposition où il se trouvoit , & qu'il
 „ n'eût pas goûtées dans ses premieres ar-
 „ deurs.

En vain *Maharbal* lui promettoit à
 souper dans le *Capitole* ; ses Réflexions

qui n'avoient que l'air de Sagesse , & une fausse Raïson , lui firent rejeter , comme téméraire , une confiance si bien fondée. Il avoit suivi les conseils violens pour commencer la Guerre avec les *Romains* , & il est retenu par une fausse circonspection , quand il trouve l'heure de tout finir.

Il est certain que les Esprits trop fins comme étoit celui d'*Annibal* , se font des Difficultés dans les Entreprises , & s'arrêtent eux-mêmes par des Obstacles qui viennent plus de leur imagination que de la chose.

Il y a un point dans la Décadence des Etats , où leur ruine seroit inévitable , si on connoissoit la facilité qu'il y a de les détruire ; mais pour n'avoir pas la vue assez nette , ou le Courage assez grand , on se contente du moins quand on peut le plus , tournant en Prudence , ou la petitesse de son Esprit , ou le peu de grandeur de son Ame.

Dans ces Conjonctures on ne se sauve point par soi-même ; une vieille réputation vous soutient dans l'imagination de vos Ennemis , quand les véritables Forces vous abandonnent.

Ainsi *Annibal* se met devant les yeux une Puissance qui n'est plus. Il se fait

un fantôme de Soldats morts & de Legions dissipées ; comme s'il avoit encore à combattre & à défaire ce qu'il a défait.

Et certes la Confusion n'eut pas été moindre à Rome après la Bataille de Canne, qu'elle l'avoit été autrefois après la journée d'Allie ¶. Mais au lieu d'approcher d'une Ville où il eut porté l'épouvante, il s'en éloigna comme s'il eut voulu la rassurer, & donner loisir aux Magistrats de pourvoir tranquillement à toutes choses. Il prit le parti d'attaquer les Alliés qui tomboient avec Rome, & qui se soutinrent par elle avec plus de facilité qu'elle ne se fut soutenue.

C'est là la premiere & la grande Faute d'Annibal, qui fut aussi la premiere ressource des Romains. La consternation passée ; ceux-ci augmentèrent de courage en diminuant de forces ; & les Carthaginois diminuèrent de vigueur en augmentant de puissance.

N 2

Que

¶ Riviere à trois ou quatre lieues de Rome, près de laquelle les Romains furent défaits par les Gaulois. Ceux-ci se rendirent maîtres de la Ville, mais ils ne purent pas prendre le Capitole, où une partie de la jeunesse s'étoit retirée. Voyez Tite Live, au V. Livre de la L. Décade.

Que si l'on veut chercher les causes de tous les malheurs , on en trouvera deux essentielles : la nonchalance de *Carthage* qui laissoit aneantir les bons succès faute de secours ; & l'envie précipitée qu'eut *Annibal* de mettre fin aux travaux , avant que d'avoir fini la Guerre.

Après avoir goûté le repos , il ne fut pas long-tems sans vouloir goûter les Délices ; & il en fut charmé d'autant plus aisément qu'elles lui avoient toujours été inconnues. Un homme qui fait mêler les Plaisirs & les Affaires , n'en est jamais possédé , il les quitte , il les reprend quand bon lui semble ; & dans l'habitude qu'il en a formée , il trouve plutôt un délassement d'Esprit , qu'un charme dangereux qui puisse corrompre. Il n'en est pas ainsi de ces gens austeres , qui par un changement d'Esprit viennent à goûter les Voluptés. Ils sont enchantés aussi-tôt de leurs douceurs , & n'ont plus que de l'aversion pour l'austerité de leur vie passée. La Nature en eux lassée d'incommodités & de peines , s'abandonne aux premiers Plaisirs qu'elle rencontre. Alors ce qui avoit paru vertueux se presente avec un air rude & difficile ; & l'Ame qui croit s'être détrompée d'une vieille Er-

Erreur , se plaignoit en elle-même de son nouveau Goût pour les choses agréables.

C'est ce qui arriva proprement à *Annibal* & à son Armée qui ne manquoit pas de l'imiter dans le relâchement , puis-qu'elle l'avoit bien imité dans les fatigues.

Ce ne furent donc plus que Bains , que Festins , qu'Inclinations & Attachemens ; il n'y eut plus de Discipline , ni par celui qui devoit donner les ordres , ni dans ceux qui devoient les exécuter. Quand il fallut se mettre en campagne , la Gloire & l'intérêt réveillèrent *Annibal* , qui reprit sa première vigueur , & se trouva lui-même ; mais il ne trouva plus la même Armée : il n'y avoit que de la mollesse & de la nonchalance ; s'il falloit souffrir la moindre nécessité , on regrettoit l'abondance de *Caponé*. On songeoit aux Maîtresses , lors-qu'il falloit aller aux Ennemis ; on languissoit des tendresses de l'Amour , quand il falloit de l'action & de la fierté pour les Combats. *Annibal* n'oublioit rien qui pût exciter les Courages ; tantôt par le souvenir d'une Valeur qu'on avoit perdue , tantôt par la honte des reproches où l'on étoit insensible.

Cependant , les Generaux des *Romains* devenoient plus habiles tous les jours : les Légions prenoient l'ascendant sur des Troupes corrompues ; & il ne venoit de *Carthage* aucun secours qui pût r'animer une Armée si languissante. Mais plus *Annibal* trouvoit de vigueur parmi les Ennemis , moins il recevoit de services des siens ; plus il prenoit sur lui-même. Et il n'est pas croyable avec qu'elle Vertu il se maintint en *Italie* , d'où les *Romains* ne l'ont fait sortir , qu'en obligeant les *Carthaginois* , à l'en retirer. Ceux-ci défaits & chassés d'*Espagne* , battus & ruinés en *Afrique* , eurent recours à leur *Annibal* pour leur dernière ressource. Il obéit aux ordres de son Pays avec la même soumission qu'auroit pû avoir le moindre Citoyen ; & il n'y fut pas si-tôt arrivé , qu'il en trouva les Affaires desesperées.

Scipion qui avoit vû les Calamités de sa République sous des Chefs malheureux , en commandoit alors les Armées dans les prosperités qu'il avoit fait naître. Pour *Annibal* , il n'avoit que le souvenir de sa bonne fortune , dont il avoit mal usé ; mais il ne manquoit en rien pour soutenir la mauvaise. Le premier confiant de son naturel , & par le bon-

bonheur present de ses Affaires , étoit à la tête d'une Armée qui ne doutoit pas de la Victoire : le second augmentoit une défiance naturelle par le méchant état où il voyoit sa Patrie , & par la mauvaise opinion qu'il avoit de ses Soldats.

Ces différentes situations d'Esprit , firent offrir la Paix & la rejeter ; après quoi l'on ne songea plus qu'à la Bataille.

Le Jour qu'elle fut donnée , *Annibal* se surpassa lui-même , soit à prendre ses avantages , soit à disposer son Armée , soit à donner les ordres dans le Combat ; mais enfin le Génie de *Rome* l'emporta sur celui de *Carthage* , & la défaite des *Carthaginois* laissa pour jamais l'Empire aux *Romains*.

Quant au General , il fut admiré de *Scipion* , qui au milieu de sa Gloire sembloit porter envie à la capacité du vaincu ; & le vaincu dont l'humeur étoit assez éloignée de vaines ostentations , crût toujours avoir quelque supériorité dans la Science de la Guerre : car discourant un jour des grands Capitaines avec *Scipion* , il mit *Alexandre* le premier , *Pyrrhus* le second , & lui-même le troisième ; à quoi froidement *Scipion* , si vous m'aviez vaincu , dit-il,

en quel rang vous seriez-vous mis ? Le premier de tous, reprit *Annibal*.

Il est certain qu'il avoit une merveilleuse capacité dans la Guerre, & ces Conquerans illustres qui ont laissé un si grand Nom à la Posterité, n'approchoient pas de son industrie, pour assembler & pour maintenir des Armées.

Alexandre passa en *Asie* avec des *Macédoniens* qui obéissoient à leur Roi ; s'il avoit peu d'argent & peu de vivres, les Batailles qu'il gaignoit le mettoient dans l'abondance de toutes choses : Une Ville prise ou rendue lui livroit les Treasures de *Darius*, qui devenoit nécessaire en son propre Pays, à mesure qu'*Alexandre* en possédoit les Richesses. *Scipion* dont je viens de parler, fit la guerre en *Espagne* & en *Afrique* avec des Légions que la République avoit levées, & qu'elle faisoit subsister. *César* eut les mêmes commodités pour la Conquête des *Gaules*, & il se servit des forces & de l'argent de la République même pour l'assujettir.

Pour nôtre *Annibal*, il avoit joint à un petit Corps de *Carthaginois* plusieurs Nations qu'il fit lier toutes par lui-même, & dont il put se faire obéir dans une éternelle Nécessité. Ce qui est encore

encore plus extraordinaire , les Combats ne le mettoient guère plus à son aise ; il se trouvoit presque aussi embarrassé après le gain d'une Bataille qu'auparavant. Mais s'il a eu des talens que les autres n'avoient pas , aussi a-t-il fait une Faute où apparemment ils ne seroient pas tombés.

Alexandre étoit si éloigné de laisser les choses imparfaites , qu'il alloit toujours au de-là , lors-qu'elles étoient consommées. Il ne se contenta pas d'assujettir ce grand Empire de *Darius* , jusqu'à la moindre Province ; son Ambition le porta aux *Indes* , quand il pouvoit accommoder la Gloire & le repos , ce qui est rare ; & jouir paisiblement de ses Conquêtes. *Scipion* ne songea pas à se reposer qu'il n'eut réduit *Carthage* , & établi en *Afrique* les affaires des *Romains*. Et une des grandes Loüanges qu'on donne à *César* , c'est qu'il ne pensoit jamais avoir rien fait , tant qu'il lui restoit quelque chose à faire.

Nil actum reputans , si quid superesset agendum †.

Quand je songe à la faute d'*Annibal* ,

N 5 il

† *Lucan. Pharsal. Lib. II.*

il me vient aussi-tôt dans l'esprit qu'on ne considère pas assez l'importance d'une bonne Résolution dans les grandes choses. Aller à *Rome* après la Bataille de *Cannes*, fait la destruction de cette Ville, & la grandeur de *Carthage*; n'y pas aller, produit avec le tems la ruine des *Carthaginois*, & l'Empire des *Romains*.

J'ai vû prendre une Résolution, qui causoit la perte d'un grand Etat, si elle eût été suivie. J'en vis prendre une contraire le même jour, par un heureux changement, qui fut son Salut: mais elle donna moins de réputation à l'Auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens Chevaux, ou la prise d'une Ville peu importante †. Ces derniers Evenemens frappent les yeux

† La Cour étant à Pontoise (en 1652.) & le Cardinal Mazarin considérant que Mr. le Prince n'en étoit pas éloigné; que Fuelsaldagne s'avançoit avec vingt-cinq mille hommes, & le Duc de Lorraine avec douze mille; résolut de faire retirer le Roi en Bourgogne, ne le croyant pas en sûreté à Paris. Mr. de Turenne ne se trouva pas alors au Conseil; mais ayant appris cette Résolution, il s'y rendit incessamment, & dit aux Ministres que si le Roi quittoit Paris, il n'y rentreroit jamais, & qu'il falloit y vaincre ou périr. Cela obligea le Conseil de changer d'avis.

yeux ou l'imagination de tout le monde. Le Bon-sens n'est admiré quasi de Personne, pour n'être connu que par des réflexions que peu de gens savent faire. Revenons à nôtre *Annibal*.

Si le métier de la Guerre, tout éclatant qu'il est, meritoit seul de la considération, je ne voi personne chez les Anciens qu'on pût raisonnablement lui préférer; mais celui qui le fait le mieux, n'est pas nécessairement le plus Grand homme. La beauté de l'Esprit, la grandeur de l'Ame; la magnanimité, le desintéressement, la justice, une capacité qui s'étend à tout, font la meilleure partie du Merite de ces Grands-hommes.

Savoir simplement tuer des gens; être plus entendu que les autres à désoler, la Société, & à détruire la Nature; c'est exceller dans une Science bien funeste. Il faut que l'application de cette Science soit juste, ou du moins honnête; qu'elle se tourne au Bien même de ceux qu'elle assujettit, s'il est possible; toujours à l'intérêt de son Pays, ou à la nécessité du sien propre. Quand elle devient l'emploi du caprice, qu'elle sert au dérèglement & à la fureur; quand elle n'a pour but que de faire du mal à tout le monde; alors il lui faut ôter

cette Gloire qu'elle s'attribuë , & la rendre aussi honteuse qu'elle est injuste.

Or il est certain qu'*Annibal* avoit peu de Vertus , & beaucoup de Vices ; l'infidélité , l'avarice , une cruauté souvent nécessaire , toujours naturelle.

D'ailleurs on juge d'ordinaire par le Succès , quoi-que disent les plus sages. Ayons toute la bonne Conduite qu'on peut avoir si l'Evenement n'est pas heureux , la mauvaise fortune tient lieu de faute , & ne se justifie qu'auprès de fort peu de gens. Ainsi, qu'*Annibal* ait mieux fait la guerre que les *Romains* ; que ceux-ci soient demeurés victorieux par le bon ordre de leur République , & qu'il ait péri par le mauvais Gouvernement de la sienne ; c'est la considération d'un petit nombre de personnes. Qu'il ait été défait par *Scipion* , & que la ruine de *Carthage* soit arrivée ensuite de sa Défaite ; ç'a été une chose pleinement connue , d'où s'est formé le sentiment universel de tous les Peuples.



CHAPITRE VIII.

*Du Génie des Romains vers la fin
de la seconde Guerre de Carthage.*

SUR la fin d'une si grande & si longue Guerre ; il se forma un certain Esprit particulier , inconnu jusqu'alors dans la République.

Ce n'est pas qu'il n'y eut eu souvent des Séditions ; le Sénat s'étoit porté plus d'une fois à l'oppression du Peuple , & le Peuple à beaucoup de violences contre le Sénat : Mais on avoit agi dans ces occasions par un sentiment public ; regardant l'Autorité des uns comme une Tyrannie qui ruinoit la Liberté , & la Liberté des autres comme un dérèglement qui confondoit toutes choses.

Ici les Hommes commencèrent à se regarder moins en commun qu'en particulier ; les Liens de la Société qu'on avoit trouvés si doux , semblèrent alors des Chaînes fâcheuses ; & chacun dégouté des Loix , voulut rentrer dans le premier droit de disposer de soi-même,

même , de se laisser aller à son choix , & de suivre dans ce choix par les lumières de son propre Esprit les mouvemens de sa Volonté.

Comme le dégoût de la Sujétion avoit fait rejeter les Rois , & avoit porté les Peuples à l'établissement de la Liberté ; le dégoût de cette même Liberté qu'on avoit trouvé fâcheuse à soutenir , disposoit les Esprits à des attachemens particuliers qu'on se voulut faire.

L'amour de la Patrie , le zèle du Bien-public s'étoient épuisés au fort de la Guerre contre *Annibal* , où l'affection & la vertu des Citoyens avoient été au de-là de ce que la République en pouvoit attendre. On avoit donné son Bien & son Sang pour le Public , qui n'étoit pas encore en état de faire trouver aucune douceur aux Particuliers ; la dureté même du Sénat avoit augmenté celle des Loix en quelques occasions ; & la rigueur qu'on avoit tenue aux Prisonniers de la Bataille de *Cannes* , avoit touché tout le monde : mais on avoit souffert patiemment dans un tems où l'on croyoit endurer tout par un intérêt commun. Si-tôt qu'on eut moins à craindre , on crut que la nécessité de souffrir étoit finie ; & cha-
cun

cun ayant perdu la docilité & la patience avant la fin de ses maux , on supportoit avec peine ce qu'on s'imaginoit endurer sans besoin par la seule volonté des Magistrats.

C'est ainsi proprement que se formerent les premiers dégoûts ; d'où il arriva que les Hommes revenus de la République à eux-mêmes , cherchoient de nouveaux engagemens dans la Société , & regardoient parmi eux à choisir des Sujets qui méritassent leurs affections.

Dans cette disposition des Esprits , *Scipion* se presenta aux *Romains* avec toutes les Qualités qui peuvent acquérir l'Estime & la Faveur des Hommes.

Il étoit de grande naissance ; & l'on voyoit également en lui la bonté & la beauté d'un excellent Naturel. Il avoit une grandeur de Courage admirable ; l'Humeur douce & bienfaisante ; l'Esprit véhément en public pour inspirer sa hardiesse & sa confiance , poli & agréable dans les Conversations particulières , pour le plaisir des amitiés ; l'Âme haute , mais réglée , plus sensible à la gloire , qu'ambitieuse du pouvoir ; cherchant moins à se distinguer par l'autorité , ou
par

par l'éclat de la Fortune , que par la difficulté des Entreprises , & par le mérite des Actions: Ajoûtez à tant de choses , que des Succès heureux répondoient toujours à des Desseins élevés ; & pour ne laisser rien à desirer , il avoit persuadé les Peuples , qu'il n'entreprendoit rien sans le Conseil , & n'agissoit jamais sans l'assistance des Dieux.

Il n'est pas étrange qu'un Homme comme celui que je dépeins , ait pu s'attirer des inclinations qu'on vouloit donner , & ait détaché les Esprits d'une République pour qui on avoit déjà quelque dégoût. Ainsi les volontés d'une Personne si vertueuse , furent préférées à des Loix qui n'avoient peut-être pas la même équité.

Quant à *Scipion* , il exerçoit toute sorte d'humanité & de courtoisie ; & quittant l'ancienne severité de la Discipline , il commandoit avec douceur à des Troupes qui obéissoient avec affection. D'ailleurs , jamais General des *Romains* n'avoit eu tant de capacité ni si bien agi ; jamais les Légions n'avoient eu tant d'ardeur à bien faire ; jamais la République n'avoit été si bien servie , mais par un autre Esprit que celui de la République.

Fabius & Caton * s'aperçurent de ce mal , & n'oublierent rien pour y apporter du remede. A la verité , ils y mêlerent le chagrin de leurs Passions ; & l'envie qu'ils portoient à ce Grand-homme , eut autant de part en leurs oppositions que la jalousie de la Liberté.

Ce qui est extraordinaire , c'est que le Corrupteur demeuroit Homme-de-bien parmi ceux qu'il corrompoit , & agissoit plus noblement que les personnes qui s'opposoient à la Corruption.

En effet , il raportoit tout à la République , dont il détachoit les autres , & n'avoit de crimes que celui de la servir avec les mêmes Qualités dont il eut pu la ruiner.

J'avoüe bien que dans les Maximes d'un Gouvernement si jaloux , on pouvoit prendre avec raison quelque allarme. Une Ame si élevée est crüe incapable de moderation ; un desir de Gloire si passionné se distingue mal-aisément de l'Ambition qui fait aspirer à la Puissance. Une confiance si peu commune n'est pas éloignée des entreprises extraordinaires. En un mot , les Vertus

* Le Censeur.

des Héros sont suspectes dans les Citoyens ; j'ose dire même que cette opinion de commerce avec les Dieux , si utile aux Législateurs pour la fondation des Etats , sembloit d'une périlleuse conséquence dans un Particulier pour une République établie.

Scipion fut donc Malheureux de donner des apparences contraires à ses intentions ; ce qui servit de prétexte à la malice de ses Envieux , comme de fondement à la précaution des personnes allar-mées.

Voilà aussi-tôt un Homme-de-bien suspect , & peu après un Innocent accusé. Il pouvoit répondre , il pouvoit se justifier ; mais il y a une Innocence heroïque aussi-bien qu'une Valeur , si on peut parler de la sorte : la sienne negligea les formes où sont assujettis les innocens ordinaires ; & au lieu de répondre à ses Accusateurs , il fit rendre graces aux Dieux de ses Victoires , quand on lui demandoit compte de ses Actions. Tout le peuple le suivit au *Capitole* , à la honte de ceux qui le poursuivoient : Et pour mieux justifier la sincerité de ses intentions , & la netteté de sa Vertu , il donna ses sentimens au Public , aimant mieux

vivre .

vivre loin de Rome par l'ingratitude de quelques Citoyens , que de s'en rendre le Maître par l'injustice d'une Usurpation.

Tant de belles Qualités ont obligé *Tite Live* à faire son Héros d'un si Grand-homme , & à lui donner une préférence délicate sur le reste des *Romains*.

S'il y en a eu qui ayent gagné plus de Combats , & pris un plus grand nombre de Villes , ils n'ont pas défait *Annibal* , ni réduit *Carthage* : S'ils ont su commander aux autres comme lui , ils n'ont pas su se commander à eux-mêmes , & se posséder également dans l'agitation des affaires , & dans le repos d'une vie privée. Je laisse à disputer s'il a été le plus grand ; mais si j'ose dire ce que *Tite Live* n'a fait qu'insinuer , à tout prendre , ç'a été celui qui a valu le mieux. Il a eu la Vertu des vieux *Romains* , mais cultivée & polie : il a eu la Science & la Capacité des derniers , sans aucun mélange de Corruption.

Il faut avouer pourtant que ses Actions ont été plus avantageuses à la République que ses Vertus. Le Peuple *Romain* le goûta trop ; & se détacha
des

des obligations du devoir pour suivre les engagemens de la volonté.

L'Humanité de *Scipion* ne laissa pas aussi de produire de méchans effets avec le tems, aprenant aux Generaux à se faire aimer. Comme les choses dégenerent toujours, un commandement agreable fut suivi d'une indigne complaisance ; & quand les Vertus manquoient pour gagner l'estime & l'amitié ; on employoit tous les moyens qui pouvoient corrompre. Voila les suites fâcheuses de cet Esprit particulier, noble & glorieux dans ses commencemens ; mais qui fit depuis les ambitieux & les avares, les corrupteurs & les corrompus.

Ces premiers dégoûts de la République eurent au moins cela d'honnête, qu'on ne se détacha de l'amour des Loix, que pour s'affectionner aux Personnes vertueuses. Les *Romains* vinrent à regarder leurs Loix comme les sentimens de vieux Législateurs, qui ne devoient pas regler leur siècle ; & les sentimens de *Scipion* furent regardés comme des Loix vivantes & animées.

Pour *Scipion*, il tourna au service du Public toute cette consideration qu'on avoit pour sa Personne ; mais voulant adoucir l'austerité du devoir par le charme

me de la gloire , il y fut peut-être un peu plus sensible qu'il ne devoit ; à Rome particulièrement , où les Citoyens avoient paru criminels , quand ils s'étoient attirés une estime trop favorable.

Ce nouveau Génie qui succedoit au Bien public , anima les *Romains* assez long-tems aux grandes choses , & les Esprits s'y portoient avec je ne sai quoi de vif & d'industriel , qu'ils n'avoient pas eu auparavant ; car l'amour de la Patrie nous fait bien abandonner nos fortunes & nos vies mêmes pour son salut ; mais l'Ambition & le desir de la Gloire excitent beaucoup plus nôtre industrie , que cette première passion toujours belle , mais rarement fine & ingénieuse.

C'est à ce Génie qu'on a dû la défaite d'*Annibal* ; & la ruine de *Carthage* ; l'abaissement d'*Antiochus* ; la conquête ou l'assujettissement de tous les *Grecs* : d'où l'on peut dire avec raison qu'il fut avantageux à la République pour sa Grandeur , mais préjudiciable pour sa Liberté.

Enfin on s'en dégoûta comme on avoit fait de l'amour de la République. Cette Estime , cette Inclination si noble pour
les

les hommes de Vertu , sembla ridicule à des gens qui ne voulurent considerer rien qu'eux-mêmes. L'Honneur commença de passer pour une chimere , la Gloire pour une vanité toute pure , & chacun se rendit baslement intéressé , pensant devenir judicieusement solide.

Or le Génie d'Intérêt qui prit la place de celui de l'Honneur , agît diversement chez les *Romains* , selon la diversité des Esprits. Ceux qui eurent quelque chose de grand , voulurent acquérir du pouvoir : les Ames basses se contenterent d'amasser du Bien par toutes sortes de voyes.

Comme on ne va pas tout d'un coup à la Corruption entiere , il y eut un passage de l'Honneur à l'Intérêt , où l'un & l'autre subsisterent dans la République , mais avec des égards differens. Il y avoit de l'Honnêteté en certaines choses , & de l'Infamie en d'autres.

Les Esprits se corrompoient dans *Rome* aux affaires qui regardoient les Citoyens. L'integrité devenoit plus rare tous les jours : on ne connoissoit presque plus de Justice ; l'envie de s'enrichir étoit la maîtresse passion , & les Personnes considerables mettoient leur industrie

duſtrie à ſ'approprier ce qui ne leur appartenoit pas. Mais on voyoit encore de la dignité en ce qui regardoit les Etrangers ; & les plus corrompus au dedans ſe montroient jaloux de la gloire du nom *Romain* au dehors.

Rien n'étoit plus injuſte que les jugemens des Sénateurs ; rien de ſi ſalé que leur Avarice. Cependant le Sénat ſ'attachoit avec ſcrupule à la conſervation de la Dignité , & jamais on n'apporta plus de ſoin pour empêcher que la majeſté du Peuple *Romain* ne fut violée.

Ce Sénat d'ailleurs ſi intéreſſé & ſi corrompu avec ces Citoyens , opinoit avec la même hauteur qu'auroit pû avoir *Scipion* où il s'agiſſoit des Ennemis. Dans le tems d'une grande corruption , il ne pût ſouffrir le traité honteux de *Mancinus* avec les *Numantins* ; & ce miſérable Conſul fut obligé de ſ'aller remettre entre leurs mains avec toute ſorte d'ignominie. *Graccus* qui avoit eu part à la Paix , étant Quêteur dans l'Armée de *Mancinus* , tâcha de la ſoutenir inutilement ; ſon crédit n'y ſervit de rien ; ſon Eloquence y fut vainement employée.

Comme il eſt arrivé par *Graccus* une
des

des plus importantes affaires de la République , & peut-être la source de toutes celles qui l'ont agitée depuis , il ne sera pas hors de propos de vous le faire connoître.

C'étoit un Homme fort considérable par sa naissance , par les avantages du Corps , & par les qualités de l'Esprit ; d'un Génie opposé à celui du grand *Scipion* , dont *Cornelia* sa Mere étoit sortie ; plus ambitieux du Pouvoir , qu'animé du desir de la Gloire , si ce n'étoit de celle de l'Eloquence , nécessaire à *Rome* pour se donner du crédit. Il avoit l'Âme grande & haute ; plus propre toutefois à embrasser des choses nouvelles , & à rapeller les vieilles , qu'à suivre solidement les établies. Son Intégrité ne pouvoit souffrir aucun intérêt d'argent pour lui-même : il est vrai qu'il ne procuroit guere celui des autres , sans y mêler la considération de quelque Dessein : avec cela l'amour du bien lui étoit assez naturelle ; la haine du mal encore davantage. Il avoit de la Compassion pour les opprimés ; plus d'animosité contre les oppresseurs : en sorte que la Passion prévalant sur la Vertu , il haïssoit insensiblement les personnes plus que les crimes.

Plu-

Plusieurs grandes Qualités le faisoient admirer chez les *Romains* : il n'en avoit pas une dans la justesse où elle devoit être. Ses Engagemens le portoient plus loin qu'il n'avoit pensé : la Fermeté se tournoit en quelque chose d'opiniâtre ; & des Vertus qui pouvoient être utiles à la République , devenoient autant de talens avantageux pour les Factions.

Je ne voi ni délicatesse ni modération dans les jugemens qu'on en a laissés. Ceux qui ont tenu le parti du Sénat , l'ont fait passer pour un furieux ; les partisans du Peuple pour un véritable protecteur de la Liberté. Il me paroît qu'il alloit au bien , & qu'il haïssoit naturellement toute sorte d'injustice ; mais l'opposition mettoit en desordre ses bons mouvemens. Une affaire contestée l'aigrissant contre ceux qui lui résistoient , il poursuivoit par un Esprit de Faction , ce qu'il avoit commencé par un sentiment de Vertu.

Voilà , ce me semble , quel étoit le Génie de *Graccus* , qui sût émoüvoir le Peuple contre le Sénat. Il faut voir en quelle disposition étoit le Peuple ,

Après avoir rendu de grands services à l'Etat , le Peuple se trouvoit exposé à l'oppression des riches , & particulie-

rement à celle des Sénateurs ; qui par autorité ou par d'autres méchantes voyes , tiroient la Commune de ses petites Possessions. Des injures continuelles avoient donc aliené les Esprits de la multitude : mais sans avoir encore de méchantes intentions , elle souffroit avec douleur la Tyrannie ; & plus misérable que tumultueuse , attendoit plus qu'elle ne cherchoit , à sortir d'une condition infortunée.

J'ai crû devoir faire la Peinture du Sénat , de *Graccus* & du Peuple , avant que d'entrer en cette violente agitation que ressentit la République.

On concevra donc le Sénat injuste , corrompu , mais couvrant les infamies au dedans par quelque Dignité aux affaires de dehors : On aura l'idée de *Graccus* comme d'une Personne qui avoit de grands talens , mais plus propre à ruiner tout-à-fait une République corrompue , qu'à la rétablir dans sa pureté par une sage Reformation. Pour le Peuple , il n'étoit pas mal affectionné ; mais il ne savoit comment vivre dans sa misère , ni où s'occuper après la perte de ses Terres.

AVERTISSEMENT.

*M*onsieur de St. Evremond ayant résolu de passer en Hollande en 1665. laissa ses Papiers en garde à son bon Ami Mr. Waller ; mais à son retour (en 1670.) il trouva que la plûpart s'étoient perdus durant la grande Peste de Londres , & entr'autres les sept CHAPITRES suivans , avec l'affaire de Graccus contre le Sénat , qui manque à celui-ci. On n'a jamais pû les recouvrer , & Mr. de St. Evremond n'a pas voulu se donner la peine de les refaire : il ne nous en reste que les Sommaires.

CHAPITRE IX.

LE Génie du Peuple Romain quand Jugurta s'empara du Royaume de Numidie. Sale intérêt pour le dehors , comme il étoit déjà pour le dedans. Infamie des premiers qui furent employés dans cette affaire. Génie de Scaurus.

CHAPITRE X.

Guerre conduite par Metellus. Son Caractere , celui de Jugurta. Orgueil de la Noblesse.

CHAPITRE XI.

Caractere de Marius : Son arrogance. Génie du Peuple , & l'Esprit de faction contre le Sénat. Le Peuple supérieur au Sénat : Sa Licence.

CHAPITRE XII.

Caractere de Sylla qui relève le Sénat , & opprime le Peuple. Quelque chose de Pompée , & de Sertorius.

CHAPI.

CHAPITRE XIII.

Etat de Rome , & le Génie des Romains dans la Conspiration de Catilina. Son Caractere. Le Caractere de Clodius ; & le bannissement de Ciceron , avec son Caractere.

CHAPITRE XIV.

Etat de Rome dans le partage du Gouvernement entre Pompée , César, & Crassus.

CHAPITRE XV.

Les motifs de la Guerre civile entre Pompée & César. Leur Caractere : ce que le Sénat étoit à Pompée , & le Peuple à César. Les sentimens au premier touchant la République , & l'établissement de son pouvoir au delà de la Liberté. L'Esprit de César allant par degrés au dessein de la Domination.

CHAPITRE XVI.

D'Auguste , de son Gouvernement ,
& de son Génie.

JE ne parlerai point des Commencemens de la Vie d'*Auguste* , ils ont été trop funestes : je prétens le considérer depuis qu'il fut parvenu à l'Empire. Et à mon avis jamais Gouvernement n'a mérité de plus particulières Observations que le sien.

Après la Tyrannie du Triumvirat , & la désolation qu'avoit apporté la Guerre civile , il voulut enfin gouverner par la Raison un Peuple assujetti par la force ; & dégoûté d'une violence où l'avoit peut-être obligé la nécessité de ses affaires , il fut établir une heureuse Sujétion plus éloignée de la Servitude , que de l'ancienne Liberté.

Auguste n'étoit pas de ceux qui trouvent la beauté du Commandement dans la rigueur de l'Obéissance ; qui n'ont de plaisir du Service qu'on leur rend , que par la nécessité qu'ils en imposent.

Ce

Ce raffinement de Domination a été à un point de délicatesse sous quelque Empereur , qu'il n'étoit pas permis aux Sujets de vouloir ce qu'on vouloit d'eux. Une Disgrace que l'on recevoit sans peine , un Banissement où l'on s'accommodoit avec facilité , une Soumission aisée en quoi que ce fut , faisoit le dégoût du Prince ; pour obéir à son gré il falloit obéir malgré soi. Mais il falloit aussi être bien juste dans la répugnance ; car celle qui osoit se produire avec éclat , excitoit le dépit & la colere : en sorte que les misérables Romains ne savoient où trouver un milieu trop délicat entre deux choses périlleuses.

Auguste a jugé tout autrement : il a crû que pour bien disposer des Hommes il falloit gagner les Esprits , avant que d'exiger les devoirs ; & il fut si heureux à les persuader de l'utilité de ses ordres , qu'ils songeoient moins à l'Obligation qu'ils avoient de les suivre , qu'à l'Avantage que l'on y trouvoit.

Un des plus grands soins qu'il eut toujours , fut de bien faire goûter aux Romains le bonheur du Gouvernement , & de leur rendre autant qu'il pût la Domi-

nation insensible. Il rejetta jusqu'aux Noms qui pouvoient déplaire , & sur toutes choses la qualité de DICTATEUR detestée dans *Sylla* , & odieuse en *César* même.

La plupart des gens qui s'élèvent , prennent de nouveaux Titres pour autoriser un nouveau Pouvoir ; il voulut cacher une puissance nouvelle sous des Noms connus , & des Dignités ordinaires.

Il se fit appeller EMPEREUR de tems en tems , pour conserver son autorité sur les Légions , il se fit créer *Tribun* pour disposer du Peuple , *Prince du Sénat* pour le gouverner : mais quand il réunit en sa Personne tant de pouvoirs differens , il se chargea aussi de divers soins , & il devint l'homme des Armées , du Peuple & du Sénat , quand il s'en rendit le Maître ; encore n'usait-il de son pouvoir que pour ôter la confusion qui s'étoit glissée en toutes choses. Il remit le Peuple dans ses droits , & ne retrancha que les brigues aux Elections des Magistrats : il rendit au Sénat son ancienne splendeur , après en avoir banni la corruption ; car il se contenta d'une Puissance tempérée , qui
ne

ne lui laissoit pas la liberté de faire le mal : mais il la voulut absolue quand il s'agit d'imposer aux autres la nécessité de bien faire.

Ainsi le Peuple ne fut moins libre que pour être moins séditionnaire : le Sénat ne fut moins puissant que pour être moins injuste. La Liberté ne perdit que les Maux qu'elle peut causer , rien du bonheur qu'elle peut produire.

Après avoir établi un si bon Ordre , il se trouva agité de différentes pensées , & consulta long - tems en lui-même s'il devoit garder l'Empire , ou rendre au Peuple sa première Liberté. Les Exemples de *Sylla* & de *César* , quoi-que différens , faisoient une impression égale en faveur de ce dernier sentiment. Il considéroit que *Sylla* qui avoit quitté volontairement la Dictature , avoit eu une Mort paisible au milieu de ses Ennemis ; & que *César* pour l'avoir gardée , avoit été assassiné par ses meilleurs Amis , qui en faisoient gloire.

Je fais que ces matieres-ci ne souffrent guère les Vers , mais on peut alléguer ceux de CORNEILLE sur les *Romains* , puisqu'il les fait mieux parler qu'ils ne parlent eux-mêmes.

*Sylla m'a précédé dans ce pouvoir suprême,
Le grand César mon Pere, en a joui de
même,*

*D'un œil si different tous deux l'ont re-
gardé;*

*Que l'un s'en est démis, & l'autre l'a
gardé.*

*Mais l'un cruel, barbare, est mort aimé,
tranquille,*

*Comme un bon Citoyen dans le sein de sa
Ville,*

*L'autre tout débonnaire, au milieu du
Sénat,*

A vû trancher ses jours par un Assassinat.*

Combattu d'une incertitude si fâcheuse, il découvrit l'agitation de son ame à ses deux Amis principaux, *Agrippa* & *Mécénas*. *Agrippa* qui lui avoit acquis l'Empire par sa valeur, lui conseilla par modération de la quitter; si ce n'est peut-être qu'il ait eu des fins plus cachées, & que pour se trouver plus grand homme de Guerre que n'étoit *Auguste*, il ait attendu les principaux emplois de la République, quand elle seroit rétablie.

Pour *Mécénas* qui n'avoit eu aucune part aux Victoires, il lui conseilla de
retenir

* *Cinna*, *Act. II. Sc. 1.*

retenir ce qu'elles lui avoient donné. Ce ne fut pas sans faire entrer dans ses raisons la considération du Public , qui ne pouvoit plus , disoit-il , se passer d'*Auguste*. Mais quoique cela pût être en quelque sorte , il suivit en effet son inclination pour la personne du Prince , & ses propres intérêts.

Mécénas étoit Homme - de - bien ; de ces Gens-de-bien néanmoins doux , tendres , plus sensibles aux agrémens de la Vie , que touchés de ces fortes Vertus qu'on estimoit dans la République. Il étoit spirituel , mais voluptueux , voyant toutes choses avec beaucoup de lumière , & en jugeant sainement ; mais plus capable de les conseiller que de les faire. Ainsi se trouvant foible , paresseux , & purement homme de Cabinet , il espéroit de sa délicatesse avec un Empereur délicat , ce qu'il ne pouvoit attendre du Peuple *Romain* , où il eût fallu se pousser par ses propres moyens , & agir fortement par lui-même.

Pour revenir des Personnes à la chose ; l'Empire fut retenu par son conseil : & la résolution de le garder étant prise , *Auguste* ne laissa pas d'offrir au Sénat de s'en démettre.

Quelques-uns en furent touchés com-

me d'une grande Moderation ; plusieurs reconnurent la simple honnêteté de l'Offre ; mais tous s'accorderent véritablement en ce point de refuser l'ancienne Liberté. Vous eussiez dit que c'étoit une contestation de Civilités , qui aboutirent à une satisfaction commune : car *Auguste* gouverna l'Empire par le Sénat , & le Sénat ne se gouverna que par *Auguste*.

Un Gouvernement si temperé plût à tout le monde ; & le Prince ne suivit pas moins en cela son intérêt , que son humeur modérée : car enfin on passe malaisément de la Liberté à la Servitude ; & il pouvoit se tenir heureux de commander en quelque façon que ce fût à un Peuple libre.

De plus , le funeste exemple de *César* , l'avoit peut-être obligé de prendre des voyes différentes pour éviter une même fin.

Le grand *Jules* né , pour ainsi dire , dans une faction opposée au Sénat , eut toujours une envie secrète de l'opprimer ; & l'ayant trouvé contraire à ses desseins dans la Guerre civile , il en prit une aversion nouvelle pour le Corps , quoi - qu'il eut beaucoup de douceur & de clemence pour les Sénateurs en particulier.

ticulier. Depuis son retour à Rome, comme il se vit assuré du Peuple & des Légions, il conta le Sénat pour peu de chose, & le traita même insolemment en quelques occasions; tant il est difficile aux plus retenus de ne se pas oublier dans une grande Fortune.

Or il est certain que ce Mépris orgueilleux irrita beaucoup de Gens, & fit naître ou du moins avancer la Conspiration, qui le perdit.

Auguste, un des plus avisés Princes du Monde, ne manqua pas de profiter d'une observation si nécessaire; & à peine se fut-il acquis l'Empire par les Légions, qu'il songea à le gouverner par le Sénat. Il connoissoit la violence des Gens de Guerre, & le tumulte des Peuples; les uns & les autres lui paroissant plus propres à être employés dans une occasion présente, qu'aisés à conduire quand elle est passée.

Il voulut donc fonder le Gouvernement sur le Sénat, comme sur le Corps le mieux ordonné & le plus capable de sagesse & de justice; mais en même-temps, il assura le Peuple & les Légions par des Largesses & par des Bienfaits. Ainsi tout le monde fut content, comme j'ai dit; & *Auguste* trouva dans sa Modération

ration la sûreté de sa Personne & de sa Puissance. En quoi certes il eut un bonheur extraordinaire ; n'y ayant rien de si heureux dans la vie , que de pouvoir suivre honnêtement son inclination & son intérêt.

Je ne veux pas excuser ses Commencemens , mais je ne doute point que dans la violence du Triumvirat , il ne s'en soit fait beaucoup à lui-même. Il est certain qu'il haïssoit naturellement l'humour cruelle de *Marinus* , de *Sylla* , & de leurs semblables : il haïssoit ces Ames fieres qui n'ont qu'un plaisir imparfait d'être les Maîtres , s'ils ne font sentir leur pouvoir ; qui mettent la Grandeur à être craints , & le Bonheur de leur condition à faire quand il leur plaît des misérables.

Il avoit éprouvé qu'un Honnête-homme se fait le premier malheureux , quand il en fait d'autres ; & il ne fut jamais si content , que lors-qu'il se vit en état de faire le Bien selon son inclination , après avoir fait le mal contre son gré. Il alloit toujours au Bien des Affaires ; mais il vouloit que les Affaires allassent au Bien des Hommes , & considéreroit dans les entreprises beaucoup moins la Gloire que l'utilité. Durant son gouver-

vernement aucune Guerre ne fut négligée, qui pût être utile ; & on laissa pour les Héros celles qui sont purement glorieuses.

C'est ce qui le fit accommoder avec les *Parthes*, & renoncer au projet que faisoit *César* quand il fut assassiné : c'est ce qui lui fit rejeter la proposition de certaine Guerre en *Allemagne*, où il ne voyoit pas un véritable intérêt ; c'est ce qui lui fit donner des Bornes à l'Empire, quelque interprétation qu'ait donné *Tacite* à un si sage dessein : enfin, il se laissa peu aller à l'opinion, au bruit, à la vanité. Il estima la Réputation solide, qui rend la vie des Hommes plus douce & plus sûre.

Il est bien vrai qu'*Auguste* n'avoit qu'un talent médiocre pour la Guerre ; & pour louer sa Sagesse & sa Capacité, il ne faut pas louer sa Vertu en toutes choses.

Hirtius & *Pansa* conduisirent la première Guerre contre *Antoine* †, dont

† Marc Antoine ; qui assiegeoit D. Brutus l'un des Assassins de Jules César, dans Modène. Antoine fut défait devant cette Ville ; mais les deux Consuls A. Hirtius & C. Vibius Pansa y périrent ; tout cela contribua beaucoup à l'Elevation d'*Auguste*, qu'on appelloit alors *Octavius César*.

Auguste seul profita. Il acquit peu de gloire dans celle de *Brutus*, qui fut conduite & achevée par *Antoine*. La perte d'*Antoine* fut un effet de sa passion pour *Cleopatre*, & de la valeur d'*Agrippa*. *Auguste* eut peu de part aux Combats, & gagna l'Empire. Ce n'est pas qu'il ne se soit trouvé en plusieurs occasions, & qu'il n'ait été blessé même en quelque-une ; mais avec plus de succès pour les Affaires que de gloire pour sa Personne. Aussi la dixième Légion un peu insolente par la haute estime qu'avoit eu pour elle le grand *César*, ne pouvoit goûter le Neveu toutes les fois qu'elle se souvenoit de l'Oncle : d'où il arriva qu'elle fut cassée avec tout son mérite, pour l'avoir méprisé une fois en sa présence. Cela n'empêche pas qu'il ne se soit servi de la Guerre admirablement pour son intérêt, & pour celui de l'Empire. Jamais Prince n'a su donner un meilleur ordre, ni se transporter plus volontiers par tout où les affaires l'appelloient, en *Egypte*, en *Espagne*, dans les *Gaules*, en *Allemagne*, dans l'Orient.

Mais enfin on voyoit que la Guerre ne s'accommodoit pas à son véritable Génie, & quoi-qu'ils triomphât avec l'ap-

l'applaudissement de tout le monde, on ne laissoit pas de connoître que ses Lieutenans avoient vaincu.

Il eut passé pour un grand Capitaine du tems de ces Empereurs, qui par leur peu de Vertu ou par une fausse Grandeur, n'osoient prendre, ou tenoient au dessous d'eux le Commandement des Armées. Etant venu dans un siècle où l'on ne se rendoit recommandable que par ses propres Exploits, & succedant particulièrement à *César* qui se devoit tout, il lui fut defavantageux de devoir plus à autrui qu'à lui-même.

Il n'en étoit pas ainsi dans le Gouvernement, où le Sénat ne faisoit rien de bon ni de sage, qu'*Auguste* ne l'eut inspiré. Le Bien de l'Etat étoit toujours sa premiere pensée, & il n'entendoit pas par le Bien de l'Etat, un nom vain & chimerique, mais le véritable intérêt de ceux qui le composoient. Le sien le premier; (car il n'est pas juste de quitter les douceurs de la vie privée, pour s'abandonner au soin du Public, si on y trouve ses avantages:) & celui des autres, qu'il ne crût jamais être séparé du sien.

Les Personnes du plus grand service avoient la premiere consideration; & le Merite avançoit sous lui ceux qu'il eut
rui-

ruiné sous ses Successeurs , où le Crime étoit moins dangereux que la Vertu.

Agrippa n'avoit pas tant de part en sa confiance que *Mécénas* ; mais ses grandes Qualités le rendirent bien plus considérable : & l'étant devenu à un point dans *Rome* , qu'*Auguste* se trouvoit obligé de s'en défaire , ou de l'acquérir tout-à-fait ; il aima mieux lui donner sa Fille , quelque peu de naissance qu'il eût , que d'écouter les inspirations de la jalousie.

Quant à *Mécénas* , comme il étoit plus agreable , & plus homme de Cabinet , aussi fut-il plus avant que lui dans ses plaisirs & dans ses secrets.

Auguste fit du bien à ses Courtisans , & ne fut pas fâché que ces *Romains* autrefois si fiers & si libres , voulussent profiter de ses bonnes grâces. Ainsi l'on s'étudia à lui plaire , & le soin de la Cour devint un véritable intérêt. Ce ne fut pas néanmoins le plus considérable. Le Merite qui se rapportoit à l'Etat , étoit préféré à celui qu'on s'acqueroit par l'attachement à sa Personne : ce qu'il établissoit lui-même par ses discours , ne parlant jamais de ce qui lui étoit dû , mais toujours de ce qu'il devoit lui-même à la République.

Cependant

Cependant il n'y a point de vie si uniforme , où des actions particulieres ne démentent quelquefois le gros de l'habitude & de la Conduite. Il défendit un jour un de ses Amis accusé d'une méchanceté horrible ; & apparemment il le sauva par sa seule considération. Ce ne fut pas sans choquer tous les Gens-de-bien : mais il eut tant de moderation à garder les formes , & à souffrir la liberté de ceux qui lui répondoient un peu hautement , qu'il en regagna les Esprits ; & les mêmes qui s'étoient scandalisés , revenus de leur indignation , excuserent ce qu'il y a d'injuste à protéger un méchant homme , par l'honnêteté qui se trouve à ne pas abandonner un Ami.

Les Gens des Lettres eurent part à sa familiarité *Tite Live* entr'autres , *Virgile* & *Horace* : par où l'on peut voir la bonté de son jugement , aussi-bien pour les Ouvrages que pour les Affaires. Il aimoit le goût exquis de son siècle , dont la délicatesse a été peu commune dans tous les autres. Mais il craignoit les singularités qui venoient d'un Esprit faux , & dont les méchants Connoisseurs font le merite extraordinaire. Comme il vivoit parmi des Gens délicats ,

cats , il prenoit plaisir de voir ses choix approuvés ; & son opinion étoit qu'il vaut mieux tomber naturellement dans le Bon - sens des autres par sa Raison , que de faire recevoir ses Caprices par Autorité.

Outre l'honneur de son jugement dont il fut jaloux , il croyoit encore qu'un Bienfait desapprouvé n'étoit grace que pour un seul , & injure pour plusieurs. Que la Disgrace d'un Honnête - homme au contraire étoit ressentie de tous les Honnêtes-gens , par la pitié qu'elle fait aux uns , & l'allarme qu'elle donne aux autres.

Il avoit un discernement admirable à connoître l'humeur & l'ambition des Personnes plus élevées , sans concevoir néanmoins des soupçons funestes à leur Vertu.

La liberté des sentimens ne lui déplut point sur les choses generales , estimant que les Hommes y ont leurs droits ; que c'est un crime de rechercher curieusement les secrets du Prince , & une infidélité de ne pas bien user de sa confiance : mais que les Affaires devenues publiques appartoient malgré qu'on en eut , au jugement du Public ; qu'il falloit se le représenter avant que d'agir ,

&

& ne pas prétendre de le pouvoir empêcher quand les Actions étoient faites.

Ce fut peut-être sur la connoissance de son humeur que *Tite Live* osa écrire si hardiment la Guerre de *César* & de *Pompée*, sans qu'il en ait été moins bien avec lui ¶. *Cremutius Cordus* lui recita son Histoire, & il ne se scandalisa point d'y voir nommer *Brutus* & *Cassius* les dernies des Romains. Louange funeste à *Cremutius* sous *Tibère*; dont on lui fit, dit *Tacite*, un crime inoui jusqu'alors, & qui lui coûta la vie †. *Mécénas* lui avoit donné un conseil plus particulier encore, mais d'un usage plus difficile, c'étoit de ne se picquer jamais de ce qu'on diroit contre lui.

„ Si ce qu'on dit de nous est vrai,
„ ajoûtoit *Mécénas*, c'est plutôt à nous
„ de nous corriger, qu'aux autres de se
„ contraindre. Si ce qu'on dit est faux,
„ aussi-tôt que nous nous en piquerons,
„ nous le ferons croire veritable. Le
„ mé-

¶ *Titus Livius* Eloquentiæ ac fidei præclarus in primis Cn. *Pompeium* tantis laudibus tulit, ut *Pompeianum* eum *Augustus* appellaret: neque id amicitia eorum offecit. *Tacitus Annal. L. IV.*

† *Cremutius Cordus* postulatur novo ac rum primum audito crimine, quod editis Annalibus, laudatoque M. Bruto, C. Cassium Ronorum ultimum dixisset. *Ibidem.*

„ mépris de tels discours les décredite , &
 „ en ôte le plaisir à ceux qui les font. Si
 „ vous y êtes plus sensible que vous ne de-
 „ vez , il dépend du plus misérable Enne-
 „ mi , du plus chétif Envieux , de trou-
 „ bler le repos de vôtre vie , & tout vôtre
 „ pouvoir ne sauroit vous défendre de vô-
 „ tre chagrin.

Auguste alla plus loin en certaines choses , & demeura fort au dessous en quelques autres. Je voi des injures oubliées , je le voi si hardi dans sa Clemence , qu'il ose pardonner une Conspiration non seulement véritable , mais toute prête à s'exécuter *.

Cependant quelques vertueux que soient les Hommes , ils ne donnent jamais tant à la Vertu qu'ils ne laissent beaucoup à leur Humeur. Il n'est pas croyable combien il fut délicat sur son domestique ; rien n'étoit si dangereux que de parler des Amours de *Julie* , si ce n'étoit d'avoir quelque intérêt avec elle. *Ovide* en fut chassé sans retour ; & ce qui me paroît extraordinaire , le Mari même eut à se ressentir de cette méchante humeur. Que la conduite de *Julie* ne plût pas à *Auguste* , c'étoit une chose naturelle ; mais que le

* *La Conspiration de Cinna.*

le pauvre *Agrippa* ait eu à souffrir le chagrin de son Beau-pere, & les débauches de sa Femme en même tems, c'est un affaire bizarre, & le dernier malheur de la condition d'un Mari.

Il faut avoüer que la Famille de l'Empereur lui donna trop d'embarras. Dans un applaudissement général de tout l'Empire, il ne pouvoit résister à de petits chagrins que lui donnoit sa Maison, & il s'y portoit plus en simple Personne privée qu'en Grand-homme; car il ne savoit ni finir le mal par un bon ordre, ce qui véritablement n'est pas aisé; ni du moins se mettre l'Esprit en repos. Après s'être trop affligé d'un côté, il se laissa aller trop nonchalamment à la douceur qu'il trouvoit de l'autre: & si *Julie* le chagrina tant qu'elle vécut, *Livie* sût le posséder si bien dans le déclin de son âge; que l'adoption de *Tibère* fut plutôt un effet de sa conduite, que le véritable choix de l'Empereur.

Auguste connoissoit mieux que personne les vices de *Tibère*, & les desseins de *Livie*: mais il n'avoit pas la force d'agir selon le jugement qu'il en faisoit. Tandis qu'il voyoit tout d'une vûe saine qui ne le portoit à rien, sa
Fem-

Femme laissoit là son entendement avec des lumieres inutiles , & se rendoit maîtresse de sa Volonté.

C'est ce qui a trompé *Tacite* , à mon avis , dans ce raffinement malicieux qu'il donne à *Auguste*. Il savoit que le naturel de *Tibère* ne lui étoit pas inconnu ; & pour ne pas croire qu'un grand Empereur pût aller dans une chose si importante contre son propre sentiment , il a mis du dessein & du mystere , où il n'y a eu , si je ne me trompe , que de la facilité.

Après ces particularités du Domestique , revenons au general. Il rendit le Monde heureux , & il fut heureux dans le Monde : il n'eut rien à souhaiter du Public , ni le Public de lui : Et considerant les maux qu'il a fait pour parvenir à l'Empire , & le bien qu'il fit depuis qu'il fut Empereur ; je trouve qu'on a dit avec beaucoup de raison , qu'il ne devoit jamais naître , où jamais mourir.

Il mourut enfin , regreté de tous les Hommes ; moins grand , sans comparaison , que *César* , mais d'un Esprit plus réglé : ce qui me fait croire qu'il eût été plus glorieux d'être de l'Armée de *Cesar* , & plus doux de vivre sous

sous le Gouvernement d'*Auguste*.

Pour les *Romains*, ils n'avoient rien de si élevé que dans le tems de la République, ni pour la grandeur du Génie, ni pour la force de l'Ame; mais quelque chose de plus sociable. Après tous les maux qu'on avoit soufferts, on fut bien aise de trouver de la douceur en quelque maniere que ce fût.

Il n'y avoit plus assez de Vertu pour soutenir la Liberté; on eût eu honte d'une entiere sujétion: & à la réserve de ces Ames fieres, que rien ne pût contenter, chacun se fit honneur de l'apparence de la République, & ne fut pas fâché en effet d'une douce & agreable Domination.

CHAPITRE XVII.

De Tibère, & de son Génie.

Comme il y a peu de Révolutions où l'on en demeure à des termes si moderés, un état heureux & honnête se changea bien-tôt en une miserable & indigne condition. La vertu *Romaine* s'étoit adoucie après la mort de *Brutus* &

de *Cassius* , qui en souvenoient la fierté. Depuis la perte d'*Antoine* , ce fut un agrément quasi general pour la conduite d'*Auguste* , & une complaisance égale pour la personne. A l'avenement de *Tibère* , cette complaisance se tourna en Bassesse & en Adulation. On peut dire que ce Prince naturellement irrésolu , n'auroit pris qu'une Autorité bien médiocre ; mais les *Romains* plus disposés à servir , que *Tibère* à commander , lui portèrent eux-mêmes leur servitude , quand à peine il osoit esperer leur sujétion. Voilà quel fut alors le Génie du Peuple *Romain*.

Il faut maintenant parler de celui de *Tibère* , & faire voir l'Esprit qu'il porta au gouvernement de l'Empire.

Son dessein le plus caché , mais le mieux suivi , fut de changer toutes les Maximes d'*Auguste*. Celui-ci devenu Empereur , donnoit au Bien general toutes ses pensées. D'une Politique si juste & si prudente ; *Tibère* fit une Science de Cabinet , où étoit renfermé un faux & mystérieux intérêt du Prince , séparé de l'intérêt de l'Etat , & presque toujours opposé au Bien public.

Le Bon-sens , la Capacité , le Secret furent changés en finesse , en artifice , en dissimu-

dissimulation. On ne connoissoit plus les bonnes & les mauvaises Actions par elles-mêmes ; tout étoit pris selon les délicates intentions de l'Empereur , ou se jugeoit par le raffinement de quelque Spéculation malicieuse.

Le crédit qu'eut *Germanicus* d'appaiser les Légions , fut d'un service fort avantageux , & peu de tems agreable. Quand le danger fut passé , on fit réflexion qu'il pourroit tirer les troupes de leur devoir , puis - qu'il avoit su les y remettre. En vain il fut fidèle à *Tibere* ; sa Moderation à refuser l'Empire , ne le fit pas trouver innocent : on le jugea coupable de ce qui lui avoit été offert ; & tant d'Artifices furent employés à sa perte , qu'on se défit à la fin d'un Homme qui vouloit bien obéir , mais qui méritoit de commander. Il périt , ce *Germanicus* si cher aux *Romains* , dans une Armée où il eut moins à craindre les Ennemis de l'Empire , qu'un Empereur qu'il avoit si bien servi.

Il ne fut pas seul à se ressentir de cette funeste Politique : le même Esprit régnoit generalement en toutes choses. Les Emplois éloignés étoient des Exils mystérieux ; les Charges , les Gouvernemens ne se donnoient qu'à des gens qui

devoient être perdus , ou à des gens qui devoient perdre les autres. Enfin , le bien du Service , n'entroit plus en aucune consideration ; car dans la verité les Armées avoient plutôt des Proscrits que des Generaux , & les Provinces des Bannis que des Gouverneurs. A *Rome* , où les Loix avoient toujours été si religieusement gardées , & avec tant de formes , tout se faisoit alors par la jalousie de ce mystérieux Cabinet.

Quand un Homme d'un mérite considerable témoignoit de la Passion pour la gloire de l'Empire. *Tibère* soupçonnoit aussi-tôt que c'étoit avec dessein d'y parvenir. S'il restoit à quelqu'autre un souvenir innocent de la Liberté , il passoit pour un Esprit dangereux qui vouloit rétablir la République. Louer *Brutus* & *Cassius* , étoit un crime qui coûtoit la vie : regretter *Auguste* , une offense secrète qu'on pardonnoit d'autant moins qu'on n'osoit s'en plaindre : car *Tibère* le loüoit toujours en public , & lui faisoit décerner des Honneurs divins , qu'il étoit le premier à lui rendre. Mais les mouvemens humains n'étoient pas permis , & une tendresse témoignée pour la Memoire de cet Empereur , se prenoit pour une accusation détournée contre le Gouver-

Gouvernement , ou pour une mauvaise volonté contre la Personne du Prince.

Jusqu'ici vous avez vû des Crimes inspirés par la jalousie d'une fausse Politique ; presentement c'est la Cruauté ouverte , & la Tyrannie déclarée. On ne se contente pas de quitter les bonnes Maximes , on abolit les meilleures Loix ; & on en fait une infinité de nouvelles qui regardent en apparence le salut de l'Empereur , mais dans la verité la perte des Gens-de-bien qui restoient à Rome.

Tout est crime de leze-Majesté : on punissoit autrefois une veritable Conspiration ; on punit ici une Parole innocente malicieusement expliquée.

Les Plaintes , qu'on a laissées aux malheureux pour le soulagement de leurs miseres ; les Larmes , ces expressions naturelles de nos douleurs ; les Soupirs qui nous échapent malgré nous ; les simples Regards , devenoient funestes. La naïveté du Discours exprimoit de méchans desseins ; la discretion du Silence cachoit de méchantes intentions : On observoit la joye comme une esperance conçüe de la Mort du Prince ; la tristesse étoit remarquée comme un chagrin de sa prosperité , ou un ennui de sa Vie. Au milieu de ces dangers , si le péril de

l'oppression vous donnoit quelque mouvement de Crainte ; on prenoit vôtre apprehension pour le témoignage d'une Conscience effrayée , qui se trahissant elle-même , découvroit ce que vous aliez faire , ou ce que vous aviez fait. Si vous étiez en réputation d'avoir du Courage & de la Fermeté , on vous craignoit comme un audacieux , capable de tout entreprendre. Parler ; se taire ; se réjouir , s'affliger ; avoir de la peur , ou de l'assurance ; tout étoit Crime , & attiroit bien souvent les derniers supplices.

Ainsi les Soupçons d'autrui vous rendoient coupables : ce n'étoit pas assez d'effuyer la corruption des Accusateurs , les faux rapports des Espions , les suppositions de quelque Délateur infame , vous aviez à redouter l'imagination de l'Empereur ; & quand vous pensiez être à couvert par l'innocence , non seulement de vos Actions , mais de vos pensées , vous périssiez par la malice de ses conjectures.

Pour ne pousser pas la chose plus avant , il y avoit beaucoup de Mérite à être Homme-de-bien ; car il y avoit beaucoup de Danger à l'être. La vertu qui osoit paroître étoit infailliblement perduë ,

duë, & celle qu'on pouvoit deviner n'étoit jamais assurée.

Comme on n'est pas exempt d'embaras dans le mal qu'on fait endurer aux autres, *Tibère* ne fut pas toujours tranquille dans l'exercice de ses cruautés. *Séjan* qui s'avança dans ses bonnes grâces par des voyes aussi injustes que les siennes ; ce grand Favori, las d'Honneur & de Biens qui le laissoient toujours dans la dépendance, voulut s'affranchir de toute sujétion, & n'oublia rien pour se mettre insensiblement à la place de son Maître.

Instruit des Maximes de l'Empereur, & devenu savant en son Art, il lui enleva ses Enfans par le poison ; & il étoit sur le point de se défaire de lui, quand ce Prince revenu de son aveuglement, comme par miracle, garantit ses jours malheureux, & fait périr ce grand Confident qui le vouloit perdre.

Sa condition n'en fut pas plus heureuse qu'auparavant ; il vécut odieux à tout le monde, & importun à lui-même ; Ennemi de la vie d'autrui & de la sienne : enfin il mourut à la grande joye des *Romains*, n'ayant pû échaper à l'impatience d'un Successeur qui le fit étouffer dans une maladie dont il alloit revenir.

J'ai fait quelquefois réflexion sur la différence qu'il y a eue de la *République* à l'Empire, & il me paroît qu'il n'eût pas été moins doux de vivre sous les Empereurs que sous les Consuls, si les Maximes d'*Auguste* eussent été suivies.

Rome ne fut pas si heureuse. La Politique de *Tibère* fut embrassée de la plupart de ses Successeurs, qui mirent l'honneur de leur Règne, non pas à mieux gouverner l'Empire, mais à se l'assujettir davantage.

Dans ce sentiment *Auguste* fut moins estimé pour avoir su rendre les *Romains* heureux, que *Tibère* pour les avoir fait impunément misérables. Il parut à ces Empereurs qu'il y avoit de l'insuffisance ou de la foiblesse à garder les Loix; & tantôt l'art de les éluder faisoit le secret de la Politique, tantôt la violence de les rompre paroissoit une véritable hauteur & une digne Autorité. Les forces de l'Empire ne regardoient plus les Etrangers; la puissance de l'Empereur se faisoit sentir aux naturels, & les *Romains* opprimés tinrent lieu de Nations assujetties.

Enfin les *Caligules*, les *Nérons*, les *Domitiens* poussèrent la domination au de-là de toutes bornes; & quoi-que les droits

droits des Empereurs fussent infiniment au dessous de ceux des Rois , ils se portèrent à des violences où n'auroit pas voulu aller *Tarquin* même.

Les *Romains* de leur côté devinrent également funestes aux Empereurs ; car passant de la servitude à la fureur , ils en massacrèrent quelques-uns , & s'attribuerent un pouvoir injuste & violent d'en ôter , & d'en établir à leur fantaisie. Ainsi les liens du Gouvernement furent rompus ; & les devoirs de la Société venant à manquer , on ne travailloit plus qu'à la ruine de ceux qui obéissoient , ou à la perte de ceux qui devoient commander.

Une si étrange confusion doit s'attribuer principalement au méchant naturel des Empereurs , & à la brutale violence des gens de guerre ; mais si on veut remonter jusqu'à la première cause , on trouvera que ce méchant naturel étoit autorisé par l'exemple de *Tibère* , & le Gouvernement établi sur les Maximes qu'il avoit laissées.

Comme les plus concertés ne s'attachent pas toujours à la justesse des Règles , les plus déreglés ne suivent pas éternellement le desordre de leurs inclinations & de leurs humeurs. On ajoute

P s pour

pour le moins une Politique à son tempérament. Ceux-mêmes qui font toutes choses sans y penser, y reviennent par réflexion quand elles sont faites, & appliquent une conduite d'intérêt aux purs mouvemens de la Nature.

Mais que les Empereurs ayent agi par Naturel, par Politique, ou par tous les deux ensemble; je maintiens que *Tibère* a corrompu tout ce qu'il y avoit de bon, & introduit tout ce qu'il y a eu de méchant dans l'Empire.

Auguste qui avoit des lumieres pures & délicates, connut admirablement le Génie de son tems, & n'eût pas de peine à changer un assujettissement volontaire aux Chefs de parti, en véritable sujétion. *Tibère* plein de ruses & de finesses, mais d'un faux discernement, se méprit à connoître la disposition des Esprits. Il crut avoir à faire à ces vieux *Romains* amoureux de la Liberté, & incapables de souffrir aucune domination: cependant l'inclination generale alloit à servir; les moins soumis étoient disposés à l'obéissance.

Ce méconte lui fit prendre des précautions cruelles contre des gens qu'il redouta mal-à-propos: car il est à remarquer qu'un Prince si soupçonneux n'eut
jamais

jamais à craindre que *Séjan*, qui lui faisoit craindre tous les autres.

Avec ses fausses mesures la Cruauté augmentoit tous les jours ; & comme celui qui offense est le premier à haïr, les *Romains* lui devinrent odieux par le mal qu'il leur faisoit. Enfin il agit ouvertement, & les traita comme les Ennemis, parce-qu'il leur avoit donné sujet de l'être.

L'Esprit de docilité qui régnoit alors, faisoit endurer paisiblement la Tyrannie. On souffrit la Brutalité de *Caligula* avec une soumission pareille ; car sa Mort est un fait particulier où le Sénat, le Peuple, ni les Légions n'eurent aucune part. On souffrit la stupidité dangereuse de *Claudius*, & l'insolence de *Messaline*. On souffrit la fureur de *Néron*, jusqu'à ce que la Patience étant épuisée, il se fit une Révolution dans les Esprits.

Aussi-tôt on conspira contre la Personne : des Conspirations particulières on vint à la révolte des Légions ; de la révolte des Légions à la déclaration du Sénat. Peut-être que le Sénat eût pu rétablir la Liberté ; mais déjà accoutumé aux Empereurs, il se contenta de disposer de l'Empire. Les Cohortes Préto-
riennes en voulurent disposer elles-mêmes,

mes , & les légions des Provinces ne purent leur céder cet avantage. La division se mêla parmi celle-ci ; les unes nommant un Empereur , les autres un autre. Ce ne furent que Massacres , que Guerres civiles ; & jamais les Esprits ne se trouverent dans leur veritable situation , si vous en exceptez le règne de quelques Princes , qui furent réunir des intérêts que la fausse habileté de *Tibère* avoit divisés pour le Malheur commun des Empereurs & de l'Empire.



S O N N E T.

QU'avez-vous plus , Destins , à me faire
endurer ?

N'aviez-vous pas assez éprouvé mon Courage ,
Et falloit-il encor par ce dernier outrage
Pousser un Malheureux à se desesperer ?

Je n'avois pas voulu seulement soupirer ,
J'avois tout suporté sans changer de visage ;
Mais il faut repousser la rage par la rage ,
Et contre vos rigueurs sans cesse murmurer.

Par

Par vos ordres cruels l'Amour & la Fortune ,
Rendant sur mon sujet leur disgrâce commune ,
M'ont éloigné d'*Iris* , & chassé de la Cour :

Poussez jusques au bout vôt're mortelle envie ,
Et ne me laissez pas la lumière du jour ,
Après m'avoir ôté les douceurs de ma Vie,



A

M A D A M E * * *

S T A N C E S.

IL me souvient de mes plaisirs ,
Je songe à *Paris* , à *Valence* ;
Je pousse ici mille soupirs ,
Et pour *Lisie* & pour la *France* :
Je pense à tous momens à ces aimables lieux ,
Qui faisoient autrefois mes plus cheres Délices :
Mais parmi tant d'ennuis , les plus cruels sup-
plices
Sont les maux que me fait l'absence de tes
Yeux.

En vain le murmure des eaux ,
Triste charme des Solitudes ;
En vain le chant de mille Oiseaux
Veut flâter mes inquiétudes :

Rien

350 *Les veritables Oeuvres*

Rien ne peut soulager de si vives Douleurs ;
Soit que j'aie chercher le repos du silence ,
Ou soit que je le trouble au recit des malheurs
Dont je souffre aujourd'hui l'injuste violence.

Quand nous étions en même Cour ,
Et que sur les bords de la *Seine*
Voir mon Maître & parler d'Amour ;
Etoit une chose sans peine ;
Je voyois chaque jour tes innocens Appas ;
L'Amour touchoit bien peu ma jeune fantaisie ,
Et maintenant , hélas ! trop aimable *Lise* ,
Je t'aime , je me meurs , & je ne te voi pas.

O vous , race de gens d'honneur ,
Petits *Montresors* † de Campagne ,
Qui troublez tout nôtre Bonheur
Du chagrin qui vous accompagne :
Professeurs éternels de Régularité ,
Ne rompez-vous jamais vôtre morne silence ;
Que pour nous alléguer quelque grave Sentence ,
Et nous faire sentir vôtre severité ;

Meres , qui d'un esprit jaloux
Voyez les charmes de vos Filles ;
Maris , dont on craint le courroux
Aux plus innocentes Familles ;

Puisse

† Mr. de Montresor se piquoit d'une Regularité scrupuleuse & importune.

Puisse arriver bien-tôt le terme de vos ans !

Veuille un Prince animé vous déclarer la
guerre ,

Et contraire à celui qui tua les Enfans ¶ ,

Ne laisser ni Maris , ni Meres sur la terre !

¶ *Hérode.*



*Sur la Complaisance que les Femmes
ont en leur Beauté.*

IL n'y a rien de si naturel aux Belles personnes que la Complaisance qu'elles ont en leur Beauté : elles se plaisent avant qu'on leur puisse plaire ; elles sont les premières à se trouver aimables , & à s'aimer. Mais les mouvemens de cet Amour sont plus doux qu'ils ne sont sensibles : car l'Amour-propre flâte seulement , & celui qui est inspiré se fait sentir.

Le premier Amour se forme naturellement en elles , & n'a qu'elle pour objet : le second vient du dehors , ou attiré par une secrète simpatie , ou reçu par la violence d'une amoureuse impression. L'un est un Bien qui ne fait
que

que plaire , mais toujours un Bien , & qui dure autant que la Beauté : l'autre fait toucher davantage , mais il est plus sujet au changement.

A cet avantage de la durée , qu'à la Complaisance de la Beauté sur le mouvement de la Passion , vous pouvez ajouter encore , qu'une belle Femme se portera plutôt à la conservation de sa Beauté , qu'à celle de son Amant : moins tendre qu'elle est pour un Cœur assujetti , que vaine & glorieuse de ce qui peut lui donner la conquête de tous les autres. Ce n'est pas qu'elle ne puisse être sensible pour cet Amant : mais avec raison elle se résoudra plutôt à souffrir la perte de ce qu'elle aime , que la ruine de ce qui la fait aimer.

Il y a je ne sai quelle douceur à pleurer la Mort de celui qu'on a aimé. Votre Amour vous tient lieu de votre Amant dans la douleur ; & de là vient l'attachement à un Deuil qui a des charmes.

*Qui me console excite ma colere ,
Et le repos est un bien que je crains :
Mon deuil me plaît , & doit toujours
me plaire ,
Il me tient lieu de celle que je plains †.*

II

† Mainard , dans l'Ode sur la Mort de sa Fille.

Il n'en est pas ainsi de la perte de la Beauté. Cette perte met une pleine amertume dans vos pleurs , & vous ôte l'esperance d'aucun plaisir pour le reste de vôtre Vie.

Avec vôtre Beauté il n'y avoit point d'Infortune dont vous ne pûssiez vous consoler : sans vôtre Beauté il n'y a point de Bonheur dont vous puissiez vous satisfaire. Par tout , le souvenir de ce que vous avez été fera vos regrets ; par tout , la vûë de ce que vous êtes fera vos chagrins.

Le remede seroit de vous accommoder sagement au malheureux état où vous vous trouvez : & quel remede pour une Femme qui a été adorée , de revenir d'une vanité si chere à la Raison ! Nouvelle & fâcheuse experience après l'habitude d'un sentiment si doux & si agreable.

Les dernieres Larmes qui se réservent de beaux Yeux , c'est pour se pleurer eux-mêmes , quand ils seront éfacés. De tous les cœurs , le seul qui soupire encore pour une Beauté perdue , c'est celui d'une miserable qui la possédoit.

Le plus excellent de nos Poëtes , pour consoler une grande Reine de la perte d'un plus grand Roi son Epoux , veut lui

lui fait honte de l'excès de son affliction ,
par l'exemple d'une Reine desesperée qui se
prit au Sort ; dit aux Astres des injures , ac-
cusa les Dieux de la Mort de son Mari ;

*Qui dit aux Astres innocens ,
Tout ce que fait dire la rage ,
Quand elle est maîtresse des sens *.*

Mais ne trouvant pas que l'horreur de
l'Impieté pût être assez forte dans une ame
outrée de Douleur , il garde pour sa dernie-
re raison à lui représenter l'intérêt de ses
Appas ; comme s'il n'y avoit plus aucun
remede à son mal que la consideration du
tort qu'elle fait à sa Beauté.

Que

* Malherbe dans sa Consolation à Caritée sur
la Mort de son Mari. Mr. de St. Evremond croît
que Malherbe adressa cette Ode à Marie de Me-
dicis après la mort de Henri IV. Mais quelque
belle que soit cette Piece , le stile m'en paroît trop
simple , & pour ainsi dire trop familier , pour une
Personne d'un si haut rang. Ménage dans ses Ob-
servations sur les Poësies de Malherbe , prétend
que cette Caritée étoit une Dame de Provence de
grand mérite & d'une Beauté extraordinaire.
N O T E Z que Mr. de St. Evremond ayant vu
cette Remarque , m'a dit que de son tems , per-
sonne ne doutoit à la Cour , que Malherbe n'eût
en vûe Marie de Medicis. Cette Autorité est d'un
très-grand poids ; cependant j'avoüe que je ne sau-
rois m'y rendre.

*Que vous ont fait ces beaux Cheveux.
Dignes objets de tant de vœux,
Pour endurer vôtre colere;
Et devenus vos ennemis,
Recevoir l'injuste salaire,
D'un crime qu'ils n'ont point commis ?*

Il pardonnoit aux Femmes d'être impies, d'être insensées : il ne leur pardonnoit pas de s'être renduës moins aimables. C'est le Crime dont il prétendoit avec moins de peine leur faire horreur. Les vouloir rappeler à la Religion, c'est peu de chose : leur mettre devant les yeux l'intérêt de leur Beauté, c'est tout ce qu'il s'imagine de plus fort contre l'opiniâtreté de leur Deüil : il ne connoît rien au delà qui soit capable de les guérir.

Pour connoître jusqu'où va cet attachement des Femmes à leur Beauté, il le faut considerer dans les plus retirées & les plus Dévotes.

Il y en a qui ont renoncé à tous les Plaisirs, qui se sont détachées de tous les intérêts du Monde, qui ne cherchent à plaire à personne, & à qui personne ne plaît : mais dans une indifférence de toutes choses, elles se flatent secrettement de se trouver encore aimables. Il y en a d'autres qui s'abandonnent à toutes sortes

tes d'Austérités; & si par hazard elles se regardent dans un Miroir, vous les entendrez soupirer de se voir changées. Elles font avec la derniere ferveur ce qui défigure leur Visage, & ne peuvent souffrir la vûe de leur Visage défiguré.

La Nature qui peut consentir à se laisser détruire elle-même par un Sentiment d'Amour pour Dieu, s'oppose en secret au moindre changement de la Beauté, par un mouvement d'Amour-propre dont elle ne se défait point. En quelque lieu qu'une Belle personne soit retirée, en quelque état qu'elle soit, ses Appas lui seront chers. Ils lui seront chers dans la Maladie; & si la Maladie va jusqu'à la Mort, le dernier Soupir est moins pour la perte de la Vie, que pour celle de la Beauté.

Fin du premier Tome.



TABLE



T A B L E

*Des Matieres principales contenues
dans le premier Tome.*

On a mis une *n.* pour marquer que les
Chiffres se rapportent aux Notes, &
non pas à l'Ouvrage même.

A

Les **A**bsences, combien insupportables à un
Cœur tendre. Page 87.

Académiciens, Comedie : quand elle fut compo-
sée. *n.* 1. Refonduë en 1680. *n. là-même.*

Alexandre le Grand, mis en parallèle avec Cé-
sar. 217, &c. Quel étoit son principal but
dans ses Etudes. 219. Sa passion pour Home-
re, & pour Pindare. *là-même.* Il fut super-
stitieux. 220. Il étoit modéré dans les plai-
sirs de l'Amour. 222. Excessif à l'égard de
plaisirs de la Table. *là-même.* Très-libéral
223. Fort sensible à l'amitié. 224. Ce qu'au-
roit fait Alexandre placé dans les mêmes cir-
constances où se trouva César. 224, 225.
Combien est admirable l'entreprise formée
par Alexandre d'attaquer le Roi de Perse.
226. Fierté d'Alexandre, où elle parût le plus.
227. Il est souvent en danger manifeste de
perdre la vie. 229. L'étendue de ses Conquêtes.
tes

T A B L E

- tes fort surprenante. 230. Il a jouï paisiblement de son Empire. *là-même.* Tous les Capitaines de son Armée Macedonienne comparés à lui, furent regardés comme des gens médiocres durant sa vie ; ce qu'ils furent après sa mort. 230, 231. Alexandre est excusable d'avoir cherché son origine dans les Cieux. 231. Il ne donne pour raison que ses volontés. 232. Ses emportemens. *là-même.* En quelles occasions il étoit dans son naturel. 233
- Ame*, son immortalité ; jamais homme n'en a été persuadé par sa raison. 153. Sentiment de Socrate sur ce sujet. *là-même.* Ce qu'en pensoit Epicure. *là-même.* D'où viennent les contradictions d'Aristote & de Seneque sur l'immortalité de l'Ame. 154. Sur cet Article la Foi doit assujettir nôtre Raison. 155. Un Discours sur l'immortalité de l'Ame, a poussé certaines gens à chercher la mort ; quelle en peut être la vraie cause. *là-même.* Ce qu'on fait en voulant se persuader de l'immortalité de l'Ame par la Raison. 156
- Amour*, vive peinture d'un Amour tendre & malheureux. 77. & *suiv.* D'un Amour constant, quoi que méprisé. 82, 83. Quel est le véritable objet de l'Amour. 112, 113, 114
- Annibal*, son Caractere. 279, 280, 281, 282. 283. Si ce qu'il fit en Italie, doit être préféré à ce que César a fait dans les Gaules. 282. Tâche de rendre Fabius suspect aux Romains, & de faire valoir Minutins. 285. Il ne fait pas profiter de sa bonne fortune. 287. Raison de cette foiblesse. 288. Sa grande habileté dans la Guerre mise dans son jour. 294. & *suiv.*
- Apologie* pour Monsieur le Duc de Beaufort ; attri-

DES MATIERES.

attribuée mal-à-propos à Monsieur de Saint-Evremond. *n.* 70. Girard le véritable Auteur de cette Piece. *là-même.*

Auguste tâche à persuader l'utilité de ses ordres avant que d'en exiger l'exécution. 319. Cache une puissance nouvelle sous des noms connus. 320. Consulte long-tems s'il doit retener l'Empire. 321, & *suiv.* Trouve dans sa modération la sûreté de sa personne & de sa puissance. 325, 326. Il n'avoit pas beaucoup de talens pour la Guerre. 327. Dans le Gouvernement il conduisoit tout. 329. Ne distinguoit point son intérêt de celui du Public. *là-même.* Il avoit soin de récompenser le Mérite. 329, 330. Il vécut familièrement avec les Gens de Lettres. 331. Souffrit sans peine la liberté que le Peuple se donne de juger des Affaires publiques. 332. Fut trop sensible aux desordres de sa Famille. 335. Se laissa trop gouverner par Livie. *là-même.* Combien son Règne fut doux. 336.

B

B *Andoin* : sa Traduction en François de l'Histoire que Davila a fait en Italien des Guerres Civiles de France, le plus supportable de ses Ouvrages. *n.* 6

Bienfaits, conduite à tenir dans la prétention des Bienfaits. 124

Boisrobert, comment il s'insinua dans l'amitié du Cardinal de Richelieu. *n.* 5. Caractere de son Esprit. *là-même.* Accusé de vice de Nonconformité. 6

Brun (Monsieur le) Procureur General au Parlement de Dole. *n.* 5

Brutus louable & blâmable à differens égards pour

T A B L E

pour avoir tué César. 122. Adroit à se servir des dispositions du Peuple , après la mort de Lucrece. 243. Son Caractere difficile à déterminer. *là-même.*

C

- C***Adeau* , terme bourgeois. 52
- C***amus* (Jean-Pierre le) Evêque du Bellay , Auteur de quelques Romans Pieux. 116
- Car** , en danger d'être banni de la Langue. 46 , 47
- Carthaginois** , en quoi superieurs aux Romains du tems de la premiere Guerre Punique. 271. 272 , 273. Leur mauvaise conduite durant la seconde Guerre Punique. 279 , 280
- Cavalerie** , le bon usage en fut ignoré long-tems par les Romains. 252
- César** , son éloge. 216. Mis en parallèle avec Alexandre. 217 , 218 , &c. A quoi se réduit l'amour qu'il avoit pour les Sciences. 219. César Sectateur d'Epicure. 220. Nullément dévot. 221. Amateur des voluptés qui le touchoient. 222. Exposé par cette raison aux railleries sanglantes du Poëte Catulle. *là-même.* Bon mot contre César. 222. Le but de sa libéralité. 223. Le caractere de son amitié. *là-même.* Ce qu'auroit fait César , placé dans les circonstances où se trouva Alexandre. 225 , 226. Par la seule Bataille de Pharsale il devint maître de cent Peuples differens que d'autres avoient vaincu. 229 , 230. Il fut le plus grand des Romains. 231. Il étoit adroit à justifier ses injustices par de specieux prétextes. 232. Egal , & maître de ses passions. *là-même.*
- Chagrin** , combien il est ridicule de s'y abandonner

DES MATIERES.

- donner. 167
- Chapelain*, tourné agréablement en ridicule, à l'occasion de la dureté de ses Vers, & de la foiblesse de son Génie. 20, 21, &c.
- Cineas*, Ministre du Roi Pyrrhus; son caractère. 267
- Cœur*, description vive des transports de deux Cœurs, pleins d'un sincere amour. 146, 147
- Colletet*, Auteur du Monologue des Tuilleries. n. 15
- Colomby*, Parent & Disciple de Malherbe. n. 17. Quelle Charge il avoit à la Cour. là-même.
- Condé* (le Prince de) ce qu'il admiroit le plus dans Alexandre. 227
- Coquette*, son caractère. 142
- Cotterie*, terme bourgeois. 52
- Cour Sainte*, Ouvrage de Dévotion, composé par le Pere Caussin Jesuite. 117
- Cour*, quand c'est qu'un honnête homme a droit de mépriser la Cour. 128
- Courtisane*, qui ne peuvent quitter la Cour, & se chagrinent de tout ce tout ce qui s'y passe, combien ridicules. 128. Conduite de la plupart des Courtisanes à l'égard des malheureux. 131
- Cremutius Cordus*, nomme dans une Histoire, Brutus & Cassius, les derniers des Romains; comment Auguste reçût cette Liberté; & ce qu'elle coûta à l'Auteur sous Tibere. 333

D

- D** *Ame* engageante, son caractère. 143
- Decies*, ce qu'on doit juger de leur dévouement. 265
- Q. *Deli-*
- Tome I.

T A B L E

- Delicatesse* tyrannique. 319
Descartes, ce qu'a produit sa démonstration d'une substance qui doit penser éternellement. 156
Des-Marets, Auteur d'une Comedie intitulée *Les Visionnaires*. n. 47
Deuil, il a ses charmes. 253
Dévotion, espece de tendresse qui peut aisément changer d'objet. 186. La *Dévotion* demande moins de lumiere que de soumission à la volonté de Dieu. 188. Deux écueils à éviter dans la *Dévotion*. 189

E

- Ecoles*, question ridicule qu'on y fait sur l'existence de Dieu. 211
Epicure, sa Secte la plus en vogue à Rome. 216
St. Evremond, idées de quelques-unes de ses qualités. 75, 76

F

- Fabius*, (*Quintus*) son caractère. 284
Fabricius, s'il doit être fort loué de son peu d'amour pour l'argent. 263, 264, 265
Favoris, quel sentiment on doit avoir pour les *Favoris*. 132, 133
Femmes, quelle perte est plus sensible aux Femmes. 176. Moyen de connoître jusqu'où va leur attachement à leur Beauté. 178, 179. Leur pénitence ordinaire. 184. Differens motifs qui les portent à la *Dévotion*. 185. Leur caractère particulier paroît presque toujours dans leur *Dévotion*. 186. Femmes dévotes, moyen de bien juger du mérite de leur *Dévotion*. 186, 187
Feuil-

DES MATIERES.

Feuillantines , espece de Chançons galantes ,
pourquoi ainsi nommées. n. 116

G

G*Assendi* , son éloge. 212
Gaules , leur état lors que César en fit la
conquête. 228

Generosité sans la justice , ce que c'est. 124 , 125

Germanicus devient suspect à Tibere pour lui
avoir rendu un grand service. 339

Girard , Auteur de l'Apologie pour le Duc de
Beaufort. n. 70

Godeau , le caractere de son Esprit. 5. Son
Benedicite , une de ses meilleures Pieces.
n. 10.

Gombauld , le caractere de son Esprit. 6. Il
étoit Protestant. n. 46

Gomberville , son antipathie pour le Mot de
Car. n. 46

Gournai (Mademoiselle de) Fille d'alliance
de Montagne , dont elle publia les Essais
corrigés , avec une Préface de sa façon. n.
11. Se déclare pour les expressions surar-
nées. 31

Graccus , son caractere. 311 , 312 , 313

Grands , leur adresse pour s'empêcher de faire
des graces. 124

Grece , la source du Savoir & de la Politesse.
214

Guerre , la Sience de la Guerre passe d'une
Nation à une autre. 258. Quel fut le veritable
sujet de la premiere Guerre Punique. 271

H

H*Aro* (Don Louïs de) Plenipotentiaire
pour les Espagnols à la Paix des Pyre-
nées. 207 , 208. Son caractere. 209

Q 2.

Hobbs

T A B L E

- Hobbes* loué. 231. A quoi il attribuoit la division des Chrétiens. *là-même.*
Hommes , ce qui les a portés à se joindre en société. 265
L'Honnête-homme prend un juste milieu entre la bassesse & la fausse générosité. 130 , 131

I

- I*mmortalité de l'Ame , Voyez *Ame.*
Indolence agréable ; ce que c'est. 168
Ingratitude du cœur , ce que c'est. 120. Ingratitude de l'ame. 121. Ingratitude fondée sur l'opinion de nôtre mérite. *là-même.*
Ingrat ; l'amour de la liberté fait des Ingrats. 121

L

- Belles *L*ettres , quel est leur usage. 214

M

- M*alherbe , tour ingénieux dont il se sert pour consoler une grande Princesse de la perte de son Epoux. 353 , 354 , 355
Mathématiciens , fort utiles. 214
Mathématiques , trop pénibles. 213
Mazarin (le Cardinal) faisoit grand cas d'une Piece de Mr. de Saint-Evremond , intitulée *Retraite de Monsieur le Duc de Longueville* , &c. n. 53. Il fut duppé par Don Louis de Haro aux Conférences pour la Paix des Pyrénées. 199. Son avidité agréablement tournée en ridicule. 200 , &c. Sa timidité. 206
Jaloux de Monsieur de Turenne. *là-même.*
 Comment il manioit les Affaires particulieres , & comment il se comportoit dans les Traités publics. 208 , 209
Me-

DES MATIERES.

- Mecenas* ; excellent avis qu'il donne à Auguste. 333
- Milon* , Ministre de Pyrrhus. 267. Son caractère. 268
- Minutius* (Marcus) son caractère. 284
- Monde* : il est composé de deux sortes de gens. 128. Tant qu'on est engagé dans le Monde, il faut s'assujettir à ses Maximes. 129
- Monologue des Tuileries* , Pieces en Vers composée par Colletet. n. 15. L'estime qu'en fit le Cardinal de Richelieu. la-même.
- Morale* , son utilité. 214
- Mort* , méditation d'une mort concertée , souvent déraisonnable & peu sincere. 162. Ce qui seul peut diminuer l'horreur de la Mort. 163

N

- N**aturel sauvage & libre , ce qu'il est propre à produire. 244

O

- O**lonne (la Comtesse d') ses perfections & ses bonnes qualités. 93 , 94. Ses défauts. 95 , 96
- Ovide* ; quelle fut la cause de son exil. 334

P

- P**Arthes , redoutables à la République Romaine , lors qu'elle étoit dans sa plus grande puissance. 229
- Passion* , vieille Passion , miserable Vertu , tournée en ridicule. 125
- Pénitence* ; caractère de la Pénitence ordinaire. 125

T A B L E

des Femmes.	184.
<i>Peuple</i> ; leur origine ordinairement fabuleuse.	236 , 237
<i>Philosophie</i> , combien douteuse & incertaine.	211 , 212
<i>Plaisirs</i> , les Gens qui ne songent qu'à leurs Plaisirs , plus humains & plus accessibles que ceux qui ne pensent qu'à leurs affaires.	129.
Comment il faut jouir des Plaisirs presens.	164.
Délicatesse dans les Plaisirs , son usage.	165.
Objets de nos Plaisirs , leurs effets.	166
<i>Politique</i> , ses usages.	214
<i>Porcheres d'Arbaud</i> , Intendant des Plaisirs nocturnes.	18
<i>Prétieuse</i> , son caractère.	142 , 143 , 144.
En quoi une Prétieuse fait consister son plus grand mérite.	145
<i>Protestante</i> ; si un Mari est à couvert de tout accident avec une Femme Protestante.	159
<i>Pyrrhus</i> , son caractère.	266 , 267

R

R <i>Econnoissance</i> des Gens de Cour , où il y a moins d'égard pour le passé , que de dessein pour l'avenir.	123
<i>Reconnoissans</i> par une inclination naturelle qu'ils ont pour la reconnoissance.	122.
<i>Reconnoissans</i> imbecilles.	123
<i>Réformateurs</i> ; leur sagesse est inutile dans le Monde.	129.
Ils ont leurs interêts particuliers en vûë. là-même. Combien ils sont dangereux.	130
<i>Religion Réformée</i> ; elle est aussi avantageuse aux Maris , que la Catholique est favorable aux Amans.	157 , 158
<i>Renti</i>	

DES MATIERES

Renti (le Marquis de) ce qui fut la cause de
sa mort. n. 117. Sa Vie écrite par le P. Sr.
Jure Jesuite. *là-même.*

Républicains ; d'où vient qu'ils sont ingrats ,

122

Romains , ils étudioient de bonne heure la Po-
litique. 215. Ils aimoient passionnément les
Belles-Lettres. *là-même.* Ils ont eu la vau-
rité de se croire descendus des Dieux. 234.
Dans les commencemens de la République ,
Voisins violens étrangement capricieux , &
rustiques. 244 , 245 , 246. Ce qu'on doit
juger de leur frugalité , de leur modération ,
de leur éloignement des plaisirs. 246. De
leurs premieres Guerres. 248. Caractère des
Romains des premiers Siècles. 249. En quôi
les derniers Romains ont differé des anciens.
là-même. Cause des Eloges excessifs donnés
aux anciens Romains. 250. Jusqu'où les Ro-
mains portoient la jalousie de la Liberté. 253.
La constitution de leur Gouvernement les
empêchoit de donner toujours le Comman-
dement de leurs Armées aux plus habiles
Chefs. 254. Ils étoient peu habiles dans
l'Art militaire , du tems de la premiere Guer-
re Punique. 256 , 257. D'où venoient les
grands avantages qu'Annibal remporta sur
eux. 258. Leur désintéressement , quand Pyr-
rhus passa en Italie. 260. Leur courage &
leur fermeté leur tenoient lieu de tout. 272.
Leurs mœurs se corrompent après la pre-
miere Guerre Punique. 273. Leur conduite
à l'égard des Carthaginois , mal entendue.
274. Les Romains n'eurent jamais tant de
grandeur , tant de veritable mérite , que du
tems de la seconde Guerre Punique. 275 ,
278. Ils furent après cela , plus attachés à
leur

T A B L E

leur intérêt particulier, qu'à celui de la République. 301. Quel étoit le génie des Romains, lors que Tibere parvint à l'Empire. 338. Leur condition malheureuse, sous les Empereurs après Tibere. 344, 345
Rome, quel usage on y faisoit de la Philosophie. 215. Son Enfance a duré autant qu'elle a été gouvernée par des Rois. 239. Ses Rois ont eu des talens particuliers, qu'ils ont pris plaisir à cultiver. *là-même*. Si cette diversité de talens a été la cause du peu d'accroissement de Rome sous les Rois, 240, 241.

S

Sagesse, à quel usage elle nous a été principalement donnée. 161. Son peu d'utilité parmi les douleurs, & aux approches de la mort. *là-même*
Sciences qui touchent le plus les Honnêtes-gens. 214
Scipion l'Africain, son caractère. 303, 304. Exposé à l'envie. 306. Il se bannit de Rome. 307
Sidias, Héros d'un petit Ouvrage de Théophile. n. 137
Socrate, l'inutilité de sa Sagesse à l'approche de la Mort. 161, 162.

T

Tambonneau (le President) raillé, parce qu'il faisoit le difficile sur la bonne chere. n. 107
Tarquin le superbe, son caractère. 141, 142
Théologie, à qui elle convient, selon Monsieur de Saint-Evremond. 210
Ti-

DES MATIERES.

Tibere : son dessein le plus caché ; mais le plus suivi. 338. Un grand Mérite lui étoit suspect. 339 , 340. Il agit ouvertement en Tyran sanguinaire. 341. Tout lui fait ombrage. 341 , 342. La vie lui devient onéreuse. 343. Il fut la cause de tous les disorders des Régnes suivans. 344 , 345 , 346
Turenne (le Vicomte de) donne un conseil qui sauve la France. 298,

V

V*ivre* : moyen de vivre heureux. 167 ;
 169 , 170.

Fin de la Table des Matieres du I. Tome.



